

**Université de Montréal**

*Messe solennelle pour la famille Lebel*

**suivi de**

*L'évolution du procédé polyphonique chez Suzanne Jacob*

**par**

**Justine Paré**

**Département des littératures de langue française**

**Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade M.A. en littérature de langue française**

**Avril 2014**

**© Justine Paré 2014**

**Faculté des études supérieures**

**Ce mémoire intitulé :**

***Messe solennelle pour la famille Lebel***

**suivi de**

***L'évolution du procédé polyphonique chez Suzanne Jacob***

**présenté par :**

**Justine Paré**

***a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :***

**Micheline Cambron**

**Présidente-rapporteuse**

**Martine-Emmanuelle Lapointe**

**Directrice de recherche**

**Catherine Mavrikakis**

**Codirectrice**

**Élisabeth Nardout-Lafarge**

**Membre du jury**

## ***Résumé***

Mon essai et mon roman se font l'écho l'un de l'autre, ils se répondent et reflètent ainsi le sujet de ma recherche : la polyphonie. Dans *L'évolution du procédé polyphonique chez Suzanne Jacob*, je m'attarde à trois romans de Suzanne Jacob, *L'obéissance*, *Rouge, mère et fils* et *Fugueuses*, œuvres chorales et teintées par la musique dans lesquelles la prose se décline en plusieurs voix. Puisque j'étudie la polyphonie dans son aspect musical et, parallèlement, dans une perspective littéraire, il est possible d'admettre que je fais moi aussi, au cœur de mon essai, l'exercice du contrepoint. Cet essai est précédé par *Messe solennelle pour la famille Lebel*, roman polyphonique qui, à la manière de *Fugueuses*, où la musique est déjà implicite dans le titre, se donne à lire comme une partition musicale. J'y présente quatre membres d'une même famille, deux hommes et deux femmes, qui doivent faire face à la mort de l'un des leurs. Ils se partagent une narration en contrepoint dans un récit à plusieurs voix (inspirées par les quatre catégories vocales principales en musique) dont la structure rappelle celle du requiem ou *messe des morts*.

## **MOTS-CLÉS**

Littérature québécoise, roman contemporain, création, Suzanne Jacob, polyphonie, musique, récit de filiation

## ***Abstract***

My essay and my novel echo and dialogue with one another, thus mirroring the subject of my research: polyphony. In *L'évolution du procédé polyphonique chez Suzanne Jacob*, I study three choral novels by Suzanne Jacob (*L'obéissance*, *Rouge, mère et fils* and *Fugueuses*) in which musical references are omnipresent and stories are told by many voices. Since I study the musical aspect of polyphony in parallel with its literary counterpart, it can be said that I also use the counterpoint at the heart of my essay. This essay is preceded by *Messe solennelle pour la famille Lebel*, a polyphonic novel in which, like that of *Fugueuses*, the musical references are implicit in the title itself and can be read like a musical score. It tells the story of four family members – two men and two women – who have to face the death of one of their own. They share a counterpoint narration in a story told through many voices (inspired by the four main vocal categories in music) whose structure is reminiscent of the requiem, also known as *Mass for the dead*.

## KEY WORDS

Quebec literature, contemporary novel, creation, Suzanne Jacob, polyphony, music, stories of filiation

## ***Remerciements***

À Martine-Emmanuelle Lapointe, pour avoir semé en moi l'envie de relire, de questionner et de dire. Merci pour ton indignation, ta justesse et ta pertinence. À Catherine Mavrikakis, pour avoir permis l'écriture. Merci pour ton regard, ta présence et ton immense générosité. Le chemin parcouru a été long, beau, cahoteux. Je tiens à vous exprimer ma plus grande reconnaissance, je n'y serais pas arrivée sans vous.

Au centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) pour son soutien financier.

À mes parents qui m'ont toujours soutenue et encouragée dans les multiples dédales de mon cheminement scolaire (et de vie).

À Évelyne, sans qui je ne me serais jamais inscrite à la maîtrise.

À Benoîte, pour les doutes, angoisses et rires partagés pendant la rédaction, et depuis toujours.

À Jean-Loup, pour avoir su tenir le gouvernail quand le bateau menaçait de prendre l'eau.

À Romain, merci de faire de moi la mère comblée que j'ai toujours voulu être. Tout ceci est pour toi.

## ***Table des matières***

Résumé.....	iii
Abstract.....	iv
Remerciements .....	v

## ***Messe solennelle pour la famille Lebel***

<i>Introït – Sophie</i> .....	3
<i>Kyrie – Martin</i> .....	8
<i>Graduel – Claire</i> .....	13
<i>Trait – Félix</i> .....	21
<i>Dies Irae – Martin</i> .....	29
<i>Offertorium – Sophie</i> .....	32
<i>Sanctus – Félix</i> .....	37
<i>Pie Jesu – Claire</i> .....	44
<i>Agnus Dei – Félix</i> .....	48
<i>Communio – Martin</i> .....	52
<i>Subvenite – Sophie</i> .....	55
<i>Libera Me – Claire</i> .....	59
<i>In Paradisum – Patrick</i> .....	63

## ***L'évolution du procédé polyphonique chez Suzanne Jacob***

### **INTRODUCTION**

Le roman contemporain .....	70
Suzanne Jacob.....	70
Présentation du corpus.....	71
<b>QUAND MUSIQUE ET LITTÉRATURE S'EMMÊLENT</b>	
Polyphonie en littérature.....	73

Polyphonie en musique.....	75
Présence formelle de la musique en littérature.....	76
<b>VARIATIONS SUR UN THÈME : LA MUSIQUE CHEZ SUZANNE JACOB</b>	
Voix et images.....	77
Musicalement parlant.....	79
« De la musique avant toute chose ».....	80
Résonnances intertextuelles.....	82
<b>SUJET INDIVIDUEL VERSUS SUJET COLLECTIF : LE <i>JE</i> TRANSPERSONNEL</b>	
<b>DISTANCE DU SUJET AVEC LUI-MÊME</b>	
Dit Suzanne Jacob.....	84
L'incapacité collective de la dénonciation.....	86
« <i>Je</i> est un autre ».....	88
<i>Suite H</i> et autres débordements.....	90
Vivre par procuration.....	93
Dédouplements.....	96
<b>LA COMMUNAUTÉ ENFOUÏE</b>	
Prendre la parole à la 3 <sup>e</sup> personne du pluriel.....	98
Au nom de la mère et de la fille.....	100
Le multipiste intérieur, l'autre en soi.....	102
Entre Histoire, histoires et pas d'histoire.....	104
De la fuite dans les idées.....	105
Des non-dits qui parlent.....	108
<b>CONCLUSION</b>	
Et ma voix?.....	111
Bibliographie.....	113

**MESSE SOLENNELLE**  
**POUR LA FAMILLE LEBEL**



*Il dit non avec la tête  
mais il dit oui avec le cœur  
il dit oui à ce qu'il aime  
il dit non au professeur  
il est debout  
on le questionne  
et tous les problèmes sont posés  
soudain le fou rire le prend  
et il efface tout  
les chiffres et les mots  
les dates et les noms  
les phrases et les pièges  
et malgré les menaces du maître  
sous les huées des enfants prodiges  
avec des craies de toutes les couleurs  
sur le tableau noir du malheur  
il dessine le visage du bonheur*

Jacques Prévert, « Le cancre », *Paroles*

## ***Introït***

**Sophie**

J'arrive du Marché Jean-Talon, j'adore cet endroit, ses chanteurs de fado *dodo*, ses fleurs colorées *réré*, ses effluves de crêpes, et de pain, la mie *mimi* chaude, je m'y plais, perdue dans la foule, je déguste ici, je déguste là, je déguste ci, je déguste ça, des pêches gorgées de soleil, hum, des tomates sucrées, des tomates rosées, des tomates salées, miam, des fraises, des têtes de violon, oh, des cerises de terre, *lalalère*

Tous mes dimanches se ressemblent, pareils, j'ai mes habitudes et j'y tiens, je me lève, hop, je bois mon bol de café au lait, *mmmm*, je me douche, je file, je passe l'avant-midi à goûter, goûter, goûter, à profiter du beau temps, j'achète, pour la semaine, et une gâterie pour me gâter, je rentre à pied, je passe par les petites rues, à petits pas

De retour chez moi, un deuxième bol de café au lait, ah, sur mon balcon, en lisant le journal, puis, en écoutant la radio, je prépare le souper tran-qui-le-ment, mais pas aujourd'hui, non, je recommence

J'arrive du Marché Jean-Talon, avec mes courses, je dépose mes sacs sur le balcon, boum, je suis de plus en plus facilement essoufflée, les escaliers me fatiguent, je cherche mes clés, je trouve mes clés, j'aperçois un petit papier roulé, bleu, un *post-it*, il dépasse de ma boîte aux lettres *VIENS ME VOIR C'EST IMPORTANT*

J'entre, je range les provisions, je me verse une eau pétillante *psh psh psh*, plutôt qu'un café, j'ai la gorge sèche, et la nausée, je m'installe dans mon fauteuil, je ferme les yeux, je cherche, dans ma tête, dedans

\*\*\*

J'ai dû m'endormir puisque mon eau ne pétille plus, plate, tiède, stagnante, mais je suis toujours là, assise, j'ai faim, j'ai chaud, je suis dans la tourmente, tourne, tourne la tourmente, pourquoi, je ne sais pas

Je sais, ça y est, qui, anonyme, écrit sur des bouts de papiers, c'est anachronique, et le téléphone, et les courriels, on est en 2012, je relis, c'est grave, écriture nerveuse, carrée, sans

rien, pas de fioriture, une écriture d'homme, peut-être, qu'est-ce que j'en sais, on ne m'écrit plus

La dernière fois, c'était Paul, ce n'était pas Arnaud, Arnaud m'envoie des messages par Facebook, je lui réponds, il y a parfois des bonhommes sourires, parfois des bonhommes tristes, pas beaucoup de confidences, surtout des questions

La dernière fois, donc, c'était Paul, une courte lettre, touchante, elle est dans ma boîte à musique, je la sors parfois *ding ding*, même si je la connais par cœur, *Tu es tout ce qui me manque pour que je sois complet. Complètement moi. Et complètement heureux.*, je ne lui ai jamais répondu, Paul, mon fantasme d'adolescente, mais

Qui m'a écrit ce mot, réfléchissons vite, il semble y avoir urgence, je me lève *hiii*, ça me tue, je vais me resservir de l'eau, et j'aperçois le clignotant rouge de mon répondeur, j'appuie, *bip*, on pleure, sur mon répondeur, je reconnais Félix, avant même que sa voix ne résonne, sa façon de res-pi-rer, le son de ses larmes, c'est donc lui qui

Le message est long, un silence, interminable, ponctué de sanglots, je prends le temps de m'asseoir, près du répondeur, j'attends, je fixe le micro avec attention, et soudain *Patrick est mort Sophie je t'aime* je me lève brusquement, mon verre tombe, il éclate *crac*, ses fragments revolent à l'infini, tant pis, je ressors de la maison presque en courant, je dois me tenir à la rampe, il est important de ne pas tomber, ne jamais

\*\*\*

Mes pas m'ont conduite vers le parc, naturellement, je suis maintenant en son centre, assise, j'inspire, j'expire, j'attends, j'attends que l'attente m'apporte quelque chose, j'attends le dé clic, je m'ouvre, j'attends, *tic-tac*, j'entends le *tic-tac*, à présent dans le présent, qu'elle vienne, ma réaction, je suis prête, à tout, conflit ou apaisement, à tout ça, que ça se relance, la souffrance *boing*, la colère *boing*, l'angoisse *boing*, le rire nerveux *boing*, n'importe quoi

Je suis, donc, assise, en indien, ou en tailleur devrais-je dire, pardon, je ne veux heurter personne, au beau milieu du parc, près de la fontaine, je suis exténuée, le soleil tape fort aujourd'hui *ahh* et le petit vent de juin, si petit

J'aurais besoin du vieux chapeau de paille de papa, lui aussi, dans une boîte, comme ma lettre, mais sous mon lit, on l'appelait le chapeau de *papaille*, papaye, Popeye, pour moi, mon père était fort comme le vieux marin, plus fort que le tien, c'est entendu, et moi, j'étais Olive, sa princesse, la petite dernière, le bébé, il m'aimait plus que les autres, c'est obligé, n'y a-t-il rien de plus cliché, papa était si timide, et gentil, et génial, avec son look classique et son grand chapeau, il aurait bien cadré sur une pochette du *Buena Vista Social Club*

Des enfants se bousculent et crient, des fillettes sautent à la corde, jouent aux élastiques, *dites-moi le nom de votre cavalier*, rien n'a changé, en apparence, mais moi, si, moi, moi j'ai changé, *Me, myself & I*, il n'existe pas d'équivalent français, j'ai cherché

Je suis assise, donc, moi avec moi-même, près de la fontaine, dans le parc du même nom, l'air frais sur mon visage, la chaleur aux joues, l'attente dans la tête, le cœur ouvert, rien, que l'incertitude qui augmente en même temps que la soif, un sentiment d'égarement, un vide grandissant, la peur me prend, et si je ne revenais pas à moi, le vent souffle toujours, mon ventre se gonfle, se dégonfle, len-te-ment, je respire comme une enfant

Et me revient en mémoire l'histoire de maman, celle de cette soirée, ses frères et elle étaient rentrés à pied d'un *party* plutôt que de revenir en voiture, avec des amis, comme convenu, saouls, ils avaient dû marcher longtemps, perdus, ma grand-mère les attendait dans la cuisine, inquiète, *sur le bord de la crise de nerfs*, droite comme un i malgré l'ouragan intérieur, elle avait reçu la nouvelle d'un grave accident *près de la grand'route*, *il paraît qu'il y a des morts* elle ne savait rien de plus, apercevant ses enfants au bout du chemin, au petit matin, elle avait éclaté, folle, elle s'était mise à crier, folle, et à frapper sur les uns, sur les autres, encore sur les uns, folle, avec une force qu'on ne lui connaissait pas, c'était la peur qui tapait, et l'amour, fou, maman disait qu'elle n'avait compris cette réaction qu'une fois devenue mère

Combien de fois l'ai-je entendue, cette histoire de peur et de folie, cette histoire d'amour, à chaque mauvais coup sa punition, à chaque punition l'histoire, j'étais très jeune mais je m'en souviens, c'est même un de mes souvenirs les plus clairs de maman, *mamaman*, et moi, est-ce que je serai une bonne mère, ai-je été une bonne fille

Au loin, j'aperçois un petit groupe d'amis, ça parle fort, ça point d'exclamation, ça écoute *hahaha* la rouquine flamboyante qui a pris le plancher depuis quelques minutes, elle n'arrête pas de gesticuler, par cette chaleur, elle aggrave ma nausée, a-t-on vraiment besoin de tout mimer, tout mimer, tout mimer

Un peu de savoir-vivre, de la simplicité, de l'humilité, chacun à sa place, une place pour chacun, pause, gardez la pose, moi je sais me rendre agréable, douce, je suis une brise sur la joue, un carillon, un colibri, je suis un sourire en coin *coin coin*, la délicatesse même, la délicatesse m'aime

Je m'impose le silence, *il est bon de s'imposer parfois le silence* disait papa, je lui ressemble, Patrick aussi, d'ailleurs, papa avait un faible pour Patrick, chez les garçons, c'était mon préféré à moi aussi, même s'il était de dix-sept ans mon aîné, et maintenant, lui aussi, il est parti, parti, parti

Qui me flattera les cheveux, qui m'encouragera à monter sur mes pointes, à pratiquer mes entrechats, à parfaire mes arabesques, qui applaudira mon port de bras, mon tutu *turlututu*, ma ressemblance avec la petite ballerine de ma boîte à musique, je suppose qu'avec ce ventre qui grossit, il me faudra renoncer à tout ça, c'est ça la réalité, et après, couvrir, cajoler, et moi

On pourrait croire que mon enfant s'est trouvé un nid chaud, dans une jolie petite enveloppe, tranquille, filant doucement à la surface de l'eau, mais non, bien sûr que non, à l'intérieur de moi, c'est loin d'être aussi calme, il l'a bien compris, il bouge, tout le temps, déjà la révolte, la virevolte, déjà le contre-courant, la remise en question

Il me faudra suivre, il me faudra survivre et, malgré le soulèvement en moi, malgré cette agitation intérieure qui ne m'appartient pas, ou si peu, j'inspire, j'expire, je me gonfle, je me dégonfle, j'assure, rien n'y paraît, ne pas chavirer

La fontaine coule toujours *sshhh*, régulière, en jaillissent une multitude de petites gouttes d'eau qui, quand on les regarde de très près, se cristallisent, le soleil les rejoint et, ensemble, ils forment des centaines de petits arcs-en-ciel, je suis figée devant tant de beauté, chaque goutte est un minuscule écran où je peux voir se dérouler des scènes de ma vie, des extraits

choisis de mon passé, comme de vieilles diapositives, *clic clic clic*, ça flashe, ça s'entremêle en silence, il pleut sur moi des traces de moi

Je me chante et me rechante cette chanson en boucle, *The Park*, c'est beau, je me laisse bercer, je m'emporte, je suis de celles qui croient, encore, aux promesses, dans ma tête, la disparition de Patrick, dans mon cœur, le sourire timide de papa, et dans mon ventre, la vraie vie, j'en ai presque oublié la gesticuleuse et

\*\*\*

J'ai fait le chemin du retour en métro, malgré la chaleur, ou à cause de la chaleur, je ne pouvais plus me supporter, une fois rentrée, je ne me supporte toujours pas

## *Kyrie*

### **Martin**

Lundi, 25 juin 2012

Alors? Après tout ce temps, tu émerges enfin. Tu te remets à écrire. Tu n'es pas très assidu. Tu n'as pourtant rien à craindre, les autres ne te liront pas cette fois. Tu es seul maintenant. Bien seul. Tu aurais dû ne jamais t'arrêter. Laisser couler l'encre. Comme si le papier était maman. Comme si papa était toujours là, jouant au sourd, l'oreille pourtant grande ouverte. Comme si tu n'avais pas d'autres choix. Tu n'es pas loquace mais tu dois te forcer. Pour vrai ce coup-ci! Tu es en mode guérison. Tu as besoin d'un œil extérieur qui te caresse, qui t'encourage. Qui aide ton cœur attristé. Parce que dans la vraie vie, seul, tu n'y arrives pas. Et cet œil extérieur, c'est toi. C'est moi.

Je n'ai personne d'autre sur qui m'appuyer. Ça doit marcher, j'ai besoin de me relever. Il me faut trouver comment faire pour être l'œil et le cœur à la fois. Ce journal me permettra peut-être le recul et la distance. À partir de maintenant, je n'ai plus besoin d'Elsa. Je n'ai besoin que de moi. Je devrai travailler fort, j'imagine. Être critique, mais pas trop. Je vais me pencher sur mon cas. Il est grand temps. J'ai besoin de bienveillance et d'indulgence. Si je n'en ai pas, honnêtement, qui en aura?

Mardi, 26 juin 2012

Mauvaise journée. Je n'ai pas envie d'écrire. C'est déjà raté.

Mercredi, 27 juin 2012

La petite araignée blanche tisse sa toile de la lampe au bureau et du bureau à la lampe. Ainsi de suite. Jusqu'à la fin des temps? Lentement, patiemment, elle tisse. Je respire à peine. C'est si rare que j'aie de la visite. Pourtant, elle se fout bien de moi, la petite araignée. Je pourrais venter et tonner que ça ne lui ferait rien. Elle est solide, malgré sa petitesse et bien qu'elle soit suspendue dans les airs. Une équilibriste. Moi aussi je suis solide. Moi non plus je n'ai rien à faire des bourrasques. Et l'altitude ne devrait pas me faire peur. Même si je suis seul au sommet.

Jeudi, 28 juin 2012

Elsa!

\*\*\*

Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa.  
Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa.  
Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa. Elsa.  
Elsa.

\*\*\*

JE T'AIME ELSA

\*\*\*

Va te faire foutre, Elsa. Sérieusement. *Tabarnak*.

Vendredi, 29 juin 2012

Quel petit con. Vraiment, quel minable petit con. J'aurais voulu lui arracher la figure, le griffer de l'œil au menton. Lui donner un coup de pied au derrière. Le casser. Mais j'ai ri. Jaune. Silencieusement. Niaiseusement. *Hey, le fif, j'étais là avant. Décrisse!* Et vlan! Un coup de poing sur le capot. Que de violence dans un même petit con. Je me suis tassé pour lui laisser toute la place, j'ai même fait le tour du bloc pour être certain de ne pas le recroiser. Ça c'est vrai, oui, que c'est un peu *fif*. J'aurais dû lui répondre au lieu de me laisser faire. Je me sentirais mieux, à l'heure qu'il est. Voici des idées, en rafale :

- *Oh, mais avec plaisir, passez monsieur, un petit café avec ça?* (trop poli, ces gens-là ne connaissent pas l'ironie)
- *Retourne donc finir ton secondaire 3!* (si ça se trouve, il s'en balance, de ne pas avoir de secondaire 3)
- *Ce qu'il y a de bien avec la langue française, c'est qu'on n'est pas obligé de sacrer à tous les deux mots.* (bof)



- *La prochaine fois que tu comptes venir faire ton tour, téléphone-moi avant, je vais me faire un plaisir de quitter l'endroit au plus vite. (il serait trop content)*

Non. Pas assez mordant tout ça. Je suis un mou. Un faible. Je n'ai pas de colonne. Je ne suis pas un homme.

\*\*\*

Tu dois arrêter de retourner cet événement dans ta tête. Passer par-dessus. Observe ce qui t'entoure. Ose te regarder un peu. Tu peux être fier du chemin accompli.

Je suis un homme influent. Mal dans sa peau, mais influent quand même. Ça, on ne peut pas me l'enlever. Tout le monde pourrait (devrait!) m'envier pour ma vie de luxe. (D'ailleurs, ce petit con n'est qu'un jaloux). On devrait m'applaudir pour ma superbe salle de bain, avec tourbillon et foyer. Mon penthouse avec ascenseur privé. Ma BMW. Il y en a pour qui ça compte.

Raccroche-toi à ça.

\*\*\*

Ah, et puis tiens! Presque minuit et je pense à Elsa pour la première fois de la journée. C'est bien. C'est très bien.

Samedi, 30 juin 2012

J'ai eu une grosse semaine. J'ai bien mérité de prendre du temps pour moi. J'y ai droit, pas plus fou qu'un autre. J'y ai pensé toute la journée. Ça m'a fait rougir...

Arrête d'écrire et vas-y.

\*\*\*

Le puits de lumière au-dessus de la baignoire débouche sur un ciel étoilé parfaitement. C'est une vraie chance d'y voir aussi clair en ce mois de juin et en plein centre-ville. Dans quelques instants, les feux d'artifice du Japon envahiront la nuit. Je les verrai très bien, installé dans l'eau, loin de la canicule. La pression pourra se relâcher. Je suis prêt. L'attente est bonne.

\*\*\*

L'eau coule doucement entre mes orteils pendant que les jets me massent les épaules. La détente peut commencer. Je caresse mon gant de crin, ma brosse pour le dos et ma pierre ponce. Elsa détestait ce *kit de fille*... *Fuck you* Elsa! Je ne suis pas anormal parce que j'aime

me bichonner! J'ai droit à mes doux pieds et à mon dos soulagé. Tu ne te serais jamais aussi bien occupé de moi! Et pourquoi le bien-être serait réservé aux femmes, d'abord? *Elles portent les enfants, c'est une raison suffisante pour les gêner.* Quand même, ça fait du bien en maudit de ne plus t'entendre! Pas besoin d'aller au gym et de me gonfler les muscles. Pas besoin d'Elsa non plus. Je suis un homme et je reprends possession de mon silence et de ma nuit. On entend les premières détonations. Il y a du rouge et du vert de l'autre côté de la petite fenêtre. Bientôt, je ferai jouer *Bridge over troubled water*, ma chanson préférée, 4 minutes 56 de bonheur. Je m'arrête ici. Ce journal n'a pas sa place dans l'eau.

\*\*\*

Laisse-moi te raconter ce qui s'est passé. Dès les premières notes de piano, ta main a trouvé son chemin dans la mousse. Elle a fouillé les bulles et a effleuré cette partie de toi que tu ne connais qu'au toucher. Tes yeux n'ont jamais aimé s'y attarder, la vue n'est pas ton sens de prédilection. Et tu n'es pas ton sujet favori non plus. Mais il s'agit de ton corps, de ta virilité. Ça ne doit pas te rebuter! Une chose à la fois. Ne gâche pas ton plaisir. Ainsi, les premières notes ont amené les premières plonges de tes doigts, timides, en écho à la musique et à la couleur. Tu as cherché à tâtons et tu as trouvé. Tu as agrippé doucement ton membre. Ton pouce s'est amusé tout autour. Tes autres doigts pianotaient, au même rythme que ceux de Larry Knechtel. Tu t'es inspiré de l'extérieur pour reconnecter avec cette bête (oui, assume-le) en toi. Paradoxe étrange... Mais est-ce que tous les paradoxes ne sont pas étranges par définition? Tu es un être de définitions et de paradoxes, Elsa détestait ça! Elle détestait tout de toi, c'est simple. Son corps. Son clitoris. Ses émotions, ses soupirs. C'était tout ce qui comptait. Elle dirigeait tout. Qu'elle aille au Diable! Tes doigts ont attendu patiemment le signal pour se refermer. Et toi, tu t'es délecté (si, si) de cette pause avant le crescendo. Le ciel étoilé s'est teinté peu à peu d'azur, d'ocre et d'orangé. Tu as aperçu un éclair bleu, tu touchais presque l'Asie. Il n'y avait que toi. Tu n'as pensé à personne. PERSONNE. Tout s'est passé entre toi et la beauté du monde contenue dans un tout petit hublot. Le frisson sous les bulles. Ça a explosé. Tu as pris ton envol avec force, l'atterrissage a été mouvementé. Entre les deux, un grand vertige. Les applaudissements dehors et le silence dans ta salle de bain, après ce cri libéré de ta gorge d'homme libre. Ta sueur a fondu dans la mousse. Ta semence s'est répandue dans l'eau. Tu t'es roulé dedans. Tu es resté dans ton bain jusqu'à ce qu'il soit vide. Tu as plongé entre tes draps sans même prendre le temps de te sécher. Tu t'es enroulé dans la soie.

Et tu as écrit, longuement. Tu vois que tu peux prendre soin de toi! Maintenant, tu es bien et calme. Dis-le!

Je suis bien et calme.

Quoi que puisse en penser Elsa, demain, tu sortiras à la face du monde. Et ta peau douce te servira d'armure.

Dimanche, 1<sup>er</sup> juillet 2012

Je suis encore nu dans mes draps, c'est une longue grasse matinée. Je suis bien. La peau parfaitement hydratée, des rêves plein la tête. Mais la sonnette n'arrête pas de retentir. Je ne veux pas me lever! Je veux rester ici, tout seul. Laissez-moi!

\*\*\*

Je ne m'attendais pas à ça. Ce matin, c'est vrai, j'étais armé contre le monde. Mais pas contre la perte de Patrick. C'est Sophie qui me l'a annoncée, par courriel. Elle ne m'écrit que rarement, un Lebel n'écrit jamais pour rien. Alors j'ai eu peur quand j'ai vu son nom dans ma boîte. Et j'avais bien raison. Je l'ai eue en pleine figure, la réalité. *Patrick est mort*. Je me sens très mal. J'aurais préféré qu'il ne meure pas seul, je m'en veux de ne pas avoir senti son agonie. Je suis un mauvais frère.

\*\*\*

C'est l'heure des confessions. Admets-le, une grande et délicieuse tourmente t'a assailli tout à l'heure. Ce n'est pas facile à avouer mais fais-le, fais-le pour toi. Au fond, plus que la mort de Patrick en tant que telle, c'est le malaise qu'elle provoque chez toi qui te dérange. Il s'est éteint pendant que tu te caressais, voilà ce qui te trouble. Quelle abjection! Pourtant, toi et toi seul es au courant de ce hasard embarrassant. Il te faudra vivre avec. Tu te remettras de ta honte.

Peut-être. Mais pour l'instant, il est hors de question d'écouter Simon and Garfunkel ou de prendre mon bain les yeux plongés dans un ciel mauve et bleu. Encore un nouveau tabou. *Câlisse* Patrick! T'auras tout gâché! Jusque dans la mort...

À la face du monde avec ta peau douce, va prendre une marche. C'est ce que tu as de mieux à faire.

## **Graduel**

### **Claire**

Ce matin, au resto du coin, *Chez Clermont* que ça s'appelle, mais moi je continue à dire le resto du coin, parce que malgré tout le *bling bling* de l'endroit, il faut pas se leurrer, ça reste le resto du coin, je suis assise dans le coin, justement, à la petite table carrée vert-de-gris, même si tournée elle a plutôt l'air d'une table losange vert-de-gris, aux antipodes du monde... J'ai choisi la chaise du fond, on n'est jamais trop prudente, et j'y suis lovée, coincée, presque'écrasée entre un mur recouvert de papier peint style *vieilles planches de chalet dans l'Nord* et un mur orange et brun délavé rehaussés de photos faussement vieillotées, *old school*, des instantanés Polaroid de petites starlettes et grandes vedettes qui se sont attardées à prendre un verre dans ce haut lieu du *m'as-tu-vu* montréalais... Le Plateau, quoi.

Je ne m'y sens pas tellement à ma place parce que, contrairement aux *show off* qui viennent ici pour se la jouer, je n'ai pas l'intention de me faire voir, mais plutôt de me réfugier dans cet endroit qui m'a déjà appartenu, cet ancien terrain vacant qui a été mon sanctuaire avant que la ville ne le vende à gros prix à un entrepreneur ambitieux et véreux, heureusement que j'étais déjà partie au moment de la transaction, ça m'aurait achevée... C'est encore une chance qu'il me reste un petit carré de trottoir devant la porte, intouché, avec un banc en *stainless steel* dessus, j'ai décidé que ce serait le mien même si c'est évident qu'il est installé là pour faire beau et surtout pas pour qu'on y pose les fesses, un lieu où je peux me recueillir quand je passe par ici, dans ce resto où je me sens mal à l'aise et *reject* mais où je ne peux pas m'empêcher de revenir quotidiennement pour y prendre mon café bien noir et brûlant... J'en ai besoin.

Pour l'instant, de ma petite table en coin, j'ai une vue panoramique sur tout le resto du coin et comme je sais lire sur les lèvres je m'en donne à cœur joie! J'adore observer les gens et *guesser* ce qu'ils se disent, comme les deux madames snob du fond qui discutent de leurs chaussures neuves et, surtout, chères, *très chères, darling*... Et ces hommes qui déjeunent, le plus âgé a l'air d'un vieux sage, d'un chef de meute, d'ailleurs il n'y a que lui qui parle, depuis longtemps et sans être interrompu, pour un peu, je m'attendrais à voir surgir de ses mains le bâton de la parole, même que des chants autochtones s'élèvent dans ma tête et couvrent

pendant un moment la musique électro du resto... Et son fils, je pense bien que c'est son fils, il a le même nez, l'écoute attentivement pendant que les deux plus jeunes le regardent vaguement, portent une oreille distraite à son discours, la tuque sur la tête, le *iPod* dans les mains... Méchant *clash* des générations... Et ces deux filles devant un ordinateur qui ne travaillent pas, c'est plutôt l'heure du *bitchage*, des *tickets* à contester et des peines d'amour, et tous ces jeunes inintéressants qui ne réinventent surtout pas le monde mais qui se pensent nécessaires... Et puis deux femmes célibataires d'un certain âge, aigries comme toutes les femmes célibataires d'un certain âge, mal baisées aussi je dirais, qui pensent gagner la palme de l'originalité en débitant une succession de clichés et en se distribuant à qui mieux mieux des petits regards entendus en jurant leurs grands dieux que *dans mon temps c'était mieux* et que *de nos jours, les seins sont trop gros, les vêtements trop courts, il fait froid et je ne suis pas raciste vous savez mais...* De toute beauté.

Les Rolling Stones succèdent à Ratatat et jouent *Angie*, même si ce n'est pas l'époque, mais je serais bien embêtée de dire on est l'époque de quoi et de qui, de toute manière, je suis une éternelle perdue, une *outsider*, alors, oui, les Rolling Stones peuvent bien côtoyer Ratatat, Michel Louvain ou Paula Abdul, *big deal*, qu'est-ce que ça change... Rien, évidemment. Après tout, ça ne m'empêche surtout pas de remarquer enfin ce jeune homme qui lève des yeux timides vers moi, envahi par la gêne, c'est bien ce que je crois comprendre à la couleur changeante de ses oreilles... À sa vue mon cœur s'emballe et ajuste son *beat* à celui de la *toune* de DJ Champion qui joue, maintenant, *Chez Clermont*. J'ai toujours aimé séduire, mais ça me fait tourner la tête... J'ai besoin d'air.

Je sors du restaurant et je vais m'installer sur mon banc pour fumer une *smoke* afin de me donner une contenance mais, dès que je m'assois, les souvenirs débarquent à grands coups de poings sur ma gueule et se disputent la meilleure place dans ma tête... Je tente de maîtriser le tourbillon qui me ravage l'intérieur pendant que les gens passent sans me regarder, ils ne font pas plus attention à moi qu'au pigeon abject qui s'est installé devant le banc et qui me regarde avec ses gros yeux globuleux et idiots... Il ne s'enfuit pas, malgré les vélos qui passent, les *botches* qu'on lance par terre encore allumés et les petits coups de souliers que je menace de lui asséner... *Va-t-en!* Je suis ici chez moi, arrête de me regarder, pigeon à la con, j'étais là

avant, bien avant toi, ce coin de rue-là, je le connais par cœur, avec ses odeurs particulières, ses gommes indécollables et la brèche dans laquelle pousse un petit brin d'herbe... Mauvaise.

Tasse-toi maudit pigeon, dégage de mon champ de vision oiseau de malheur trop calme, je veux regarder Rachel, juchée sur ses souliers à semelles compensées, *jackée* dans sa robe croisée blanche, la même depuis 1993 si ça se peut, de l'autre bord de la rue, et je veux imaginer l'odeur de son parfum *cheap* mêlée à celle de son haleine flétrie et enfumée... Je lui envoie la main... Elle me regarde à peine, évidemment, elle crache même par terre avant de continuer à se traîner, de peine et de misère, j'ai presque pitié d'elle, de long en large devant le club vidéo, c'est son *spot* depuis ses débuts... *Rachel su'a rue Rachel!* Ça m'a toujours fait rire, elle non... Allez savoir... Une voiture s'immobilise à sa hauteur, l'homme au volant descend sa fenêtre pour lui parler, il reluque tout ce qu'elle encourage à regarder en le dénudant, en le surlignant presque au *Sharpie*, et il manque juste un néon marqué *svp, touchez!* tellement elle se déhanche, même maladroitement... J'peux pas croire qu'il y a encore des gens qui se retournent sur son passage pour l'admirer, avec ses cheveux crépus, son teint malade, sa peau brûlée, ses gros seins pendants qui font concurrence à son cul surdimensionné, ce cul qui a fait sa réputation mais dont les belles années sont définitivement derrière... *Cul, derrière*, je ris toute seule, tu ne trouves pas ça drôle, pigeon? Tu devrais tu sais... Et elle traîne avec elle une fatigue inévitable, depuis le temps, des maladies honteuses, même son ombre est sale... Elle est toujours revenue après ses disparitions épisodiques, toujours plus maganée, blême, des bleus plein les bras et la figure, mais avec un aplomb renouvelé... Allez savoir.

Quoi qu'il en soit, le restaurateur *fancy* lui a fait une belle *job*, à sa devanture... Avant, ici, c'était un lieu désertique, sauvage, une *piquerie* remplie de racaille et de *losers*, et de moi surtout! Je prenais toute la place, je me croyais tellement complexe dans ce temps-là, mais j'étais la platitude même, la banalité, pigeon, presque aussi terne que toi... Et j'étais pleine de questions, de bibittes, de tics et de mon petit passé trop pur, tellement pur que c'en est louche, intolérable de pureté, tellement sain que tu te dis que c'est sûr qu'un jour ça va te revenir dans la face... Alors, non, j'ai pas attendu que la vie me bloque le chemin, je suis capable de me mettre *KO* toute seule, on n'a pas le contrôle sur moi, c'est comme ça, si je me fissure, c'est à

cause de moi et moi seule et si un jour une petite fleur trouve son chemin dans la brèche, si mes pores s'ouvrent pour laisser sortir du bon de moi, ce sera uniquement grâce à moi, *no surprises*, plus jamais de surprises... J'ai envie de vomir.

Dégage, pigeon de merde... Ne va pas me rendre folle comme ton ami dans le livre de *Patrick Süskind*... De toute façon ça ne marcherait pas, ici c'est tout de même chez moi, c'est ici que j'ai passé des hivers *rough*, entre un *pimp* névrosé et des clients pactés... Regarde, on peut presque voir la trace laissée par les os de mes fesses dans le béton, on peut deviner le sang qui sort de la bouche de mon gros chien Soldat, on peut sentir le froid m'envahir, mes larmes geler sur mes joues, la ceinture se nouer autour de mon cou, et mon réveil cruel à St-Luc... On me gavait, tu m'entends pigeon, par intraveineuse, non mais, c'est moi qui décide de ce que je mange et de ce que je m'injecte dans le bras, je décide comment et quand je meurs... Et j'ai vomi, une fois, deux fois, encore, sur moi, sur le lit, sur le plancher, sur l'infirmier *sweet* avec un beau petit cul, quel gâchis... Plus jamais, que je me suis dit, on m'a laissé sortir de l'hôpital quelques jours plus tard et j'ai fait ce que j'avais de mieux à faire, je suis retournée chez mes parents et j'y ai pris soin de tout le monde, mais pas de moi... Qui ça étonne. J'ai frotté, classé, arrangé, lavé, élevé et torché tout ce beau monde, et je me suis mise à rêver au jour où j'aurais ma propre salle de bain propre, c'est niaisieux hein pigeon, je voulais personne pour qui et contre qui, j'étais rien mais tout l'monde s'est rallié autour de moi quand maman est morte et je suis devenue indispensable... J'ai haï ça. Je préfère me fondre dans la masse et me vautrer dans le chocolat... Alors, maudit pigeon, sacre ton camp de mon bout d'univers et laisse-moi regarder Rachel se désintégrer tranquillement, monter dans la voiture de l'homme qui bave juste à l'idée de flamber vingt piastres pour une pipe de seconde main, jeter sa gomme par la fenêtre et se pencher vers lui avant même qu'ils aient tourné le coin de la rue... Romantique, n'est-ce pas l'oiseau? Laisse-moi toucher le sol, me faire croire que c'est le commencement du monde dont parlait Fred Pellerin... Laisse-moi croire que j'ai toujours quatorze ans.

Juste au bon moment, parfois la vie fait bien les choses, le charmant jeune homme sort à son tour du restaurant, d'un bon pas, mais il ralentit un moment à ma hauteur, *cute*, beau *body*, il se retourne doucement, regard intense, je pense qu'il se croit subtil mais il ne l'est vraiment

pas, je le fixe dans les yeux avec insistance, j'ai envie qu'il s'arrête et qu'il me parle de n'importe quoi, de ce qu'il veut, j'ai besoin qu'il me sorte de moi, qu'il m'aide à stopper les souvenirs qui remontent, qu'il coupe le fil entre le pigeon et moi, *help me if you can I'm feeling down, and I do appreciate you being 'round, help me get my feet back on the ground, won't you, please, please help me?*... Et je sens le courant entre nous, je suis captive et j'aime ça, *salut* que je lui dis, *pardon je suis pressé* et il quitte l'endroit à toute vitesse comme si j'étais la veuve noire ou je ne sais trop... Il *freake*, ça me paraît clair mais je ne comprends pas, j'ai chaud tout à coup et ça y est, la nausée me reprend... Et ce con de pigeon qui m'observe, franchement, si j'en suis réduite à ça, si j'ai perdu la *touch* avec les hommes et que je plais aux bestioles infectées, aussi bien m'éliminer de la carte tout de suite... *Fuck*.

Je me lève, j'enjambe le pigeon qui ne bronche toujours pas et je me dirige à toute vitesse vers chez moi, le mal de cœur me compresse la poitrine et me prend à la gorge, j'ai besoin de faire le vide *right now*, de rejeter cette saleté hors de moi... Mais pas question de le faire n'importe où ni de passer par la grande rue, pas de raccourci. J'aime mieux faire le détour par la ruelle, là où personne ne s'occupe de moi et où on respire mieux qu'ailleurs, là où j'ai toujours préféré passer, même quand j'étais *kid*, dès que la neige commençait à fondre et que la voie était dégagée, malgré le dégel des crottes de chiens, la boue collante et les feuilles glissantes, je *trippais* à me promener derrière chez les gens, pratiquement dans leur intimité, ça me fascinait et ça me fascine toujours... Mais aujourd'hui, j'ai pas le temps d'observer... Enfin! C'est ma cour, mon escalier et ma porte, enfin j'entre chez nous, je me *pitche* dans le salon pour ouvrir les fenêtres, on étouffe ici, il fait chaud, la lumière est restée allumée et ça sent la petite mouche cramée sur une ampoule, c'est insoutenable, alors je m'aère comme je peux et, en me penchant vers l'extérieur, j'aperçois quelqu'un accroupi au bas de mon escalier... D'ici, je peux voir des cheveux bouclés indisciplinés et des épaules qui tremblent, je reconnais vite mon frère Félix à son look relax et ses vieux *runnings* bleus et je sens que l'heure est grave et je le vois se lever et partir en courant... Il se déplace souvent à la course... Je le regarde s'éloigner, il est toujours aussi beau, et je ne fais rien pour le retenir... Je veux repousser le moment de notre rencontre... Ça ne me dit rien de bon.

Je vais vite vomir aux toilettes, je quitte ma peau un instant, je me revire le corps à l'envers, et, en passant devant le miroir, je comprends enfin pourquoi le jeune homme a cru bon de *flyer* à



ma vue, j'ai une fiente de pigeon sur la tête, toute petite, vraiment, mais dégueulasse, je suis *mauditement* dégénérée, bonne à nourrir les vers blancs... Je m'arrache presque la tête dans la douche, cette merde est tenace, je me frotte jusqu'à percer ma peau, jusqu'à découvrir de vieilles cicatrices, je prends de l'eau de javel pour me récurer et ça *bleache* mes cheveux mais je m'en fous, je vais aller me coucher, attendre d'avoir des nouvelles, je ne sortirai pas de chez moi avant de savoir ce qui se passe et pourquoi mon petit frère pleure, je ne bougerai plus de mon lit... Moi aussi je suis tenace.

\*\*\*

Au petit matin, après une nuit bien agitée, je vais voir mes emails, à tout hasard. Il y en a un de Sophie. C'est Patrick. Va chier, pigeon.

\*\*\*

Ma tête et mes yeux se ferment et ne veulent plus rien savoir de m'obéir... J'ai mal au crâne et je sens le *bleach* à plein nez, il fait froid pour juin, je pourrais aller fermer la fenêtre mais je suis sans force et j'ai besoin de me faire fouetter un peu... Je me sens *cheap, cheap* de ne pas avoir vu venir Patrick avec ses gros sabots de suicidaire sans attache, qui se fout bien de tout laisser derrière comme si c'était de la pure camelote, un ramassis de cochonneries sans nom ni importance... Et moi je grille cigarette sur cigarette parce que la fumée qui s'envole ça donne au moins une impression de liberté, et j'aimerais que mes pensées aussi s'échappent, me faussent compagnie pour me permettre d'attraper un bout de repos, qu'elles *scrament*, déguerpissent, s'évaporent, mais elles s'encrassent, s'installent sans complexe dans un coin de mon cerveau encore intouché et je veux me vider la tête, pas juste le corps, le cœur aussi... *Décrisse* Claire, t'es *out*... Je me sens *cheap* d'être en maudit après Patrick, mais ça ne serait pas normal que j'accepte aussi facilement de rester derrière, n'est-ce pas, j'y tiens, moi, à Patrick, et je croyais que lui aussi mais non... Il est parti. Pourquoi? Il m'aimait pas assez? J'ai envie de vomir, de vomir Patrick, mais ça reste coincé, noué dans ma gorge, et je suis roulée en boule dans mon lit, j'ai juste la main qui dépasse et qui tient un *botch* éteint, ma tête traîne presque dans le cendrier qui pue parce que noyé de mes larmes et de cendres qui ne sont pas celles de Patrick, qui sont les cendres de mes futures cendres... Bâtons de cancer consommés et écrasés violemment.

Je vois d'ici un semblant d'éclaircie de soleil se faufiler par la petite brèche laissée par mon rideau, et je ne sais pas il est quelle heure et je ne veux pas le savoir et je m'en fous et tout le monde s'en fout d'ailleurs, mon passé et les pigeons n'intéressent personne, ce serait bien nouveau... Et je m'ennuie de Soldat, je suis seule au monde, je le sais maintenant, et je frissonne et mon lit tourne, les murs se rapprochent, le plafond me menace, je baigne dans un épais brouillard malgré la lumière qui forge son chemin, je suis un épais brouillard moi-même, une plaie ouverte et coulante, un désordre sur deux pattes, *exit* ma reconstruction... On m'a sauvé la vie et tout ça pourquoi, pour pouvoir vivre de mon vivant la fin de vie de Patrick! C'est pas croyable, c'est écœurant, c'est chien et ça fait mal... Tu es con ou quoi, tu me laisses ici toute seule, Patrick... Je vais être malade.

Je me lève brusquement, je cours vers la salle de bain vomir mon trop-plein... Mes déjections ressortent par ma bouche et se dirigent dans le trou immaculé de ma cuvette, elles aspergent les parois blanches, nettes et luisantes de mon bol de toilette que je récurve chaque matin, que je frotte, que je parfume, que je *spic-and-span*, et normalement ça me rend euphorique, ça me donne une impression de toute-puissance doublée d'une joie coupable, je vomis en *loop* comme bon me semble parce qu'il s'agit de mon trône, de mes odeurs pestilentielles, viciées, personnelles, de mon remugle à moi... N'y a-t-il rien de pire que de recevoir la vieille crasse des autres en plein visage à l'issue d'un fort *splashback*? Tout le mauvais que j'ai en moi déferle en un jet vigoureux, transperce l'eau calme et pure et la transforme du coup en eau usée et, une fois la chasse tirée, tout ce qu'il y a de plus perfide en moi s'en va infester les autres, on filtre mes malheurs, et on les boit... *I drink to that!*

Mais ce matin ça ne suffit pas, je vomis et vomis et je retourne dans mon lit, assise bien droite, dos au miroir, mon reflet me fait trop peur, et je ne sais plus quoi faire avec mes yeux qui piquent et chauffent et me montrent que la vie est toujours la même, avec sa pluie et son semblant d'éclaircie, et c'est encore pire quand ils sont fermés, il me font voir Patrick, mon grand frère, en noir et blanc, Patrick avec qui je me roule par terre en riant et Patrick qui claque la porte en gueulant et Patrick qui tremble en silence et Patrick qui s'approche doucement et son souffle rassurant et ses belles grandes mains de Patrick avec une cicatrice sur le poignet qui date d'une vieille chute à bicyclette du temps où on faisait des *wheelies* dans la gravelle... Le *move* préféré de la famille Lebel. Alors j'ouvre les yeux. Je les ferme. Je les

ouvre encore et mon reste de mascara d'hier me fait des larmes noires même quand je ne pleure pas... Et tout est noir désormais, je suis sèche en dedans mais je sens de l'acide me couler sur le visage et creuser des rigoles sur ma peau, c'est de la sloche qui me gruge, du sang, c'est sale, je ne veux plus rien entendre ni voir, je ne veux plus penser, surtout pas... *Pourquoi on est obligés de penser* que j'disais toujours, à Rachel... Elle ne me répondait pas, elle replaçait ses cheveux et recommençait immédiatement à arpenter les rues, chaque fois, toujours pareil, elle s'adressait à moi juste pour avoir du feu, du *cash*, des *smokes*, des clients *please laisse-moi celui-là j'ai pas assez pour à soir j'pourrai pas rentrer avant l'aube ou sinon*, jamais pour discuter, *j'ai pas la tête à ça*, c'est bien dommage... J'avais mon avis sur tout, ça a pas changé depuis, pis là j'suis d'avis que Patrick a été ben lâche de partir tout seul, pis moi ben *cheap* d'avoir rien vu venir... Il avait l'air bien avec son Amélie... Moi, je l'ai jamais aimée. Je lui ai rien dit mais ça paraissait dans ma face que j'étais jalouse, je boudais mais j'voulais quand même pas qu'on en arrive là... Meurs pas Patrick.

## ***Trait***

### **Félix**

Les vaillants ambulanciers, imperméables à la misère, venaient tout juste de quitter la maison avec le corps inerte de mon frère. Ils l'avaient chargé machinalement, mais efficacement, dans leur véhicule, sans s'informer de Patrick, sans savoir qui il était, sans pleurer sur sa dépouille drapée. Leur collègue policier me bombardait de questions, notait mes réponses sans broncher et semblait peu attendri par ce que je lui racontais. Il attendait, patiemment, que j'aie terminé. J'avais de la peine et le cœur enragé. Patrick était fabuleux! Fou et fabuleux! Ma gorge serrée étouffait ces mots que j'avais envie de crier, et ce mutisme involontaire ajoutait à ma souffrance. J'essayais de rester calme, de coopérer avec les autorités, mais ce n'était pas sans amertume.

- Mais pourquoi avoir attendu à ce matin pour nous contacter? Pourquoi ne pas l'avoir fait aussitôt que vous avez découvert votre frère?

- Je vous ai dit que j'en étais incapable! Mon premier réflexe a été de tout nettoyer, pour effacer la douleur. Et après, je ne sais plus. Je me suis réveillé dans mon lit. Il faisait jour. Et j'ai tout de suite téléphoné au 911.

Ma nuit s'était terminée comme elle avait commencé. D'un coup sec. Une rupture franche et définitive entre la clarté effrayante du jour et la brumaille nocturne, apaisante. Je m'étais endormi comme on perd connaissance et je n'avais pas plus bougé dans mon sommeil, me semble-t-il, que l'aï de l'affiche qui ornait le mur au-dessus de mon lit quand j'étais enfant. Un sommeil de plomb. Et un réveil brutal. C'est au petit matin en effet que ça m'était tombé dessus, pour de bon cette fois. La nouvelle de la mort de Patrick n'était pas encore parvenue jusqu'à mon cerveau. La négation m'a toujours été salutaire. Mais depuis mon réveil, elle était bel et bien imprimée dans ma tête, comme un gros titre à la une du journal de ma vie. Et ça faisait mal. Une déchirure mordante, comme une claque au visage, un tsunami dans mon ventre.

- D'accord, d'accord. Reprenez où vous en étiez.

- Je l'ai aperçu par la porte entrouverte de sa chambre, étendu par terre, en travers du vieux tapis. Ça m'a fait, à vrai dire, une drôle d'impression, mais sans m'alarmer, il pouvait être très bizarre parfois. J'allais continuer mon chemin mais quelque chose me disait que je devais regarder encore une fois, juste au cas. Je suis donc entré dans la pièce et j'ai tout de suite constaté qu'il était mort, depuis un moment probablement, si je me fie à l'odeur. C'était la première fois que je respirais quelque chose d'aussi horrible.

Les émanations de sang et de putréfaction naissante m'ont subitement pris à la gorge pour ne plus me lâcher. La détresse et l'immense fatigue de mon frère venaient de me sauter au visage, mais c'était irrémédiablement trop tard. J'ai refusé de me laisser aller, l'heure n'était certainement pas aux apitoiements. Cela viendrait bien assez vite.

- J'ai allongé Patrick sur son lit, je l'ai recouvert de son drap et j'ai tout lavé sans réfléchir. J'ai refermé la porte de sa chambre tout doucement, puis je suis vite retourné dans la mienne. J'ai l'impression que je me suis évanoui. La soirée avait été longue et éprouvante, je n'avais pas beaucoup dormi les nuits d'avant et je me sentais incapable de faire quoi que ce soit. J'avais tellement sommeil! Si je vous avais téléphoné, vous seriez débarqués ici, comme ce matin, avec vos questions et votre paperasse. Ça aurait été long et pénible et ça ne m'aurait pas ramené Patrick, alors... Et puis, je n'étais pas tout à fait certain que je n'avais pas rêvé...

Dans le doute, j'ai préféré me coucher, me retirer, m'engourdir pour la nuit. J'ai tout mis de côté jusqu'à ce matin. Dans la douleur, un bref sursis nécessaire avant d'entamer ce que je considère désormais être le jour 1 de ma nouvelle vie.

- ... voilà pourquoi j'ai tardé à vous téléphoner.

L'homme en uniforme m'a jeté un drôle de regard en lissant nerveusement sa moustache.

- Vous n'avez pas averti votre famille. Vous n'avez pas téléphoné au 911. Vous avez tout nettoyé et vous vous êtes couché! Sans même prendre une douche si je me fie à votre état! Qu'est-ce qu'il y avait de si pressant? Vous savez que vous avez effacé tous les indices, toutes les pièces à conviction? Si je n'avais pas vu le corps tantôt, j'aurais pu croire qu'il ne s'est rien

passé ici! Dans la chambre, comme partout ailleurs dans l'appartement. C'est particulièrement vide chez vous.

- Je ne sais pas ce que vous tentez d'insinuer, mais Patrick et moi on est... on était... en très bons termes.

Mais, effectivement, les lieux semblaient inhabités. Nous étions installés à la grosse table en merisier massif héritée de mes parents qui jurait avec le décor épuré de la cuisine. Il n'y avait presque plus rien dans cette pièce, je venais à peine de le remarquer. Les plantes avaient disparu, desséchées depuis longtemps probablement. Je n'ai pas l'habitude de prendre soin de la végétation ni de la décoration. Et Patrick n'avait pas le pouce vert. Les électroménagers étaient toujours en place, sans odeur, si propres qu'ils semblaient neufs, la vaisselle était sagement rangée dans les armoires et les ustensiles, triés, dans le tiroir. Rien ne traînait. Au centre du mur beige et terne, l'immense photo mystère en noir et blanc brisait la monotonie des lieux.

- On n'utilisait pas beaucoup les pièces communes, chacun était dans ses affaires et se mêlait de ses affaires. C'est pour ça qu'on faisait des bons colocos. Pour manger, on allait plutôt à l'extérieur depuis qu'Amélie a quitté l'appart. Il y a plein de restaurants exotiques dans le coin.

- Qui est Amélie?

Le policier a souri, avec l'air de celui qui vient de trouver un bon filon.

- L'ancienne blonde de mon frère. Ça a duré un peu plus de trois ans. Elle n'a jamais habité ici, officiellement, mais elle était presque toujours là. Et elle laissait sa trace partout entre deux visites, vêtements, pots de crèmes, plats végétariens... Pour se priver de viande il fallait que mon frère soit vraiment en amour! Il était heureux avec elle, et j'étais content pour lui. Tout est allé à la dérive depuis son départ précipité, en fait, Patrick le premier. Je le réalise maintenant.

En effet, comment se fait-il que je ne me sois pas rendu compte avant de l'agonie de mon frère? Il fallait être aveugle! J'étais probablement moi-même trop pris par ma belle Jeanne.

Mais aussi, il faut bien le dire, par cette satanée photo qui trône au milieu de la cuisine, on ne voit que ça dans l'appartement. Peu importe où l'on se trouve, cette image nébuleuse, inquiétante et saisissante accroche l'œil. Chaque fois que je suis passé devant, aussi bien dire des milliers de fois depuis que Patrick l'a fixée au mur le premier jour de notre cohabitation, il y a quatre ans, je me suis arrêté pour la regarder. Je l'ai examinée encore plus attentivement qu'à l'habitude, si c'est possible, depuis ce matin.

- Monsieur Lebel?

Je pense que je me suis perdu encore une fois en la contemplant. Elle a sur moi un curieux effet méditatif. Cette photo me nargue. Elle joue les impénétrables, à l'image de son propriétaire, et j'ai parfois eu envie de la jeter, tout simplement, question d'arrêter d'y penser une fois pour toutes, ce qui est bien illusoire. Ce matin encore. Mais je n'oserais pas, pas si vite. Patrick a toujours été clair sur le fait qu'il m'était interdit de me débarrasser de l'objet de son culte. Alors, même s'il était tentant de rechercher la clé du suicide de mon frère au cœur de cette photo, je me suis tu, je n'en ai pas parlé au policier. Mon impression lui aurait semblé loufoque et, d'ailleurs, il ne l'avait même pas remarquée puisqu'elle était au-dessus de sa tête pendant l'interrogatoire.

- Monsieur Lebel? Vous êtes où, là?

Je suis obsédé par une photo.

- Oui, oui... Mon frère aimait Amélie, elle l'a quitté du jour au lendemain, je n'ai jamais su pourquoi. Il a eu une grosse peine d'amour, c'est banal, je ne pensais pas qu'il irait jusqu'à... Si j'avais su que... J'aurais agi, c'est évident! Je suis bouleversé. Patrick était mon frère préféré, et je crois pouvoir affirmer que c'était réciproque. Je ne pose jamais de questions à personne et Patrick appréciait beaucoup cette qualité. Ma mère, ça la rendait folle quand on ne lui répondait pas. Mais pas moi. Moi je suis capable de vivre avec le secret, même si je suis curieux et que ce n'est pas facile, j'ai toujours respecté le silence qui faisait partie de Patrick et qui me rappelait tellement papa. Moi j'aime parler, Patrick aimait écouter. On se complétait, ce n'est pas sorcier. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Je ne l'ai pas vu venir, pas cette fois. Je suis désolé.

Le policier a semblé satisfait de ma réponse. Il prenait des notes. Pendant ce temps, je m'efforçais encore, obstiné, de lire entre les lignes du portrait. J'allais avoir beaucoup de temps pour l'analyser maintenant que Patrick était parti, puisque manger en solitaire serait désormais mon lot quotidien. J'aurais le loisir de chercher à comprendre en regardant dans tous les sens, au-delà du gris flou et opaque, jusqu'à m'en tordre les yeux et le cou, à force. Libre d'y revenir toujours, ma tasse de thé à la main, ou mon bol de céréales sur la table en train de ramollir.

Depuis le temps, j'ai pris le parti de faire de cette photo la représentation de ce que je veux, de ce dont j'ai besoin au moment où je la regarde. Sinon, c'est la folie assurée. Hier matin, pendant que j'attendais l'appel de Jeanne, j'y ai vu un long chemin de fer, la vibration du vent contre la tôle et une pluie de lucioles. C'est la première femme qui me fait cet effet-là et la seule évocation de son nom me rend sentimental. Jeanne. J'aime me perdre avec elle. Nous avons passé les trois jours et les trois nuits précédant le drame à nous raconter, nous embrasser, nous explorer l'un et l'autre, à nous pardonner toutes les fautes du monde. Avec elle, j'ai le droit à l'erreur et à l'incohérence, n'est-ce pas ce que tout le monde recherche?

Elle venait tout juste de me quitter pour aller faire le plein de repos, de solitude et de vêtements propres à son appartement, et pour nourrir et caresser ses chats, les chanceux, quand je suis passé devant la chambre de Patrick une première fois, sans y jeter un regard, sans flairer quoi que ce soit d'anormal. Elle m'a dit en partant qu'elle reviendrait dès qu'elle aurait retrouvé son souffle. Ça m'a fait rire, elle allait le chercher longtemps, son souffle, puisqu'il était encore dans mes cheveux!

Ça me semble bien loin, tout ça, maintenant.

Le policier a terminé son interrogatoire, il a complété ses papiers pendant que je divaguais et rêvais. Il m'a quitté avec le constat que je venais de signer sous le bras, après m'avoir tendu une main sèche mais relativement compatissante. Je me suis retrouvé bien seul tout à coup, mais j'étais étrangement calme. Je suis retourné m'asseoir à la table de merisier et je me suis mis à scruter la photo, à la recherche d'un détail qui m'aurait échappé. Je n'avais encore averti personne. C'est parce que ma peine se contenait d'elle-même, compacte à l'intérieur de moi, cachée jusqu'à ce qu'on la nomme et qu'on la délivre. Je savais bien que dès que je lui



ouvrirais la porte, ça exploserait en mille cris et sanglots, en une beuglante symphonie du désespoir. Je savais bien, aussi, que ce serait aujourd'hui.

\*\*\*

Il est déjà 13 h. Je dois parler aux autres, mais je ne peux pas le faire par téléphone ni par courriel, ce ne serait pas humain. J'ai décidé d'aller leur annoncer en personne, chacun leur tour. J'ai réussi à sortir de chez moi, mais il me semble que tout me retient sur le pas de la porte. Je lutte fort pour ne pas faire demi-tour et m'enfermer à perpétuité dans l'appartement. Il faut bien admettre, pourtant, que ce n'est plus chez moi. C'est l'endroit où mon frère a trouvé la mort, après l'avoir longtemps cherchée, d'ailleurs.

J'ai descendu l'escalier brusquement et me voici en route pour aller voir ma sœur. Mes chaussures martèlent le sol, mes pas sont lourds. Mes genoux ressentent chacun des coups que le trottoir m'assène et ça vibre jusque dans ma nuque. Ça monte le long de ma colonne vertébrale et ça trouve un écho dans ma tête où mes pensées s'entrechoquent et où mon cœur bat contre ma tempe. Le soleil est grand, il est haut, le ciel est dégagé, ouvert aux promesses, et je sais bien que j'avance dans le sens contraire du temps, dans ma bulle saturée de chagrin et d'amertume.

Je me présente chez Sophie. Elle n'y est pas. J'entre dans le petit dépanneur près de chez elle pour demander du papier et un crayon. Ils n'ont que des *post-it*, ça ira, il n'y a pas grand-chose à dire, à ajouter, de toute façon. Je lui laisse un bref message, rédigé en vitesse d'une main tremblante, dans la boîte aux lettres. Je ne prends pas le temps de me poser. Je repars presque aussitôt dans l'autre sens malgré la folle envie qui me travaille de me lancer en plein milieu de la rue, devant le premier gros camion qui passe. Pour suivre Patrick.

Mais non. Ce n'est pas le moment des actes irréfléchis. Je continue à marcher vers le soleil, en dépit de cette foule qui me fonce droit dessus comme si je n'étais qu'une vulgaire porte tournante de métro ou, pire, de centre d'achat. J'ai la même chanson dans la tête depuis le matin. *Yesterday*. Je marche les yeux baissés mais les bras devant. Comme un somnambule fragile, un automate résigné. Sous mes pieds défilent en filigrane des images de cinéma muet, des souvenirs flous mais des émotions palpables se relaient dans mon cerveau, un vrai chapelet de la désolation. Je suis une porte tournante et sur chacun de mes panneaux se déploie des

pans de mon histoire. Mes frères, mon père et moi au terrain de baseball, mon premier coup sûr, Claire et maman dans les estrades. Sophie habillée en bleu, une boucle dans les cheveux, dans les bras de l'un, puis de l'autre, aux funérailles de maman. Le départ précipité de papa. Claire et Patrick qui font des crêpes pour tout le monde, le dimanche matin. Rires, crises de larmes, douceurs, claquages de portes, retrouvailles, petites victoires, émotions fortes. La famille Lebel dans toute sa splendeur. *Oh yesterday came suddenly*. J'ai fermé les yeux sur la détresse de mon frère pour les ouvrir à la beauté de Jeanne. Patrick en a profité pour perdre sa grande finale contre la vie. Je ne pourrai jamais m'en remettre, la honte et la rage se disputent ma tête et me donnent le tournis, un grand vertige coupable.

Chez Claire, il y a de la lumière dans la grande pièce, elle est donc là. En bas de l'escalier, sur la grosse dalle de béton, juste à côté de l'empreinte d'un tout petit pied signée *Tommy 1992*, je m'assois. Je m'écroule, plutôt. Je ne veux pas être celui par qui les mauvais *scoops* arrivent. Je n'y crois pas moi-même, *Patrick est mort*, cela sonne faux, *Patrick est mort*, c'est si solennel, si gros! Je ris tout seul. Et Claire, elle est si vulnérable, tellement théâtrale. En moins de deux, *Patrick est mort* deviendra *Claire souffre*. *Exit* Patrick et sa détresse. Ça a toujours été comme ça. Je n'ai ni l'envie ni la force de gérer l'angoisse de ma sœur. Je vais plutôt aller voir Martin avant de prévenir Claire, c'est une bien meilleure décision. Et le pas de course va me permettre de me vider la tête, de m'aérer l'esprit.

C'est la troisième fois que je sonne, il n'y a pas de réponse. Aucune voix grave et polie ne me répond à l'interphone. C'est définitivement la journée des rendez-vous manqués. Pourquoi est-il absent? C'est si rare que je vienne à sa rencontre! Quelle responsabilité pénible... Quel fardeau! Je me sens misérable. *Patrick est mort* me tourne dans la tête, sans s'y fixer. Depuis le matin que ça résonne en moi. Je vais retourner à la maison, ma journée de messenger est finie.

J'avance au rythme de mes pensées qui déboulent. Je fais le décompte de tous mes deuils. Je suis orphelin de père, de mère et de frère. Je serai seul à l'appartement. Gravement seul. La photo restera à jamais une énigme. Patrick se dessèchera comme les plantes. Et passeront les saisons, et s'effacera son image. Et je ne saurai plus rien sur rien. Je m'arrête un instant à la lumière, une femme traverse la rue accompagnée d'un tout petit chien qui peine à la suivre. Il

porte des souliers, rouges, à talons, c'est absurde! Patrick aurait bien rigolé. *Patrick est mort.* Dorénavant, la vie se lèvera chaque jour sur un monde vide de sens, déserté par mon *alter ego*.

Heureusement qu'il y a Jeanne. Le feu rouge vire au vert et mon corps en profite pour changer de direction, il connaît le chemin. Je m'en vais la retrouver. Pour la première fois, je me présenterai chez elle sans prévenir, sans rester au bas de l'escalier. Je franchirai la porte et, pour la première fois, je prometterai quelque chose à une femme. Elle m'embrassera. Et je pourrai enfin pleurer.

## *Dies Irae*

**Martin**

Lundi, 2 juillet 2012, 2 h am

J'ai marché toute la journée et une bonne partie de la nuit. J'ai oublié de manger. J'ai fait de nombreux détours et je me suis rendu jusque dans le Vieux-Port. Toutes mes escapades se terminent ici. Je n'utilise jamais ma BMW la nuit, je ne veux surtout pas l'abîmer. Et je préfère me fondre dans la faune. Errer tranquillement. Je me suis installé sur le quai, juste à côté du hangar 16, pour réfléchir. J'ai apporté mon cahier, à tout hasard. J'écris avec un Bic acheté au métro. Rouge. Ça me fatigue la main. Et ça explique les ratures. Ça me fait sentir plus vrai, aussi, plus connecté à ma douleur. Chaque fois que je viens ici, surtout quand je suis seul, je m'imagine entouré de tous ceux qui ont marché dans le port depuis des siècles. Partout, des hommes fumant la pipe, des jeunes mariés qui s'embrassent timidement, des voyageurs en grande tenue, des commerçants chics, des immigrants perdus, des travailleurs en salopette, des patineurs...

Et Carl.

NON

Ça fait longtemps que tu l'as croisé, la dernière fois c'était exactement là, au hangar 16, à peu près à cette heure.

STOP

Il n'y a pas de mal à penser à Carl.

Oui. Penser à Carl, c'est mal! Ça fait mal, en tout cas. J'ai déjà le cœur tout tordu, là, pourquoi en rajouter? Il va falloir que ça s'arrête! Cette fois-ci, je ne suis plus capable d'en prendre. *Crisse* que j'suis à *boutte*. J'essaie de marcher droit mais ça ne va pas du tout. Au fond, c'est logique que Patrick soit parti de son propre gré. Il devait avoir quelque chose à se reprocher. Il devait cacher quelque chose de tellement laid qu'il ne pouvait plus vivre avec ça. Même s'il était un je-m'en-foutiste de première. Un vrai Lebel. Pervers. On ne peut pas passer toute sa vie dans le vice et s'en sortir comme si de rien n'était. Il avait tout ce qu'il souhaitait! Ça ne pouvait pas durer. Il était tellement à l'aise dans tout, même dans sa...

Dis-le.

Dans sa vie sexuelle. Immorale.

\*\*\*

J'ai perdu mon armure. Je n'ai pas réussi à dormir depuis hier. J'en ai ma claque, moi! Est-ce que les autres s'empêchent de dormir pour des riens? Bien sûr que non! Et je ne veux pas être comme eux. Non. Juste un peu moins comme moi. POINT FINAL.

C'est tout toi, ça, l'art d'oser à reculons. Ta tête n'accepte pas tes émotions! Tu ravales sans arrêt! Tu as ce vécu. Tu le sais très bien. À toi de décider si tu restes là-dedans ou si tu t'en libères!

Ta gueule.

Mardi, 3 juillet 2012

J'ai fermé les rideaux pour pouvoir écrire en paix. Mais écrire quoi? Qu'est-ce que ça me donne? J'en sais rien, mais je continue quand même. Je n'arrive pas à travailler, de toute façon. Mes yeux s'embuent à tout moment et mon écran se brouille. Je ne supporte pas le téléphone, les collègues, les urinoirs du 7<sup>e</sup>. J'ai besoin d'être seul. Mais je ne veux pas retourner chez moi. Je deviens nerveux dès que j'entre dans la salle de bain, ce n'est pas une vie, ça. Laisse-moi tranquille Patrick! Tu m'as vu, l'autre soir, dans mon bain, non? Ça a dû te faire rire pas mal! Tu raconteras ça à Félix dans cinquante ans quand il ira te rejoindre. Vous allez bien vous payer ma gueule! Comme d'habitude! Vous m'avez toujours niaisé, je suis *si mignon quand je rougis*. Pénible. Heille, penses-tu que ça m'a bien aidé? Quand je pense...

Quoi?

Non.

Continue.

Quand je pense que moi je me suis toujours fermé la trappe à propos de ce que j'ai vu, Patrick... Et toi, tu ne t'es jamais arrêté à penser deux secondes à ce que je pouvais ressentir! Moi, j'aurais voulu... Je sais pas... Tu ne t'es pas retenu de rire tout haut de mes déboires et de ma gêne malade. Au lieu de m'aider! C'était facile pour vous, de sortir avec des filles, N'IMPORTE QUELLES FILLES, d'en faire ce que vous vouliez... Belle paire de *play-boys*. *Estie*. T'aurais pas pu choisir un autre moment pour *crisser* ton camp?

\*\*\*

J'ai mal. Maudit. Maman, papa, Patrick... M'entendez-vous?

\*\*\*

Tu devrais écrire à Carl.

NON

Mercredi, 4 juillet 2012

Deux semaines que je n'ai pas parlé à Elsa et le premier contact que j'ai avec elle, c'est ce message désastreux sur son répondeur. *Elsa? C'est Martin, je...* Et clac. J'ai raccroché comme un con. Bravo. Ce n'est pas très reluisant. Je n'arrête pas d'y penser, j'ai tellement honte... Je me retiens fort d'aller chez elle avec mon double de clé pour l'effacer. J'y arrive, mais ça me donne envie de me péter la tête sur le mur. Ça aussi, ça me prend de gros efforts pour ne pas le faire. N'empêche, si j'allais chez Elsa, je pourrais en profiter pour lui subtiliser un *string*, le bleu pailleté, celui qui fait la paire avec le soutien-gorge que j'ai gardé.

Tu es en train de devenir fou. Un vrai désaxé.

Qui ça étonne? Tous les Lebel sont *fuckés*! La place du fou du village, c'est notre famille au grand complet qui l'occupait! Mais moi, en plus, j'étais le fou de la famille. Le rejet des rejets! Pas étonnant que j'aie eu envie de grimper les échelons. Mais je n'arrive toujours pas à les regarder de haut. Je suis vraiment pathétique.

Jeudi, 5 juillet 2012

Elsa ne m'a pas rappelé. Normal. À quoi j'ai pensé? Qu'elle me sauterait dans les bras au premier signe de vie? C'est mal la connaître. Mais ça fait mon affaire, au fond. Je serais bien embêté qu'elle me téléphone. Qu'est-ce que je pourrais lui dire? Bien sûr, il me faut lui annoncer que Patrick est mort. Elle l'aimait beaucoup, comme tout le monde, j'imagine qu'elle voudrait être présente au salon... Mais moi je n'ai tellement pas envie de la voir arriver, papillonner de l'un à l'autre comme si c'était sa famille à elle, à l'aise comme toujours, partout, avec n'importe qui. Trop désinvolte, pas assez réservée. Elle m'a toujours fait chier. Elle et sa confiance démesurée, son *ego trip* continuel, son inappropriée prétention à la perfection, c'est gênant à la fin. Ah, pis va donc chier Elsa! Sournoise Elsa. Épuisante Elsa. Je n'ai jamais pris plaisir à me battre pour me faire valoir. Pour que tu m'aimes. Mais je m'ennuie, quand même.

## *Offertorium*

### **Sophie**

J'ai bien dormi, même si Patrick est mort, même si mon bébé fait l'acrobate, même si la chaleur écrasante m'a laissée trempée, même si je n'ai pas de nouvelles de Claire

Félix s'occupera de tout, j'attends, ce n'est rien, il n'y a rien, il ne sert à rien de brusquer les choses

Je me douche, je m'envoie un café filtre, *gloup*, pas le temps de savourer un bol de *latte*, nous sommes lundi, mais le travail attendra, j'enfile une robe soleil, jaune, j'applique ma crème, 30, con-sci-en-ci-eu-se-ment, ça sent la noix de coco, la *cotcot*, la *coconut*, je sors dans la belle lumière

J'ai rendez-vous chez mon gynécologue, encore ce matin, je m'y rends avec joie, et de plus en plus souvent à mesure que mon ventre grossit, je tournoie sur le chemin, et nous rebondissons, mon bedon et moi, à tout petits pas comme un moucheron, des petits sauts qui me conduisent, *tak tak tak*, directement au bon endroit, ce rendez-vous hebdomadaire me plaît, ça me sort de moi, de mon quotidien de couturière qui file, qui se défile

J'aime mon gynécologue, c'est drôle à dire, il est gentil, dévoué, formidable, il prend si bien soin de moi, il prend tout son temps pour moi, *veux-tu un thé, merci, es-tu fatiguée, ça va*, il me tapote, on papote, il m'observe, me questionne, il écoute nos cœurs se toucher, à moi et au bébé

Avec lui, je me sens en vie, c'est tout ce qui m'importe, je virevolte vers lui, je le chéris tant que je me suis blottie dans ses grands bras rassurants, comme une enfant dans ceux de son père, la toute première fois, et maintenant encore

Docteur Picard, c'est son nom, m'attend, avec son sourire bienveillant, oh, il me trouve une petite mine, je lui dis que j'ai perdu Patrick, mon frère, que mon frère Patrick s'est perdu, pour de bon, il est désolé, ce n'est pas grave, c'est-à-dire que

Je l'aimais sans compter, il me manque déjà, alors, si, c'est un peu grave, mais je vais m'en remettre, il suffit de res-pi-rer et de reprendre la valse, une deux trois, de foncer dans le tas *ta*

*ta*, je n'ai pas perdu la carte, ma boussole reste bien en place, nord-nord-est, droit devant, chaud devant

Docteur Picard prend ma température, doucement, il me demande comment je me sens, *bien*, il me pèse, j'ai encore grossi, mais pas trop, juste ce qu'il faut, et à la bonne place, c'est bien, c'est très bien, il prend ma pression *pshhh* elle est normale, bravo, il vérifie si tout fonctionne, si le bébé a le vent dans les voiles, s'il s'est enfin décidé à se retourner, non, mais il a le temps, tout son temps, surtout, ne rien brusquer, ne rien

Docteur Picard est aux petits oignons, il sait que je suis seule pour mettre au monde, que je suis seule au monde, que je suis le commencement de tout

Docteur Picard est inquiet, pour moi, depuis que je lui ai annoncé, pour Patrick, mais pas moi, moi, je suis capable de passer à travers tout, comme si de rien n'était, *tadam*, même si Patrick me manque déjà, *cha cha cha, et cætera*, les danseuses étoiles ne se laissent pas abattre, les étoiles ne meurent pas, elles se tournent, tournesols, vers le soleil, je n'en suis pas à un deuil près, mes parents sont déjà morts

Je portais encore la frange et les lulus quand je suis devenue orpheline pour de bon, j'ai bravé la tempête comme une championne, je suis montée dans l'arche de Patrick et Claire, parents pour la forme, parents de fortune pour petite infortunée, avec Félix et Martin, mais pas deux par deux, non, plutôt à la *queue leu leu*, en fin de compte, je me suis débrouillée toute seule, je m'y suis ap-pli-quée, mon bébé fera de même, c'est un conquérant, ça ne fait aucun doute

Allons, allons, il ne veut pas que je m'égare, Docteur Picard, c'est bien normal, je suis une petite ballerine sans chaussons à pointes, mais je n'ai pas l'intention de dérailler, je ne suis pas un train, *tchou tchou*, je ne me perdrai pas, je ne sais pas dans quoi je m'embarque, on me le répète, sans cesse, tous les jours, sur tous les tons, mais j'y cours, puisqu'il le faut, je monterai dans la barque, je sauterai à deux pieds dedans, je voguerai

Je n'ai jamais échoué, je suis reine dans tout, princesse plutôt, oui, c'est ça, danseuse de première classe, première de classe, chorégraphe et souveraine, *bling*, je ne suis plus aussi mignonne qu'avant, mais ma grâce est intacte, il est important de rester femme, complètement, entièrement, même à deux, même avec mon corps rond de cygne du *Lac des cygnes*



Sur la table d'obstétrique, sur les draps froids et propres, pendant qu'on s'occupe de moi, qu'on m'applique du gel, *brrrrr*, qu'on me triture, qu'on m'observe, je suis libre de tourner les talons, de lever le voile et la jaquette d'hôpital, de disparaître où je veux, dans ma tête, cinq minutes, c'est bien assez pour voyager, on se charge de moi, je suis plus légère, je ne suis pas inquiète

On m'a appris à bien res-pi-rer au cours de yoga prénatal, inspire, expire, inspire, je me gonfle, *hahum*, ma tête est connectée à mon ventre, le cordon ombilical m'amène une belle chaleur, je m'ouvre, j'accueille mon enfant, *aloha*, j'ai lu, j'ai visualisé, j'ai pratiqué, personne ne m'a massée, moi, je suis seule, c'est moi qui masse mon bébé, à travers ma peau, j'entends son petit cœur battre, *bouboum bouboum*, il fait bien ça

Je relève le menton, je ferme les yeux, je rêve, ça m'arrive souvent, je m'égare, c'est ma façon de réfléchir, elle est aussi bonne qu'une autre, meilleure, si ça se trouve, mes songes sont grands, ils sont tout roses, parfois absurdes, toujours jolis, toujours en plein dans le mille, mes rêves, c'est tout ce que j'avais, avant, à part ma machine à coudre *tiktiktik*, mes jolis tissus, mes jambes fortes et agiles, mon rire carillon

Maintenant, je suis deux, je suis tout, j'ai toute la vie à écrire, à danser, à coudre, Docteur Picard, et ça me fait drôle, mais pas peur, surtout pas

Je regarde Patrick, je suis cachée derrière la porte, en pyjama une pièce, il est beau, si on pouvait dire d'un seul homme qu'il a un rire cristallin, ce serait de lui, il joue aux cartes avec ma sœur Claire, ils s'amuse tous les deux, il est en paix, il aime être en famille, je ne comprends pas leurs blagues, fou rires, *pichenottes*, secrets, *chin chin*, Claire est fatiguée mais Patrick la fait sourire, il a une longue mèche qui lui tombe sur les yeux, il la porte comme une auréole

J'ai envie d'aller les rejoindre pour que Patrick me fasse voler, il me propulsait toujours dans les airs, moi, la petite dernière, son chouchou, comme Johnny avec Bébé dans *Dirty Dancing*, j'en ai pratiqué des battements et des jetés pour lui plaire, saute par-ci, délie par-là, ouvre les bras, et tourne et fais la révérence, il était tellement grand, et moi toute petite, Bébé Lebel, ce

n'est pas dans les bras de Félix que j'aurais pu être levée au-dessus des foules, ni dans ceux de Martin, il est si délicat, ça va me manquer d'être la préférée

Je serai la favorite de mon bébé, sans aucun doute, je serai ravissante, réconfortante, étincelante, aimante, brillante, à la demande, je serai la meilleure mère, même si je n'en ai pas, moi, de mère, ni de mode d'emploi, la place est vacante, je serai la mère-mer, tu plongeras mon bébé, *plouf*, tu nageras avec moi, tu seras le chef des mers

Je me lève, je vois des étoiles, tout est parfait, merci Docteur Picard, câlin, on se revoit la semaine prochaine, *oui oui, après les funérailles, c'est ça, c'est ça, ça ira, merci*

Cette fois-ci, inutile de tenter de cacher ma grossesse aux autres, je n'essaierai pas, plus de fuite possible, ils seront contents pour moi, ils aimeront que je porte la vie, malgré la mort, mais je sais bien que ce n'est pas dans l'ordre des choses, je suis la première à avoir un enfant, et seule, ils me jugeront, peut-être, ils voudront avoir leur mot à dire, leur grain de sel à mettre, ils voudront m'accompagner, savoir, voire voir, je n'ai pas envie de leur raconter

Cette histoire est à moi, j'ai connu la lumière dans la Ville Lumière, je parlais philosophie avec Arnaud, il riait sans arrêt, il m'appelait *philoSophie*, il était beau, lui aussi, comme moi, j'étais belle, à la terrasse du café, je nous regardais dans la vitrine, magnifiques

Il m'a invitée chez lui, dans son petit appartement, au quatrième étage d'une vieille bâtisse, sans ascenseur, *pfiouf*, avec vue sur la cour intérieure et sur les fenêtres du voisinage, il m'a servi un verre de rouge pendant que j'espionnais un gros chat beige, endormi dans un rayon de soleil, il m'a embrassée sur la nuque, dans le creux du cou, coucou, sur mes épaules nues, il m'a guidée vers son divan, c'était aussi son lit, il m'a attirée sur ses genoux, je l'ai enlacé de mes jambes musclées, timidement

Je n'ai pas visité Paris, mais j'ai visité tous ses recoins à lui, je les ai quittés une semaine plus tard, Arnaud et la France, sans regarder derrière, sans pleurer, le cœur réapprovisionné, enceinte sans le savoir, je suis double maintenant, doublement liée à Arnaud, qui n'en sait rien

Je ne mentirai pas à mon enfant, je lui dirai *ton papa n'est pas là, mais il est ici, dans ton cœur*, il comprendra

\*\*\*

Avant de rentrer chez moi, je fais un détour par le magasin de tissus, il me manque du matériel pour confectionner ma robe de circonstance, Patrick me trouvait jolie, il m'achetait des tenues de princesses, alors je vais me parer pour l'occasion, pour Patrick, je jouerai les paons, toute en beauté, je m'habillerai à son goût, je créerai une robe en son honneur, elle sera grandiose, multicolore, avec des volants, de la dentelle, des rubans, je la porterai avec des ballerines roses, je tournoierai *froufrou* pour faire voler les étoffes et alléger la

Ils me connaissent par cœur à la boutique, je leur suis fidèle, ils me le rendent bien, ils me conseillent et m'aident, je rigole, je cascade, je *blablabla*, mais sans jamais m'imposer, c'est chez eux après tout, aujourd'hui je sourirai poliment, je leur dirai, sans trop en dire

Tania m'accueille à bras ouverts, elle m'embrasse, touche mon ventre, dit *bonjour toi* au bébé, m'offre un verre d'eau, m'apporte une chaise, je m'écrase presque, mon corps me lâche, je n'ai plus de jambes, je n'ai plus rien, je raconte tout, installée au comptoir de la caisse comme si j'étais au comptoir d'une taverne, mes sanglots

J'inspire, j'expire, mon souffle est staccato, les mots m'étranglent, je ne veux pas me donner en spectacle, je renifle, je me sèche les yeux avec le mouchoir que me tend Tania, j'ai fait fuir les autres clients

Mes lèvres sont scellées à présent, mes dents claquent *clac clac*, ma tête bouillonne, je n'ai plus le goût de rire, mais j'ai envie de danser, je sautille malgré la lourdeur de mon corps, malgré le poids de ma tristesse, vite, valsons, nous pleurerons ensuite, ça m'aidera de coudre, pendant que mes doigts travailleront, pendant que ma tête calculera, pendant que le tissu dansera avec les fils

Je serai absorbée, affairée, concentrée, ça me fera du bien, je me lève, je choisis mes tissus, je paie, *merci Tania, merci pour tout*, et je sors, dans mon ventre, petite sirène bouge, *splash*, comme il faut, dans son espace taillé sur mesure, moi, j'ai l'impression d'avoir les pieds palmés, mais je ne me déplace pas si mal que ça, je replace mes cheveux

Ça ira

## *Sanctus*

### Félix

Je suis dans le grand lit blanc de Jeanne. Elle est retournée au boulot ce matin et je profite de ma solitude pour m'imprégner de son odeur encore quelques minutes avant de me lever pour regagner mon appartement. De jolis dessins au fusain ornent ses murs, ses draps sont doux, presque autant que sa peau, l'air est bon, et je n'ai pas envie de quitter mon lieu de refuge pour commencer mon calvaire. Je ne suis pas retourné chez moi depuis le départ du policier, depuis que j'ai moi aussi déserté pour aller faire le tour de ma famille avec ma nouvelle de fin du monde.

Jeanne a été adorable, elle l'est toujours, pendant les deux derniers jours. Elle a pansé mes blessures tout doucement, patiemment, comme une chatte infatigable soigne les plaies de son chaton qui vient de perdre sa première bataille de ruelle. Elle m'a prêté une oreille attentive, généreuse même dans le silence. Elle m'a tenu dans ses bras, servi du thé chaud, caressé les cheveux et souri. Beaucoup. Et joliment. Nous avons écouté du Joni Mitchell en boucle, sans rien dire, ses chats ronronnant à nos pieds, son souffle chaud dans mon cou comme une véritable bouffée d'oxygène au milieu de mon asphyxie. Son beau visage sensible, ses yeux bienveillants et son giron qui ne compte pas les heures m'ont accompagné jusqu'à la rive. Je lui ai tout promis, tout moi. Elle a ri, elle s'est blottie contre moi et elle a dit merci.

- À mon tour d'être amoureux, Patrick...

J'ai finalement pu parler de vive voix avec mes frères et sœurs, en me réveillant, ce matin. Jeanne m'a donné le courage de leur téléphoner à tous. Après mon message d'hier, Sophie a envoyé un courriel aux autres pour que l'on soit en contact le plus tôt possible, pour discuter de la suite des choses. Il le faut bien. Je lui en suis très reconnaissant, il me faudra le lui dire. Claire et Martin étaient donc déjà au courant lorsque je les ai rejoints. Nous ne nous sommes pas éparpillés en politesses et en confessions, nous sommes allés à l'essentiel. Nous aurons bien l'occasion de rattraper le temps perdu au salon, entre deux discours, au milieu des poignées de main, des pleurs et des embrassades. Nous nous retrouverons enfin ensemble tous les quatre. Cela fait trop longtemps. La dernière fois, nous étions cinq, plutôt.

- Tu te souviens? C'était il y a trois ans, à la partie de cartes qu'on avait organisée à l'appart, le 31 décembre au soir. Un beau souvenir! On en a pas beaucoup des comme ça. Sauf quelques-uns quand on était petits. Une enfance pas trop manquée, au final.

Nous étions détendus, paisibles. Nous avions l'anecdote facile, le cœur à la fête et le coude léger. Ça s'est terminé autour d'un bon déjeuner et d'un café irlandais, le 1<sup>er</sup> au matin. Un début d'année rempli de promesses. Un retour aux sources et aux racines. Un printemps dans nos vies. Je ne peux pas repenser à ce jour de l'an sans une bonne dose de nostalgie, comme si ce souvenir évoquait mon enfance plutôt que ma vie d'adulte. Il est rangé dans ma mémoire avec les batailles d'oreillers, les chicanes futiles, les crayons feutres, les journées *mini putt*, les récompenses *gomme balloune* et les matins chocolat chaud. J'ai toujours aimé les lendemains de veille d'hiver. On prend le temps, encore ensommeillé, de regarder les flocons tomber doucement et se fondre dans un blanc particulièrement brillant parce que la lumière s'y reflète, magnifique. Tout est calme, le pyjama est confortable. La vie coule simplement. Je n'aurais pas cru qu'on puisse reproduire ça un jour. Ça aura été notre dernière bamboche, notre dernier matin fous rires, notre dernière chance.

- Et puis il y a eu Amélie. Tu t'es transformé en amoureux fou! Et la magie s'est envolée. La famille s'est brisée, encore un peu. Et maintenant, toi aussi tu es brisé.

Moi, j'ai toujours trouvé qu'elle était un cadeau inespéré pour mon frère, mais Claire et Sophie ne l'aimaient pas tellement, pour ne pas dire pas du tout dans le cas de ma grande sœur. Martin, lui, ne s'est jamais prononcé sur la question et il est bien difficile de savoir ce qui se passe dans sa tête quand il a décidé de se taire. Mais il faut certainement admettre que quelque chose s'est cassé avec la venue d'Amélie, le fil avec lequel était tissée la fragile toile de notre famille nouvellement réunie. Il fallait bien que l'un de nous s'enlève la vie pour que nous nous retrouvions ensemble à nouveau. Même si celui-là sera dans une petite boîte pour l'occasion.

- C'est toi qui l'as voulu!

Le gros matou de Jeanne se sauve en crachant dans ma direction. J'ai dû parler trop fort. Je vais en profiter pour aller prendre une douche. J'ai besoin de me faire fouetter un peu.

Claire a reçu la nouvelle difficilement, dramatiquement, comme je m'y attendais. Si Patrick était encore là, c'est lui qui serait allé au-devant d'elle, à sa rescousse, pour l'écouter longuement et en prendre soin, pour lui remonter le moral à coup de blagues salaces et de caresses dans le dos. Ils étaient très proches. J'espère que quelqu'un d'autre se chargera d'elle, mais j'en doute, elle n'a personne à ce que je sache. Et moi, je n'ai pas la force, pas aujourd'hui. Je dois faire de l'espace dans ma tête. J'ai absolument besoin de cette coupure avec tout avant d'entamer les procédures en vue de la cérémonie. De toute manière, Claire refuse toujours qu'on l'aide. Elle préfère jouer à la forte et à la sainte, comme quand maman est morte et qu'elle a tout pris en charge. Elle tient à se débrouiller et invoque son envie de solitude. Elle ne veut pas qu'on se mêle de sa vie. Mais nous savons tous qu'elle est cloîtrée dans la noirceur et le tourment.

Martin, lui, a paru troublé mais il n'en a rien dit. Il n'a pas cherché à adopter le bon ton, ni à trouver les mots justes. Il semblait nerveux à l'autre bout du fil, je l'imaginai les yeux baissés, les pieds arqués vers l'intérieur. Il a toujours l'air d'un petit garçon qu'on vient de coiffer du bonnet d'âne. Il m'a demandé comment j'allais et il a offert de m'aider. J'ai refusé son coup de main. Nous n'avons jamais été bien proches, plutôt aux antipodes, même si nous sommes nés à seulement quelques mois d'intervalle, lui le premier. Je crois bien que c'est irréconciliable, une ombre plane sur nous depuis longtemps, une compétition malsaine. Il n'était pas en bons termes avec Patrick non plus, il s'entend mieux avec les filles, je crois. Mais il y a la trace de nos origines et le sang qui nous lie. Il est mon seul frère, désormais. Ça compte.

Et Sophie, pareille à elle-même, a accueilli la mort de Patrick candidement. Elle m'a dit qu'elle était très triste, qu'il allait beaucoup lui manquer, mais que ça allait. Elle a ajouté qu'elle était déterminée. À quoi? À tout.

- Ta petite princesse a grandi, on dirait.

Je flâne dans la douche. L'eau chaude me fait du bien et les prochains jours s'annoncent épuisants. J'en profite pour respirer un bon coup, je ne dois pas me laisser submerger par l'ampleur de la tâche ni par les émotions. J'ai une quantité considérable de choses à régler puisque je suis responsable de Patrick, de ce qu'il reste de Patrick. Heureusement que mon

patron, à défaut d'être sympathique, est compréhensif. J'ai pu prendre congé toute la semaine. Jeanne m'a offert de m'accompagner chez moi mais je préfère y aller seul, pour affronter les monstres et la poussière, pour dissiper tout vestige de mon frère dans la chambre du désespoir.

- Je vais te pleurer, Patrick, mais après la tempête.

\*\*\*

Je suis sorti de chez Jeanne, à regret, pour regagner mon domicile. J'ai marché, l'échine courbée, presque à reculons, sur le chemin du retour. Je suis maintenant figé devant ma porte, la clé pendante entre mes doigts. Je ne me sens pas la force d'ouvrir et d'entrer de plain-pied dans ma solitude nouvelle. J'ai trouvé, dans la boîte aux lettres, une enveloppe impersonnelle adressée à Patrick Labelle, quelle grossière erreur! Une offre de carte de crédit, probablement. Ce signe de vie, aussi erroné et banal soit-il, me fait l'effet d'une bombe. J'angoisse d'entrer chez moi. Je suis bloqué sur le perron, habité par le trac. Ma voisine d'en haut apparaît dans l'escalier avec ses sacs d'épicerie. Je vais l'aider.

- Bonjour Félix, je suis désolée de ce qui t'arrive. Si je peux faire quoi que ce soit...

- Merci madame Clark. Non, non, ça va. Bonjour, là.

Je n'ai pas envie de discuter avec elle, sa curiosité avide prendrait le dessus et je n'ai pas besoin de ça. Mes jambes tremblent et ne parviennent plus à me soutenir. Autant aller m'asseoir dans la maison au plus vite. J'y vais. Une fois à l'intérieur, je retrouve vite tous mes repères. La porte de la chambre de Patrick est fermée, la mienne est béante, comme d'habitude. Ma tasse de thé froid traîne sur la table de la cuisine, à côté du verre d'eau plate du policier. Les rideaux sont ouverts et la lumière du jour est éblouissante. Si je n'avais pas en tête depuis trois jours l'image obsédante de Patrick étendu par terre au milieu de ses vêtements tachés de sang, j'aurais l'impression que rien n'est arrivé et que je me trouve entièrement dans la vie. La photo me toise. Je prends quelques minutes pour la regarder. Aujourd'hui, elle a tout, me semble-t-il, d'un appel à l'aide. Je frissonne comme si un vent glacial me prenait au beau milieu de la canicule. Ça me donne le coup d'envoi. Aussi bien en finir tout de suite.

J'allume mon ordinateur et je mets du Radiohead à tue-tête, *They love me like I was a brother, they protect me, listen to me, they dug me my very own garden, gave me sunshine, made me happy, nice dream, nice dream, nice dream...* Je m'empare de sacs de poubelles, de boîtes, de

guenilles, d'un masque, de produits nettoyeurs, d'un seau et d'une paire de gants de caoutchouc jaune. Je me dirige vers la chambre de Patrick. Une fois dans la pièce, je suis soulagé de constater que j'ai nettoyé toute empreinte de chaos le soir du drame. J'avais complètement chassé cet épisode de ma mémoire. Je me sens plus léger parce que rien ne semble avoir eu lieu ici, surtout pas la mort. Ma tâche en sera simplifiée. Mais je suis quand même troublé par les souvenirs de cette soirée qui me reviennent en rafale, en stéréo et en *odorama* pendant que je commence à remuer les choses de mon frère. La misère et le désespoir au milieu d'un bordel puant. Du verre cassé, du sang et une peau mutilée. Une fin ostentatoire et de mauvais goût. Je me regarde dans le miroir poussiéreux mais c'est Patrick que j'y vois.

- Qu'est-ce qui t'a pris!? Il me semblait que tu allais mieux! Y'avait pas d'autres solutions? Tu seras plus jamais là mais j'y crois pas. On dirait que tu es partout... Tu es tellement ici! Reviens Patrick, ou pars pour de vrai.

Je m'accorde un petit répit pour reprendre mon air entre deux flashes, pour me poser, pour réfléchir à ce qui s'en vient. Je dois absolument être méthodique si je veux passer au travers. Je pourrais attendre à plus tard pour vider la chambre mais je ne veux plus ressentir la présence de Patrick, son absence-existence. J'étouffe et je n'arrive pas à retrouver une seule trace de moi dans ce brouillard imprégné du passé. J'ai l'impression de marcher dans ses pas, d'entendre sa voix, de sentir son odeur, et je me désintègre tranquillement. Il me faut tout effacer.

Je commence par la garde-robe que je vide en quelques secondes. J'ai tout lancé sur le matelas, pêle-mêle. Je remplis des grands sacs verts avec les vêtements, et je mets les souliers dans un sac à part. Tout ceci ira chez Renaissance dès cet après-midi. Je ne veux rien garder, je ne m'en sens pas capable et je n'ai surtout pas envie de trier. Je place les cintres dans une boîte que je laisserai au bord du chemin. J'ouvre les tiroirs et je jette les sous-vêtements, les chaussettes et les pyjamas dans un sac pour la poubelle. Ses effets de toilette et ce qui reste de sa literie vont les y rejoindre, de même que son sac de sport et le vieux tapis, taché. Je m'attaque maintenant à la décoration, aux livres et aux objets personnels. Ce sera un long pèlerinage. Patrick gardait tout, dans un désordre encombrant qui lui était confortable.



- T'étais tellement bordélique, Patrick. Comment tu faisais pour vivre là-dedans? Je pense que je vais garder ta guitare, si tu veux. Je vais la mettre en-dessous de mon lit, en attendant d'être capable de la regarder, de l'entendre. J'aimerais ça apprendre à en jouer. Un jour.

Je commence à vider la bibliothèque, je place ses livres dans une boîte et, à ma grande surprise, une enveloppe tombe de son roman préféré, *La vie devant soi*. Mon nom est écrit dessus. Mon cœur pompe mal tout à coup. Je laisse tout en plan.

\*\*\*

J'ai cessé de faire le ménage il y a plus d'une heure maintenant. Je suis installé au salon, une tasse de thé vert dans une main, l'enveloppe avec mon nom dessus, toujours cachetée, dans l'autre. Elle ne m'a pas quitté depuis que je l'ai découverte. La sueur s'est mise à me perler sur le front et à m'humidifier les paumes, il y a des traces de doigts sur le papier blanc, des cernes sous mes bras. Je sais que tourner autour du pot ne me servira à rien, mais l'enveloppe et moi nous nous repoussons avec la puissance de deux aimants identiques. Bon. J'ouvre.

*Félix,*

*Je t'écris comme on lance une bouteille à la mer, en sachant qu'elle sera trouvée trop tard mais qu'elle pourra peut-être, un jour, éclairer une lanterne. Je t'écris comme on chante, sans réfléchir. Je t'écris comme on fixe de vieilles photos dans un album, pour laisser une trace avant mon grand saut dans le vide. Je vais plonger en moi pour éviter la lente noyade. Je veux suivre le courant en étant pur, léger, débarrassé de tout ce qui m'encombre. Je t'écris puisque je n'ai jamais su parler. J'ai toujours apprécié ma solitude, je te remercie d'avoir respecté ce besoin. J'ai aimé deux femmes. Passionnément. Je les aime toujours. Je vais m'enfermer dans ma forteresse à double tour, avec cet amour trop grand pour moi, trop grand pour le monde. Ce n'est pas contre toi, ce n'est contre personne. Ne te pose pas trop de questions, laisse-moi aller. Ne viens pas me chercher, tu te perdrais en chemin. Tu es une magnifique personne. J'espère que tu sauras te reconnaître comme je t'ai reconnu, moi.*

*Patrick*

*PS : Je sais que tu t'interroges à propos de la photo. C'est auprès de Claire qu'il te faudra chercher. Elle t'en dira plus, si elle le veut bien.*

À l'endos de la feuille se trouvent des instructions précises pour la cérémonie, avec un croquis détaillé. Ce sera, définitivement, une grosse semaine. Et de belles funérailles. J'aurai de quoi m'occuper et cacher l'immense deuil qui m'habite. Patrick aura été fou et fabuleux jusqu'au bout.

## *Pie Jesu*

### Claire

Il a bien fallu que je sorte prendre l'air un peu, on ne peut pas passer tout son temps à ruminer, alors je marche, sur une rue commerciale dont je ne connais même pas le nom, je finirai bien par y trouver ce que je cherche... Je suis tassée contre un mur de briques magané avec *LOVE* écrit dessus, ça me fait bien rire, en jaune et en noir... Je longe la cloison écaillée parce que le trottoir est trop grand et trop peuplé de gens pressés et le mélange d'odeurs me donne le vertige, ce qu'il me faut c'est me rendre à destination, juste me rendre à destination, ça ne peut pas être si compliqué, je marche sans regarder les passants ni les écureuils... Je cherche un fleuriste, je dois acheter des fleurs pour Patrick, pour les funérailles de Patrick, pour mettre à côté de l'urne de Patrick, on peut offrir des fleurs aux hommes dans certaines circonstances, dans toutes les circonstances en réalité, il est écrit nulle part qu'on ne peut pas, il n'y a pas de quoi s'en faire, j'ai déjà donné des fleurs à un homme, pour tout dire c'était Patrick, mon frère... Le mort. Il m'avait bien aidée et, bon, c'est pas le genre de gars qui, enfin, il n'aimait pas les fleurs, pas plus qu'un autre, mais des fois on peut, oui, dans certaines circonstances, c'est adéquat, ça *fit*... Mais pas quand on a été trahie, comme je le suis maintenant, non, ça serait à toi, Patrick, de me donner des fleurs, pour te faire pardonner ton abandon, tu m'as abandonnée Patrick, cette fois c'est la bonne... Et je vais me vêtir de noir pour ça et t'offrir des fleurs quand même parce que c'est ce qu'il convient de faire au salon funéraire, et je serai la fille qui est au-dessus de tout, je jouerai à la mère avec les autres parce qu'on a décidé que c'était mon rôle, demande-moi si ça me tente Patrick, demande-le.... Non, Patrick.

Je me concentre sur le trottoir et sur les souliers que j'y vois défiler à toute vitesse, des talons hauts, des ballerines, des *running*, bleus, blancs, verts fluo, a-t-on idée, et des souliers vernis et des ongles d'orteils, tout aussi vernis, dépassant effrontément des sandales, je ne supporte pas de voir les orteils des autres, ni les miens d'ailleurs, que l'on garde ces excroissances, ces doigts mutants pour soi... Je relève la tête mais pas trop, juste assez pour voir mon chemin qui n'en finit plus de finir, gris et sale, et je préférerais vraiment avancer sur la *yellow brick road*, j'y trouverais sans doute du courage... Je veux à tout prix éviter de croiser quelque pigeon que ce soit et autres dégueulasseries dont pullule la ville, je sens le peu que je contiens me

remonter au bord des lèvres, mais je les scelle fermement, et je m'arrête un moment pour me recentrer... J'ai l'impression de marcher depuis une heure mais je n'ai pas avancé, c'est la foule qui s'est déplacée autour de moi dans un grand ballet pantomime, je m'accote contre le mur, je me vautre plutôt, je me love entre les bras du mur *LOVE*, face contre façade... Patrick, tu n'avais pas le droit, tu m'avais promis, et moi aussi je t'avais promis, on s'était promis. Promis, *crisse!* Et ma joue est contre la brique et ça gratte et ça érafle, c'est froid et dur, c'est bon, c'est solide, je roule d'une joue à l'autre, et mon front, mon nez et mes lèvres s'écrasent contre le mur... Je pose les paumes sur deux briques beiges et je pousse de toutes mes forces en enfonçant mes ongles dans les craques jusqu'à ce qu'ils se cassent, et je me redresse enfin, je lève le menton, j'essuie la poussière de brique qui m'est tombée dessus et qui bouche mes pores, je secoue mes cheveux... Je suis prête à partir, mais quelque chose me retient, quelqu'un me retient... Une toute petite personne à lunettes.

Je me penche à sa hauteur, *qu'est-ce qui se passe*, et ça pleure et ça renifle et ça a de jolies lunettes qui cachent de magnifiques yeux bleus embués, et ça ne répond pas, et j'essaie encore *pourquoi tu pleures*, et ça me prend toutes mes forces et je m'impatiente *c'est toi qui m'as retenue, moi je t'ai rien demandé, même si je pleure aussi, tu as vu que je pleure moi aussi* et je pense *tant pis* et *d'la marde, je n'ai pas d'affichette Parents-Secours dans le cou*, et j'essaie d'avancer mais c'est pénible, je suis soudée au sol et au petit monsieur à lunettes... Je regarde autour et je ne vois plus personne. Ils se sont consultés ou quoi? Plus de souliers verts fluo, plus de sacoches à franges ni leggings disgracieux, tout est immobile, plus rien, juste lui et moi, et je ne sais pas pourquoi ni, surtout, quoi faire de lui et je pense *quelle semaine*, ce n'est pas une bonne semaine... Et il me regarde et j'observe ses rides et ses quelques cheveux, blanc neigeux, le soleil se reflète presque sur son crâne, il me semble si vieux et si pur, comme une version flétrie de papa, mon cœur gonfle et bondit... *Ce petit monsieur doux à lunettes est en pyjama et il se tait*, il est perdu ça ne fait pas de doute, et je dois partir, mais il me retient à coup de tristesse et de souffles courts... Qu'est-ce que je dois faire, Patrick?

*Ressais-toi*, c'est à moi que je parle, nous sommes désertés et déserteurs toi et moi, *je vais t'aider* mais donne-moi la chance de me donner une chance, je n'ai pas l'habitude, la tête me tourne et je sais que le temps avance, il presse comme toujours, et j'ai envie de vomir mais je ne le ferai pas... Il sent bon mon monsieur, comme un bébé, d'ailleurs il est tout rose, et il me

tient la main maintenant. Nous sommes debout au milieu de rien et nous affrontons ensemble les passants qui ont recommencé leur danse effrénée et perdue d'avance, il a choisi ma main craquelée à moi, mes cheveux à moitié *bleachés* à moi, mon visage sombre de névrosée des pigeons, et nous marchons maintenant, petit homme à lunettes et moi, je ne sais pas vers où, et je fredonne *Something to live for*, je me sens mieux. Je dois lever les yeux alors je lève les yeux, et je regarde le monde franchement pour une fois, et je pense que je pourrais être celle qui trouve, qui guide, que je n'ai plus peur... Et nous marchons lentement mais bien, calmement, en silence. Nous nous attardons devant chaque vitrine, chaque abribus, chaque parterre, et je lui pointe toutes les directions et je le questionne sans succès, il ne répond rien, il sourit et ça me va... On ne peut pas tout savoir et c'est bien comme ça. Je demande aux passants, ça me prend tout mon petit change, s'ils connaissent ce monsieur, et je n'ai pas envie qu'ils me répondent oui, j'aime sa main dans la mienne, il me semble que c'est lui qui me tient, et ça me fait du bien, je suis droite pour une fois, comme une mère dans l'adversité, comme une petite fille bien accompagnée, comme Claire collée contre Patrick... Je regarde les annonces d'animaux perdus et les affiches d'*Enfant-Retour* sur les poteaux de téléphones et les babillards, et je m'imagine y retrouver sa photo tant il semble être un enfant dans un corps de vieux, figé dans son pyjama, figé dans le temps, vieilli par ordinateur... Pour un peu je l'adopterais. Soudain, une voiture de police s'approche de nous et j'ai le réflexe de reculer, je n'ai jamais aimé les bœufs... On prend doucement le gentil monsieur par le bras, il les suit, docile, sans se retourner... Et on me demande mes cartes, et on me questionne, et on me fait signer, et on me remercie, et ça me surprend, et ça me fait drôle, et je me retrouve seule bien vite... Ils partent tous.

J'ai perdu la main de mon petit homme à lunettes, comme celle de maman quand j'étais ti-cul, une journée de fin d'été où on était allés tous seuls, elle et nous, les grands, Patrick et moi, acheter notre matériel scolaire au centre d'achat et que j'avais perdu sa trace, pas très longtemps, mais juste assez pour me rendre compte que le monde était vaste et moi minuscule, que la *real life* ce serait ça, la solitude devant le trop grand pour soi, l'impuissance dans la foule, le chacun pour sa gueule... Et je cherchais maman mais encore plus Patrick, il était tout pour moi, déjà, et il n'était plus là soudainement, un tout petit abandon, par ma faute, une étourderie qui aurait pu coûter cher, un moment de flottement qui fait mal et peur et qui donne

le vertige... Je me suis lancée aux troussees de mon frère comme on poursuit une chimère, comme on s'avoue prise au piège, comme on se découvre vulnérable... Et je me sens comme ça aujourd'hui, Patrick, maman, papa, petit monsieur à lunettes... Et Sophie, qui ne sait rien de rien. Et moi toute seule, abandonnée, en quarantaine, c'est bien ça, chacun pour sa gueule, *mais qu'est-ce qu'elle a ma gueule?*

Je fais demi-tour, je retourne chez moi, sans porter attention à ce qui se passe autour, ni derrière, ni rien, je me fous bien de ces regards en points d'interrogation qu'on m'adresse, de ces sifflements que j'entends, peut-être me sont-ils destinés, je ne veux pas le savoir, pas aujourd'hui, Patrick m'a abandonnée... Et j'enjambe les cônes oranges et les crottes de chien, je zigzague entre les vélos sur le trottoir et les bacs verts vides, renversés sans vergogne par des machos indéliçats qui se croient *jackass* parce qu'ils se baladent debout derrière un camion... J'enfile les rues et les ruelles, j'adore les ruelles, c'est tellement mieux de passer par la ruelle, et je contourne les égouts et les buts de hockey déserts, je donne un coup de pied dans une bouteille vide et je marche la tête presque haute puisqu'il le faut, et je respire un bon coup, enfin... Les narines me chauffent à force mais le soleil me fait du bien et m'apaise, et Patrick n'est pas loin, je le sens, Patrick a mis des belles couleurs dans le ciel aujourd'hui, rose bonbon et bleu cahier à colorier. Les arbres me font un peu d'ombre, juste assez... Je vole une fleur sur un parterre, ce sera ça ton bouquet, Patrick, juste une fleur, dans un pot, un bel oiseau du paradis... J'ai jamais vu ça ici.

\*\*\*

C'est une belle nuit qui s'annonce... La meilleure depuis des lunes.

## *Agnus Dei*

### Félix

J'attends à la chic réception que *monsieur Alfred Dallaire*, Alexandre je crois, revienne. Il est parti demander un diable (c'est étrange d'entendre ce mot ici) à son supérieur pour m'aider à monter mes boîtes. J'ai vraiment beaucoup de matériel pour la cérémonie. Il n'a jamais vu ça, Alexandre, selon ses propres dires. Il semblait intrigué mais je suis resté muet sur ce qui nous attend. Ce n'est pas dans la procédure, il me l'a bien signifié, mais il s'efforce de me traiter comme les autres clients, il est attentionné, gentil, à ma disposition. Il fait de son mieux. En montant l'escalier jusqu'à la salle où sera exposé mon frère, il m'incite tout de même à me dévoiler.

- Vous savez, nous nous occupons de tout, de vous et de votre famille affligée, sans souci. C'est notre spécialité. Si vous vouliez bien me mettre au courant du déroulement, je pourrais vous aider à tout préparer. Nous avons aussi plusieurs forfaits disponibles. Vous attendez les gens pour 13 h 30 demain, vous avez encore le temps de changer d'idée.

- Vraiment... Alexandre... merci beaucoup. Mais j'ai eu des instructions formelles. D'ailleurs, j'ai le feu vert de votre patron. Vous verrez, ce sera vraiment bien. Patrick n'était pas comme les autres.

- Bien sûr. Je comprends.

Il prend un air entendu, il en a vu de toutes sortes pendant sa jeune carrière, ça se sent. Il s'efforce de paraître désolé et ouvert, tout en gardant une belle retenue. Il est doué pour le service à la clientèle. Il m'arrête sur le pas de la porte tout doucement, en me prenant le bras, pour me prévenir que l'urne de mon frère est déjà en place, au fond de la pièce. Je m'immobilise et je dois faire un effort considérable pour empêcher les larmes de se former au bord de mes cils. J'entre, le cœur serré, tandis qu'il sort discrètement, me laissant seul avec mon recueillement. Je l'aime bien, Alexandre.

\*\*\*

J'ai terminé de tout placer maintenant, mais on pourrait croire que je n'en suis qu'au début. La pièce est presque vide pour l'instant, à part quelques chaises, et je me trouve seul en son

centre. Je m'assois, à une distance raisonnable de l'urne, en attendant le retour d'Alexandre. Je suis incapable de la quitter des yeux, une force invisible nous relie et m'empêche de déserrer la pièce. J'ai hâte à demain, j'ai hâte que les autres arrivent, même si j'ai quelques craintes. Je ne suis pas certain de la façon dont vont réagir la plupart des invités, amis, famille et pleureuses. J'en ai voulu à Patrick de m'en demander autant et de me mettre dans cette situation délicate. Je l'ai trouvé assez effronté d'être aussi directif pour sa dernière fête. Dans l'état où il a laissé sa chambre! Et après s'être effacé de la vie. On n'a pas idée de causer autant de dégâts. Ça fait beaucoup à gérer en si peu de temps. Je n'ai pas abandonné, même si je me suis découragé à mi-chemin, on le serait à moins. J'ai voulu tout arrêter et faire une cérémonie tranquille, ordinaire, triste, mais j'ai finalement suivi toutes les étapes, à la lettre. J'ai passé une semaine chasse au trésor, une semaine énigme, une semaine course à obstacles. J'ai bien failli manquer de temps mais ça y est, tout est prêt. Je suis assez fier de ce que j'ai réussi à accomplir finalement.

- J'ai mérité mon badge!

Cette contrainte m'aura au moins empêché de trop me perdre dans mes pensées et permis d'habiter mon appartement hanté sans m'effondrer complètement. J'ai même trouvé ma semaine intéressante et instructive, à vrai dire. Il me semble que je connais mieux mon frère à présent. C'est un peu tard. Il ne me reste plus qu'à trouver la meilleure façon d'aborder Claire au sujet de la photo. Je l'ai posée sur la grande table à l'entrée, juste à côté du portrait de mon frère, immortalisé lors de son dernier voyage de pêche, les cheveux au vent reflétant le soleil, c'est moi qui l'ai choisie, celle-là, ça aura été ma seule improvisation. Je compte bien observer la réaction de Claire à son arrivée au salon. Je saurai, alors, comment lui en parler.

- On peut dire que ce sera pas mal plus spectaculaire que les funérailles de papa et maman, hein Patrick? Tu imagines ma tante Chantal? Elle ne s'en remettra pas! Je la vois déjà, avec son texte dans les mains, son petit compliment, bouche bée, retourner s'asseoir sous le coup de la surprise et de l'émotion. Sophie va trouver ça dé-li-rant. Et Claire va capoter! Martin... je ne sais pas. Je m'en fous. Tu as toujours été mystérieux et grandiose à la fois. Je me demande ce qu'elle dira de tout ça, ton Amélie.



En attendant, c'est Jeanne qui m'a trouvé bien énigmatique cette semaine. Elle m'a dit qu'elle avait l'impression que j'étais en train d'organiser un *surprise party* plus que des funérailles. Que j'étais excité comme un enfant qui prépare le déjeuner au lit pour ses parents. Ma tristesse m'a nourri plutôt que freiné. C'était beaucoup de travail, mais je voulais agir seul. C'était l'occasion ou jamais de rendre hommage à mon grand frère, d'être digne de sa fierté et de sa confiance. Ça n'a pas été simple d'enlever le portrait de la cuisine et de le traîner jusqu'ici. Je l'ai d'abord décroché doucement, je l'ai emballé et laissé par terre, à l'envers, dans un coin de ma chambre, avant de me coucher hier soir. Ma nuit a été très mouvementée. Des larmes, des comètes, des fourmis, des chemins de gravelle et des carrousels se sont disputé mes rêves. Ça tournait et retournait sans arrêt. Maintenant que la photo est ici, au salon, et que tout est en place pour la cérémonie, je pense que cette nuit sera meilleure.

\*\*\*

Il fait beau soleil ce matin. La journée s'annonce bien, malgré tout. J'ai hâte que tout ça se termine pour que mon deuil puisse commencer. Mais je crains que le retour à la normale soit tout sauf normal. Une chose à la fois. Une chose à la fois.

Félix verrouillera sa porte. Il allumera une cigarette, replacera sa chemise, passera une main experte dans ses cheveux rebelles et foncera vers le salon funéraire avec gravité, sans se presser. Il ne courra pas. La lourdeur se sera envolée, il se sentira soulagé de ne plus être seul avec son deuil. De pouvoir enfin partager son mort. Malgré son inquiétude de revoir les autres, et sa crainte de leur réaction face à la façon dont il aura orchestré les funérailles, il sifflera sur le chemin. Parce qu'il aura hâte que la cérémonie débute, que sa mise en scène soit dévoilée. Ce sera un requiem, comme Patrick l'a demandé. Ce sera beau, ce sera vrai. Ce sera parfait. Et elle l'aimera, Jeanne.

## *Communio*

**Martin**

Vendredi, 6 juillet 2012

Elsa, je te le jure, si je n'entends pas parler de toi dans les 24 h, je te renie. Je t'oublie. Je te biffe de ma vie. Non mais, pour qui tu me prends? *Estie*.

\*\*\*

Elsa, *come on*. Apelle-moi! J'm'ennuie... Allez!

\*\*\*

Pas de nouvelles. J'ai l'impression de cumuler les faux pas. Pourquoi je me retrouve encore tout seul? JE SUIS UN FAIBLE. Des fois, j'ai envie de changer, mais je n'en ai clairement pas la force. Je suis habitué à filer ma vie sans me poser de questions, je déteste prendre des décisions... J'aimerais ça, pourtant, pouvoir me fier à moi-même et ne compter que sur ma pomme plutôt que de me cacher dans la *garnotte*, sous les traces de roues des charrettes. Et sous les traces des bœufs. Comment faire de mon chemin un endroit qui me ressemble? Un sentier sur lequel je me sentirais bien? Je manque d'énergie et de conviction. Et depuis qu'Elsa est partie je ne comprends plus rien à rien. Je sais, et la minute d'après je ne sais plus. Toi, Patrick, tu n'étais pas un lâche. Il faut bien te donner ça. Comment t'as fait? Comment t'as pris ta décision, la plus difficile de toutes? C'est courageux de trancher comme ça, de poser un acte sans réplique, de faire une coupure entre le vrai et l'après. Qui ose prendre les moyens de faire cesser son malheur? Ce n'est pas rien d'avoir un mot à dire sur sa propre mort! C'est tout à ton honneur. Je t'admire, pour ça. Mais ne va surtout pas t'enfler la tête, je t'admire uniquement pour ça. Je ne changerai pas d'idée à ton sujet, du reste. Tu étais plein de bibittes. Seulement, tu le cachais bien. Mais on n'est pas tous aussi *cool* que toi, Patrick.

\*\*\*

Tu as peur de te tromper. Ce n'est pas grave de se tromper.

Des fois je me dis que tomber amoureux d'Elsa était une grosse bêtise. Je ne sais pas. Elle, par contre, elle m'a tellement répété que je n'étais qu'une erreur de parcours... Merci, c'est trop gentil. *Fuck you* Elsa.

Et Carl?

Encore lui! Faut-il vraiment en parler? Je ne sais pas quoi dire à propos de Carl! Arrêtons avec Carl! Le garder dans ma vie, j'imagine, n'aurait pas été... si fou que ça. Il me faisait du bien. C'est le jumeau que je n'ai jamais eu, mon âme sœur, j'aurais aimé l'avoir pour frère... Il m'aurait aidé à affronter les autres. À affronter ma douleur. Il m'aurait pris dans ses bras. Mais Elsa ne pouvait pas le supporter. On a coupé les ponts. N'en parlons plus. C'est sûrement mieux comme ça. Sûrement. Non? Non?

La seule chose qu'on peut corriger, c'est ce qui s'en vient.

*Samedi, 7 juillet 2012*

C'est aujourd'hui le salon. Le passage obligé. La grande réunion de la famille Lebel. J'ai peur d'aller voir les autres. Il faut être un faible pour être effrayé par ses frères et sœurs. Il faut être vraiment mauvais pour être rejet au sein de sa propre famille! Je m'ennuie de maman, je m'entendais bien avec elle, elle me comprenait (mieux que moi), sans que j'aie à parler. Elle était si belle, quelle tristesse qu'elle nous ait quittés si vite. Félix a été gentil avec moi au téléphone, poli, mais sans plus. Il a fait son effort, ça devrait être correct avec lui. Mais je ne sais pas ce que je pourrai dire à Claire, ça m'angoisse quand elle devient trop émotive. Elle était si proche de Patrick... Ah, ça me rend malade. Commence donc par te regarder toi-même, Patrick, avant de rire des autres! Tu m'empêches de vivre comme du monde. Je te sens, là, toujours à m'observer... Mes images ne t'appartiennent pas! Mais je la comprends, Claire, d'avoir cédé à tes charmes. C'était toi le plus beau, Patrick.

Avec Carl.

Oui, avec Carl.

Au moins, il y aura Sophie. Elle n'est pas compliquée, Sophie. C'est à elle que je vais parler. Est-ce que c'est bien impoli de parler de ses *trips* de cul aux funérailles de son frère adoré?

Martin verrouillera sa porte. Il verrouillera, du même coup, son cœur. Sur le seuil de son appartement, il se résoudra à embrasser son destin, à délaissier l'infinif, le neutre et l'impersonnel, pour enfin se commettre. Il se décidera à quitter Elsa à son tour. Le flot de ses pleurs s'arrêtera subitement pour faire place à une esquisse de sourire. Dans l'ascenseur qui l'amènera vers le hall d'entrée, au rythme des étages qui défileront, il lancera à voix haute *ELSA* à l'apparition de chaque nouveau chiffre. Vingt-trois fois. *ELSA*. Quand la porte s'ouvrira, au rez-de-chaussée, il saura que c'est la dernière fois qu'il prononce son nom. Il sera content. Il s'arrêtera pour savourer ce moment. Il prendra une grande inspiration, se craquera les jointures et marchera tranquillement, d'un pas presque assuré, vers la grande porte vitrée. Il sera prêt à faire de son armure quelque chose de bien, il sera prêt à assumer son grand corps fort de grand homme fort. Il gardera ses émotions pour lui, bien au fond de son cœur. Il pensera qu'il faudra surtout ne rien laisser paraître, qu'aller vers la mort, vers le passé, vers les autres, tout ça, ça lui va. Qu'après tout, c'est lui l'aîné des garçons maintenant que Patrick n'est plus là. La salive lui reviendra, l'air entrera bien dans ses poumons, le sang circulera. Cette journée en sera une de passage. Au sortir du salon, il recommencera à vivre.

## *Subvenite*

### **Sophie**

J'ai passé les deux derniers jours à coudre, le résultat en vaut la peine, je suis prête pas prête j'y vais, j'ai même réparé le tailleur de madame Potvin, à temps, pour le mariage de sa fille, elle est venue le chercher ce matin *ding dong*, elle était ravie, ah, je me suis fait un gaspacho, un masque au concombre, un traitement pour les cheveux à l'argile, je me suis maquillée soi-gneu-se-ment et discrètement, j'enfilerais ma robe à la dernière minute, la toute dernière

J'aimerais composer un texte, un hommage, pour Patrick, pour qu'on se souvienne, qu'on puisse rire un peu, je ne veux pas que ma tante Chantal soit, encore, la seule à lire, comme aux funérailles de maman, comme aux funérailles de papa, comme aux funérailles de ma tante Liliane, mais moi, même si je voulais, je ne sais pas écrire, je ne sais pas parler *hum hum*, devant tout le monde, comment raconter un être aussi rare, je devrais danser, c'est ce que mon frère préférerait, je vais en parler à Félix

J'ai rêvé de Patrick la nuit dernière, encore, et encore, et encore, c'est bien normal, à force, il prend toute ma tête, il est tellement présent, tellement là *lala*, avec son désespoir, son départ prématuré, sa cruelle abdication, son image finira, peut-être, par s'effacer, poussières d'un remarquable homme-canon, mais mes souvenirs ont pris racine, ma petite enfance est toute remplie de Patrick, du sourire de Patrick, tapisserie de ma mémoire

Les morts meurent avec leurs histoires de vivants, c'est comme ça, avoir une vie remplie ne garantit pas contre la mort, je n'aime pas la mort, même pas faire le mort, je ne suis qu'une toute petite ballerine couturière prête à tracer son itinéraire, j'ai toujours profité de la vie, marché *une deux une deux* sans me retourner, sans vérifier si les cailloux que j'avais semés étaient encore en place, j'ai toujours passé *go* et réclamé mon dû, le chemin parcouru, c'est tout ce qui importe, *ainsi font font font trois petits tours et puis s'en vont*

Je ne saurai jamais ce qui s'est passé, Patrick n'a rien dit, Patrick n'a rien demandé, Patrick s'en est allé, je respecterai son choix, ce n'est sûrement pas moi qui vais fouiller, partout, partout, partout, pour savoir quelle mouche l'a piqué *piquepique*, je n'en saurai pas plus

Patrick est parti, il faut le pleurer, penser à lui, puis ne plus rien dire, se taire, devant le grandiose et le trop-plein, vivre aussi, je vivrai, envers et contre tous, à tous les vents *woouuh*, comme j'en ai envie, Patrick, tu m'entends, je vais vivre, ce sera ça, ton hommage, et je parlerai de toi à mon petit colimaçon, je lui dirai qui tu étais, pour moi, qui tu étais, dans le monde

Je lui apprendrai tes chansons, ton grand rire carnaval, ton mode de vie, ta force tranquille, ton côté lunatique, je lui montrerai à danser *tralala*

Je m'assois sur ma chaise droite, j'ai besoin de sta-bi-li-té, j'inspire, j'expire, j'allume *clic* mon ordinateur pour aller voir mes courriels, encore une fois, je n'ai pas de réponse de Claire, c'est tout à fait elle, je m'attendais à ça, je lui ai téléphoné *allô? allô?* chaque jour, pas de réponse, je sais qu'elle est au courant, pour Patrick, Félix m'a dit qu'il lui avait parlé, qu'elle était inconsolable, enragée, silencieuse

Quand c'est trop gros pour Claire, Claire se tait, même si ça bouille bouillonne en-dedans d'elle, Claire est toujours en montagnes russes, Claire est fébrile, Claire est angoissée, Claire est négative, pour une fois, je la comprends, Patrick était son pilier, son complice Lebel, son double, avant, j'aimerais lui parler, à Claire, être là pour elle, même si je ne fais pas le poids, elle viendra peut-être à moi

Je suis inquiète, je vais voir sur Facebook, à tout hasard, si tout va bien, pas de trace de ma sœur, mais une nouvelle photo, pas de Claire, une photo d'Arnaud, avec le gros chat beige de son voisin sur les genoux, elle vient d'apparaître sur mon mur, avec un petit mot gentil, il me relance encore, ça me touche aujourd'hui, ça me donne envie de rouvrir la boîte à souvenirs qui réchauffent le cœur

Je n'ai pas de photos récentes de moi sur mon profil, qui ça dérange, j'ai caché ma grossesse à presque tout le monde, les seules personnes au courant sont les gens que je croise, petits îlots dans ma solitude, jour après jour, *day after day, alone on the hill*, Tania, les propriétaires du dépanneur, la caissière à l'épicerie, j'ai peu d'amis

Je vais tout lui déballer, à Arnaud, je n'ai plus envie d'exil, ni d'esseulement, ça m'apparaît évident ce matin, j'ai le cœur qui papillonne *flap flap flap*, ça me fait tout drôle, je vais lui avouer que je porte un peu de lui, il voudra que j'aille le rejoindre, peut-être, il me faudra bien choisir mes mots

Pas maintenant, il faut d'abord aller affronter le monde

Ça me fait déjà moins peur



Sophie verrouillera sa porte. En tenant son ventre d'une main et la rampe de l'autre, elle s'appliquera à descendre l'escalier lentement. Elle ne sautillera plus. Surtout, ne pas tomber, ce serait dangereux pour le petit. Elle se rendra au salon funéraire à pieds, même si c'est loin, parce qu'elle sera partie tôt. Elle se déplacera avec grâce, elle portera son visage de circonstance. Elle s'en ira rejoindre les autres en se répétant que cela fait si longtemps, qu'elle devra leur annoncer, que son ventre est là. Qu'ils seront réjouis et que, dans le cas contraire, elle assumera, au nom de Patrick, même si elle a peur.

De toute manière, il n'y aura personne derrière qui disparaître cette fois. Elle sera loin des bras de son grand frère. Elle prendra une petite pause devant le parc pour regarder les enfants jouer à *Loup y es-tu?* Elle s'attendrira, elle en aura même les larmes aux yeux, elle ne les empêchera pas de couler. La solitude lui pèsera mais elle se raccrochera à son nouvel espoir d'aller retrouver Arnaud. À l'idée de s'envoler vers lui dès que possible, avec son enfant et sa machine à coudre. S'il le veut, bien sûr. Sinon, elle filera n'importe où. L'endroit n'a pas d'importance. Elle ouvrira les yeux à l'intérieur d'elle-même et elle y apercevra la petite fille qu'elle a été mais qui est de plus en plus floue. Elle se dira qu'elle doit la retrouver, pour Patrick. Et que c'est Arnaud qui l'y aidera, sûrement. Elle sourira. Les gens se retourneront sur son passage, ils observeront sans se cacher cette magnifique jeune femme ronde et colorée qui avance dans la brise fraîche, légère malgré son ventre imposant et ses crinolines, lumineuse. Elle ouvrira la porte du salon funéraire sous le regard médusé des passants. Sophie entrera timidement dans le hall, elle regardera l'affiche sur laquelle sont inscrits les noms des défunts et les numéros de salles. Patrick, dans une petite boîte, sera dans la salle trois. Elle montera les marches tranquillement, en frôlant du bout des doigts la rampe d'escalier en bois poli. Elle jettera un oeil à l'intérieur et elle n'y trouvera que Félix, à cheval sur une chaise longeant le mur, se massant les tempes, tête baissée. Elle s'approchera doucement. Il relèvera la tête, descendra les yeux vers son ventre rebondi et éclatera en sanglots. Sophie lui caressera les cheveux. Et après, seulement après, elle apercevra l'urne de Patrick. Et une belle photo de lui, avec son auréole. À côté de ce portrait, l'étrange photo noir et blanc que Sophie a toujours vue trôner au centre de la cuisine chez ses frères. Elle frissonnera.

## *Libera Me*

### Claire

T'étais fatigué Patrick, peut-être, c'est moi qui suis fatiguée maintenant, malgré la paix momentanée que j'ai vécue hier, je suis fatiguée, et ça tourne et ça crie dans ma tête et je hurle mais tu n'entends pas, tu n'entends plus... Je veux m'enfermer ici mais il me faut pourtant sortir encore, pour aller te rendre un dernier hommage, hommage mon cul. Un gros merci à toi pour ton abandon et ta lâcheté, j'ai plutôt envie de te renier, oui, pour ton départ précipité... J'aurais besoin d'un café bien noir, j'en ai plus... Je vais tout de même pas retourner *Chez Clermont*, c'est au-dessus de mes forces, je ne veux rien entendre, pas de vérités, pas de conneries, pas de musique, mais j'entendrais tout, je déchiffrerais tout, et qui me devinerait, moi, à part les pigeons... C'est vraiment pas le moment, je manque d'aplomb Patrick, je suis pas capable, là, de te dire au revoir... Je prends un verre d'eau plate, j'suis obligée, à défaut d'une tasse de café amer, je l'échappe, il est cassé... Comme tout le reste. Mes doigts ne ferment plus et ma bouche est sèche et mes épaules sont tendues et mon estomac se soulève pour me rappeler que je ne suis rien en dehors de ce corps frissonnant, de cette peau meurtrie que j'ai déjà aimé porter grâce à toi... Et maintenant que tu es parti aussi bien dire que je n'ai plus rien pour moi, alors qu'est-ce que je fais, elle est où la solution? Je veux le numéro de SOS-Solution!

Tu te souviens de nos blagues de SOS pour tout, Patrick, *en signe de détresse on branle un peu les fesses, à gauche, à droite, ouh, c'est un SOS!*... On avait même inventé le SOS-SOS et ça nous faisait vraiment rire... Mais pas Martin, il était plate, mais pas Félix il était trop petit, mais pas Sophie, elle n'était presque rien, juste un tout petit grain de rien... Son histoire aurait pu s'arrêter là, en plein essor, un saut vers la sortie à perpétuité. Mais toi, en bonne branche d'arbre salubre, en filet inespéré, tu en as décidé autrement, tu as décidé de sa vie, tu es son SOS personnel et le mien, tu le sais Patrick... Tu lui as évité le rejet ultime! C'était ton idée de donner Sophie à maman et papa, et ils ont joué le jeu, même sans savoir qui était le père... C'était mieux comme ça. La vérité était belle juste pour nous, elle était magique, même, Sophie aussi, une vraie petite perle, une image parfaite digne de *Martine à la plage*... J'ai tellement aimé jouer au papa et à la maman avec toi, quel bon mari tu aurais fait... J'étais ta

jumelle diabolique, tu étais mon porte-bonheur, mon âme sœur, mon sauveur, mon *dealer*, mon *partner*. Reviens me voir, on va jouer au docteur... Allez.

Je dois me préparer, même sans café... Ce que je vois dans le miroir ne me réjouit pas, traits tirés, teint blême, de nouvelles rides sont apparues pendant la nuit, mon reflet me lève le cœur, je me lance vers la toilette où je vais déverser mon trop-plein, je laisse une fine trace sur les parois de la cuvette immaculée, je me sens mieux, je m'éponge le visage avec ma débarbouillette, elle aussi, immaculée, je récure à fond. Je retourne devant la glace, mes doigts secs suivent les sillons sur mon visage, se glissent dans ma chevelure hirsute et entament la valse du camouflage... Je me fais un maquillage impeccable et lisse et je coiffe parfaitement mes cheveux décolorés, j'enfile ma robe blanche, je sais que ce n'est pas une couleur appropriée pour des funérailles, encore que ça dépend dans quel pays, on n'a pas le monopole de la douleur et des coutumes mortuaires, mais elle s'est imposée à moi... Je serai lumineuse à défaut d'être bien, je serai pure parce que j'ai peur, et puis le blanc me rappelle mon monsieur gentil, les larmes forcent mes yeux, je refuse qu'elles coulent, même si elles me brûlent la rétine et l'intérieur des paupières... *Fuck!* C'est un combat perdu d'avance, on ne peut pas tout contrôler... Dommage.

Je sens qu'on martèle mes entrailles, un fracas silencieux à l'intérieur de moi, ce sont les sanglots qui secouent mon bas-ventre, c'est une tempête lorsqu'ils arrivent au niveau de ma gorge déployée et un long cri sort de ma bouche... Mais vas-tu tenir fermée, bouche qui ne peut plus tenir fermée... Et je gueule pendant que des torrents jaillissent et font couler mon maquillage soigné le long de mes joues et le mascara fondu vient à peine teinter le col de ma robe blanche, et je tombe, je m'effondre sur le carrelage blanc de ma salle de bain blanche, tout près de ma cuvette immaculée, je vais salir le plancher, je refuse de tacher mon plancher, on n'est pas dans une *piquerie*... Et je crie encore, je ne peux pas m'arrêter, je déteste ça, je n'en peux plus, Patrick n'avait pas le droit et moi non plus je n'avais pas le droit, j'aurais dû l'en empêcher... Je pensais qu'on était passés par-dessus, Patrick! Toi et moi, moi et toi, c'est assez pour que ça fonctionne, ça a toujours suffi à la survie... Peut-être que j'ai tort, que je me rentre le doigt dans l'œil, peut-être que je m'entoure de lubies et que mon imagination prend trop de place et qu'elle finit par m'aveugler, peut-être que c'était trop lourd pour toi tout ça, peut-être que je suis lourde pour tout le monde, peut-être que je ne suis bonne qu'à faire se

marrer les pigeons, peut-être que je suis juste conne, Patrick, hein? J'ai toujours été une incapable, mais encore plus maintenant... Tout était en place, sur la mince ligne entre l'ordre et le chaos, un dernier petit coup du sort et ça a basculé... J'ai failli à te sauver, je n'ai pas réussi à te faire voir encore le bon côté des choses, à te faire comprendre que tout est une question de perception... Le péché, ça n'existe pas! Je regrette, je regrette, tu m'entends, de t'avoir fait vivre ce calvaire, d'avoir *scrapé* ta relation avec Amélie, et d'avoir débordé tout mon mal-être sur toi, je t'ai souhaité du mal, mais juste un peu, par jalousie, et voilà... L'équilibre est rompu, le cœur est rompu... Et je me répands sur le plancher froid, au milieu de mille miettes de moi, je suis cassée, je suis l'instabilité même, un kaléidoscope à l'échelle humaine. Mes fantômes sont revenus, ils ont repris le dessus, c'est donc vrai que j'ai vendu notre âme au Diable... Je n'y croyais plus.

C'est décidé. Je n'irai pas dire au revoir à Patrick.

Claire verrouillera sa porte. Elle attendra sur son balcon que le soleil brûlant se couche. Elle traversera sa ruelle à petits pas, en regardant dans chacune des cours. Elle analysera chacun des brins d'herbe qui dépassent, qui n'entrent pas dans la norme des petits terrains carrés et autres jardins urbains, parfaits. Elle plissera les yeux afin de mieux saisir ce qui se passe dans les maisons, d'observer ces gens assommés par la chaleur pesante de juillet. Elle espionnera des couples mangeant de la crème glacée devant la télé, des amis jouant aux cartes, bière froide à la main, des enfants dormant en couche, le pouce dans la bouche, le ventilateur au pied de leur lit. Elle sautera à pieds joints sur le ciel d'une marelle dessinée par une petite main malhabile. Elle s'emparera d'un reste de craie jaune et tracera le contour de sa main puis signera *Claire 2012*, dans une calligraphie parfaite, exactement au centre de la voie, tout près de l'égout sale et puant. Elle tournera ensuite le coin et aboutira sur la grande rue, trop fortement éclairée à son goût. Elle avancera pendant un long moment et ses pas seront parfaitement calqués sur les battements de son cœur. Elle aura pourtant l'impression que ses jambes la précèdent, comme si elle marchait dans les traces de ses propres pas. Pour les passants qui la croiseront, il ne fera aucun doute qu'elle est une femme qui sait ce qu'elle veut et qu'elle se dirige vers son destin avec conviction et détachement. Certes, elle marchera lentement, mais sûrement, vers ce but inavouable qui s'est dessiné et imposé à elle il y a longtemps déjà. Ce trajet, elle l'a d'abord repoussé, bien sûr, puis retourné des centaines de fois dans sa tête. Elle l'acceptera enfin. Elle s'avouera qu'elle s'en va directement dans le mur depuis quelques temps. Alors ce sera un mur qu'elle aura choisi. Un mur qu'elle va escalader pour mieux rentrer dedans. Pour mieux sauter en bas, le cou coincé dans un nœud coulant. À ce moment précis, sa vie ne tiendra plus qu'à un fil, qu'à une corde, plutôt, bien cachée au fond de son sac. Elle se lancera dans le vide et s'envolera vers le paradis où elle pourra espérer faire sa place tout près de Patrick, parmi les anges. Elle en a la douceur. Et la douleur, aussi.

## *In Paradisum*

### Patrick

Le temps se dilate, il s'égrène. Il s'étire, s'allonge et se distend. Il laisse passer l'air et le vent. Un peu, puis beaucoup, ça ne fait pas de différence. Il ressurgit et s'éclipse. Il se ramollit, comme une montre de Salvador Dali géante. Comme un sablier flottant, suspendu dans l'azur, accroché au bout d'une ligne du temps inachevée. Mon horloge interne n'est plus. Comme le tictac de mon cœur. Ça tourne et ça détourne, ça spirale comme un Mandala. Ça calme.

La fuite, toujours. Celui que je fus se sauvait de tout en allant se coucher sur le sol humide avec Claire. Ensemble, ils s'imaginaient vivre de l'autre côté des étoiles et du bleu du ciel. En plus des nuages à interpréter et des secrets à se raconter, il y avait l'herbe mouillée dans laquelle se rouler, la rosée à boire dans le creux du cou. Est resté de tout ça le souvenir de moments de plénitude enfantins, sans la culpabilité, sans l'inadéquation. Un murmure, *il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai*, un ventre rond. Juste de la beauté.

Mes frères et sœurs s'organisent. Je vais avoir une cérémonie grandiose, Félix veille au grain. Il tiendra compte de mes volontés. Malgré son histoire d'amour naissante, on pourra compter sur lui, comme toujours. Il prendra bien soin de mes restes, de ma carcasse et de ma chambre ravagée. Il pensera que j'aurais pu partir plus discrètement et plus proprement, en me lançant dans les eaux troubles ou en avalant le contenu de la pharmacie. Mais il comprendra qu'il me fallait aller au bout de la douleur, partir comme un samouraï, avant de me reposer pour toujours.

Mon corps n'existe plus, le mal non plus. Mais le repos tarde à venir. J'entends la trame sonore de ma vie passée. Elle s'harmonise avec la fluidité du chemin que je parcours vers, je l'espère, la fin. La vraie de vraie.

Un *walkman* jaune. Jaune liberté. Jaune bouée de sauvetage. Celui que je fus était passionné de musique. Il était étrange et introverti, on se méfiait de lui. Son premier *walkman* lui a donné confiance, il en était très fier. Les filles de l'école ont commencé à s'intéresser à lui, tout naturellement. Et quand il a eu sa guitare, son charme a opéré. Il était dorénavant mystérieux et

fascinant, un beau secret trop longtemps gardé. Ce nouveau regard posé sur lui a été le bienvenu. Il a su en profiter.

Martin m'en veut et m'en voudra longtemps, mais il fera semblant que non, devant les autres. Il lèvera le ton quand il sera de retour chez lui, seul, comme toujours. Il gueulera que je lui ai volé sa sensualité. Il finira pourtant par s'ouvrir au monde. À son monde.

Mon histoire, enfin, n'est plus à écrire. Il s'agit d'en retracer le brouillon, d'en effacer les contours pour faciliter l'envolée du futile et garder l'essentiel. Pour un temps. À force de revivre le passé et de se repasser en boucle nos bons et mauvais coups, on doit finir par passer par-dessus. Peut-être. Je vais me fier au ciel. Je veux y lire mon reflet, et le transcender. On me libère l'esprit tranquillement. C'est un long processus. J'ai des souvenirs, beaucoup, de ce que j'ai déjà chéri. De ce que j'ai voulu quitter. Ils traversent ce qu'il me reste de conscience.

La vie, en somme. Les années d'école, les voyages en solitaire, les matins en famille, avec Martin qui fait la gueule et Sophie son petit numéro, les sorties resto avec Félix, les journées à la *shop*, les soirées poésie et guitare, les longues promenades avec Claire, les lectures tard le soir... Tout ça se relance, mais les formes pâlisent, les impressions sont diffuses... En rafale, les nuits d'angoisse au chevet de Claire, les nuits de beuveries avec Félix, les nuits épuisantes et belles à bercer Sophie, les nuits d'amour avec Amélie... Elles se confondent et forment un tout incohérent, érotique et terrifiant.

Je n'ai pas vu mes parents. Ont-ils été témoins de ma fin abrupte? Sont-ils au courant de tout? Ont-ils fui à mon arrivée? Ils se trouvent peut-être dans la poussière d'étoiles qui m'enveloppe.

Autour de moi se déroulent des gestes chorégraphiés au quart de tour. Répétés à l'infini. Un grand cabaret manufacturier, un grand ballet badin. Une usine dans une salle de bal. Sans la musique. Sans les costumes. Sans le bal.

Petite Sophie aurait pu être une grande danseuse. Elle était pourtant si maladroite, bébé. Et lunatique. Elle tombait sans arrêt, il fallait constamment lui répéter d'aller lentement, de se concentrer sur ce qu'elle faisait. De compter les marches de l'escalier pour ne pas en rater une.

Elle a si bien pris conscience de son corps qu'elle s'est lancée dans la danse. Ça aurait été, sans doute, la plus belle des ballerines. Une fois, quand elle avait trois ans, elle a dit, en tournoyant, *Patrick, tu es mon frère préféré! Je vais t'é-pou-ser!* Tout le monde a ri. Sauf Martin. Il est parti en claquant la porte.

Je pensais m'être évaporé mais je suis encore dans mes souliers. On dirait qu'ils sont plombés. Je me suis presqu'affranchi de mon enveloppe. Quelque chose de moi, pourtant, est encore vivant. Comme un souffle de vie, mais vers l'extérieur. Qui retire la vie. Ma peur s'est envolée, mais mes démons marquent ma tête comme un fer sur la peau. Le paisible côtoie le laid.

Désormais, il n'y aura plus de peines de cœur. J'erre dans un brouillard lumineux et malléable. Les absences et les fantaisies sont permises. Je ne suis plus l'éternel étourdi pour qui l'on n'a plus de clémence. Je ne suis plus celui qui se fait montrer l'heure avec froideur. Enfant, celui que je fus paraissait farfelu, pas très sérieux. Jamais les deux chaussettes d'une même paire, parti on ne sait où dans sa tête plutôt qu'à jouer avec les autres. Il collectionnait les vieux bouchons et les critiques, il fixait le vide pendant des heures. Jamais rien à dire. Un cancre. Il a pourtant toujours assumé ses absences. Mais il était insaisissable.

Vue d'ici, Amélie ne semble pas me regretter. Cela viendra. Elle se prépare pour aller à mes funérailles, sans trop s'émouvoir. Elle est devant sa garde-robe, hésitante. Elle finira par choisir un pantalon mauve et une blouse noire. Elle sera jolie, mais pas autant que toute nue, sa gorge blanche et ses épaules rondes offertes, sa chute de reins cambrée. Pendant toute la cérémonie, elle aura en tête ce regard qu'elle m'a lancé, juste avant la fin, ce regard de fin. Un regard qui disait *je suis déçue*, qui disait *gros dégueulasse*. Un regard d'incompréhension et de mépris qui m'a tué bien avant que je ne m'en charge moi-même. Après qu'elle eût su, pour la photo. Il m'aurait fallu me taire. Elle, elle saura garder le silence. Pour ceux qui resteront.

J'évite d'observer Claire. Elle est dans un état lamentable. Ça ne s'améliorera pas. Jamais. Elle pleurera, vomira, s'arrachera les cheveux. Elle s'époumonera à répéter dans tous les recoins de son appartement que je l'ai abandonnée. Pourtant, non. Elle a toujours été toute grande, la place de Claire. Il n'y a toujours eu que Claire. Il n'y aura toujours que Claire. Je lui prouverai. J'irai



la chercher. Nous prendrons une grande inspiration tous les deux, nous irons vivre ensemble, pour vrai, de l'autre côté des étoiles et du bleu du ciel.

Mon existence passée va s'estomper pour faire place au néant et à l'oubli. Petite Sophie sera la dernière à disparaître derrière le voile. Elle est enceinte, ainsi va la vie. Elle est ravissante. Elle continuera à embellir, l'amour l'aidera. Elle va bientôt retrouver Arnaud, il l'attend impatiemment, mais elle ne le sait pas encore. Il saura la faire danser. J'ai bien failli être grand-père, je suis parti juste à temps. Son garçon viendra au monde dans un grand cri déchirant. Il pleurera pendant ses premières trente-six heures de vie. Sophie aussi. Elle le nommera Patrick. Il fera son premier sourire très tôt. Cela la rassurera.

Sa naissance à elle n'a été que lumière. Un immense soulagement. Elle était belle, parfaite, en santé. C'était cent contre un. Nous avons craint sa venue au monde à en étouffer. Nous avons tant usé nos yeux sur sa première échographie qu'elle était devenue d'une limpidité insupportable. Un soir d'ivresse, nous l'avons découpée, recollée, abîmée, distordue et rephotographiée. Nous en avons tiré un agrandissement bouleversant. Il s'agissait de déformer la photo pour conjurer le sort, et pour créer la confusion. Pour garder une empreinte de la genèse sans que ça se sache. Surtout pas par nos parents. Ils ont accepté d'aider Claire, ils ne l'auraient pas fait s'ils avaient su, pour moi.

Claire vient d'arriver.

Je suis là. Viens ici, viens me rejoindre. Là, là. Ça va. Regarde-les tous les trois en bas. Ils quittent le salon en marchant côte à côte, parfaitement synchronisés. Si solennels et si gamins à la fois. C'est Martin qui porte l'urne. Ils se dirigent vers la rivière, ils fredonnent, *mais un beau jour tu te souviendras à ton tour, de cette chanson-là...* en déposant mes restes sur un petit radeau. Leurs voix se font écho, plus que jamais, sous la belle lumière de la pleine lune. Ils plongent dans l'eau et hurlent comme des loups. Ils se purifient. Ils se lavent de nous. Sans toi et moi, les Lebel vont pouvoir se retrouver. Tout ira bien. Viens.



**L'ÉVOLUTION DU PROCÉDÉ POLYPHONIQUE**  
**CHEZ SUZANNE JACOB**

*L'écriture est précisément ce compromis entre une liberté et un souvenir [...]  
Une rémanence obstinée, venue de toutes les écritures précédentes  
et du passé même de ma propre écriture,  
couvre la voix présente de mes mots [...]  
Comme Liberté, l'écriture n'est donc qu'un moment.*

*Roland Barthes, Le degré zéro de l'écriture*

## INTRODUCTION

### **Le roman contemporain**

Pour Roland Barthes, la littérature est l'art « de faire plusieurs sens avec une seule parole<sup>1</sup> ». Il conviendrait d'ajouter que la littérature est aussi l'art de faire parole à l'aide de plusieurs sens. L'acte de lecture requiert en effet parfois de mettre tous ses sens en éveil. Ainsi, outre sa vue, sont convoqués l'ouïe, l'imagination et le cœur du lecteur afin de lui permettre de calquer son rythme intérieur sur celui de l'auteur et de se fondre dans l'œuvre qu'il est en train d'explorer. On est à l'écoute de plusieurs voix, présentes ou passées, assumées ou en filigrane, qui peuplent les textes. L'expérience de lecture devient alors plurielle, le lecteur ajoutant sa voix à celle(s) de l'œuvre, dans une polyphonie propice aux interprétations diverses et prédisposée aux rencontres de toutes sortes. Le roman contemporain est particulièrement porteur de toutes ces voix, de ces prises de paroles. Il est chaos, doute, rupture, déconstruction. Il possède une multiplicité de sens, un foisonnement d'idées et de points de vue qui lui permettent d'atteindre une certaine vérité, bien que mouvante et non définitive. Ce morcellement est reflété à même la narration qui est désormais éclatée et imprévisible. À l'époque contemporaine, chacun a voix au chapitre et s'exprime dans la langue qui lui convient. Les personnages cherchent autant à déchiffrer ce qui les entoure qu'à démystifier leur monde intérieur et ils vont vers l'autre pour mieux se rencontrer eux-mêmes. Dès lors, « [face] à une altérité externe, celle que l'on retrouve dans n'importe quelle relation interpersonnelle, il existe l'altérité interne qui nous pousse vers l'éclatement du sujet dans son expression intime<sup>2</sup> ». Les quêtes personnelles se mélangent, se combinent, se font écho et vibrent ensemble pour mieux résonner et se révéler. Ainsi, non seulement les héros sont-ils fragmentés et multiples mais la narration est plurielle, polyphonique, parfois cacophonique.

### **Suzanne Jacob**

Il serait injuste de prétendre que l'auteur s'efface devant ses personnages puisqu'il est toujours possible de retrouver sa (ou ses) voix diffusée(s) dans l'œuvre, évoluant au gré de l'écriture et des diverses réceptions. Certains auteurs semblent suivre un fil conducteur et

---

<sup>1</sup> BARTHES, Roland, *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, p. 266

<sup>2</sup> MILON, Alain, « Altération et bifurcation : l'écho est-il neutre? », *Protée*, vol. 35, no 1, 2007, p. 15

façonner leur voix à travers différents médias. C'est le cas de Suzanne Jacob, auteure contemporaine ayant de nombreux romans, essais, nouvelles, poèmes et chansons à son actif, qui explore différentes formes d'art par l'entremise de l'écriture et qui convoque tous les sens du lecteur pour une expérience plurielle. La question de la voix fait partie de ses préoccupations tant et si bien qu'elle en fait l'objet d'essais sur l'acte d'écrire. Pour elle, « le monologue intérieur est constitué de milliers de voix; c'est un réservoir infiniment vaste, large, riche, inépuisable, qui déborde de loin nos fiches identitaires<sup>3</sup> ». Chacun posséderait en lui un bagage intarissable et fécond d'histoires lui parvenant du passé et du monde qui l'entoure, traité et modulé à l'intérieur de soi, et s'exprimant par une nouvelle parole bien personnelle, l'ajout de sa propre voix à toutes ces voix intériorisées. La littérature, pour Jacob, demande de s'ouvrir entièrement et de se rendre disponible afin de pouvoir libérer cette voix car, « [lorsque] nous lisons, nous sommes à la fois l'instrument du chant, son oreille attentive et son interprète<sup>4</sup> ». L'emploi de cette métaphore musicale n'est pas anodin puisque la musique est, comme nous le verrons, déterminante dans l'œuvre jacobienne. Les autres formes d'art y font aussi l'objet d'une forte représentation. Ainsi, elle convoque le cinéma, les arts visuels et la danse qui deviennent, sous sa plume, des voix supplémentaires s'ajoutant naturellement à une polyphonie faste, éclairante et poétique. Ces moyens d'expression se complètent et forment une œuvre homogène et cohérente qui demeure pourtant intime et unique, malgré (ou grâce à) une altérité manifeste, « même que nous-mêmes et autre que nous-mêmes, qui n'est pas tout à fait notre double, pas non plus une âme sœur. C'est la présence. C'est quelqu'un. C'est l'écoute lorsqu'on se parle tout seul, lorsqu'on essaie de s'entendre, de se résumer soi-même, de concilier les contradictions, d'apaiser les conflits, de se reprendre<sup>5</sup> ».

### **Présentation du corpus**

Les thèmes abordés par Suzanne Jacob témoignent des préoccupations de notre époque. En effet, en ces temps où il y a pourtant une pluralité de modèles, les repères semblent faire défaut. Les personnages jacobiens sont tous liés par un même malaise relié à la crise de la transmission et à l'impossibilité de se construire une identité propre. Cette

---

<sup>3</sup> JACOB, Suzanne, *Histoires de s'entendre*, Boréal, 2008, p. 35

<sup>4</sup> JACOB, Suzanne, *La bulle d'encre*, Boréal compact, 2001, p. 75

<sup>5</sup> JACOB, Suzanne, *Histoires de s'entendre*, Boréal, 2008, p. 123

instabilité identitaire est reflétée dans la narration éclatée et polyphonique des romans *L'obéissance*<sup>6</sup>, *Rouge, mère et fils*<sup>7</sup> et *Fugueuses*<sup>8</sup>, qui sont des récits de filiation au sens où l'entend Viart, c'est-à-dire qu'ils « [réinvestissent] tout un héritage intertextuel, non pas à la recherche de modèles mais pour approfondir [leurs] propres interrogations : c'est une écriture critique, et qui se sait traversée par les mythes et les sédimentations littéraires<sup>9</sup> ». L'écriture de Suzanne Jacob se réfléchit, dans les deux sens du terme, c'est-à-dire qu'elle se pense et qu'elle se fait le miroir d'elle-même au sein d'essais et d'œuvres de fiction. À l'instar de cette quête de l'écriture, la quête identitaire des personnages amène ceux-ci à traverser divers discours sociaux et culturels. Ils mènent leur quête en solitaire, mais ils marchent vers l'autre. L'individuel fait donc place au collectif, à un ensemble de regards, à des vérités multiples. D'autre part, la pluralité des narrateurs permet au lecteur d'avoir accès à plusieurs focalisations et points de vue et, corollairement, d'étoffer le cadre interprétatif. Enfin, certains passages superposent les voix dans un effet choral pour donner une vision globale d'un même événement. Cette narration polyphonique sera le point central de la présente étude. De *L'obéissance*, où la polyphonie n'est encore qu'une pratique en germe, à *Fugueuses*, où elle est définitivement un procédé structurant (comme en fait foi le titre à référence musicale), il y a là une évolution intéressante à étudier. En effet, dans *L'obéissance*, il y a gradation des prises de paroles. Les titres de chapitres sont révélateurs des variations de tons et de narrations : « Dit Julie », « Un fait divers », « Les aveux », « Un requiem ». Ces prises de paroles successives vont du général au particulier et, bien que leur chronologie soit bouleversée, ces récits coexistent et se retrouvent les uns dans les autres, se répondent et se complètent. Dans *Rouge, mère et fils*, la cohérence narrative tient au fait que la plupart des personnages se définissent par rapport à Delphine et Luc, autour desquels se déploie une multiplicité de récits qui s'entremêlent. Mais la multiplication des histoires déborde le seul cadre du récit. On a accès à de nombreuses divagations, des entorses à la trame narrative qui

---

<sup>6</sup> JACOB, Suzanne, *L'obéissance*, Paris, Seuil, 1991; Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1993, 250 p. Les citations tirées de ce livre seront désormais identifiées à l'aide de l'initiale *O* suivie du numéro de page entre parenthèses.

<sup>7</sup> JACOB, Suzanne, *Rouge, mère et fils*, Paris, Seuil, 2001, 282 p. Les citations tirées de ce livre seront désormais identifiées à l'aide des initiales *RMF* suivies du numéro de page entre parenthèses.

<sup>8</sup> JACOB, Suzanne, *Fugueuses*, Montréal, Boréal, 2005, 321 p. Les citations tirées de ce livre seront désormais identifiées à l'aide de l'initiale *F* suivie du numéro de page entre parenthèses.

<sup>9</sup> VIART, Dominique, « Filiations littéraires », dans *Écritures contemporaines n°2*, Paris-Caen, Minard-Lettres modernes, 1999, cité dans DEMANZE, Laurent, *Encres orphelines*, Éditions José Corti (Les Essais), 2008, p. 22

viennent créer un nouveau code de lecture. Dans *Fugueuses*, la fugue, dans sa plurivocité, se retrouve au premier plan, d'abord par le titre, mais aussi dans la thématique et au cœur de l'histoire, puisqu'il s'agit d'un roman regroupant quatre générations de fugueuses qui vont se retrouver et se confronter, accordant et opposant leurs souvenirs à ceux des autres membres de leur famille. La fugue se retrouve aussi dans la structure en contrepoint et dans la narration changeante et fuyante. Ces trois romans de Suzanne Jacob sont habités par la polyphonie au sens littéraire du terme, mais aussi dans son acception musicale. En effet, ils accordent une grande place à la musique et à la voix et nous verrons plus loin de quelle façon cela se traduit. Ainsi, nous étudierons la polyphonie dans toute sa polysémie; nous retournerons aux origines de ce terme et nous tracerons le parcours de son évolution tant du côté de la littérature que de la musique. Nous verrons comment la polyphonie (qui semble servir à la fois l'individuel et le collectif) se décline à travers les trois romans à l'étude et nous tenterons de déterminer le chemin qu'elle emprunte au sein de l'évolution de l'écriture de Jacob.

## QUAND MUSIQUE ET LITTÉRATURE S'EMMÊLENT

### **Polyphonie en littérature**

On ne peut traiter de polyphonie sans s'attarder à la conception de Mikhaïl Bakhtine, le premier à avoir utilisé ce terme en littérature dans ses *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*<sup>10</sup>. Selon lui, Dostoïevski est un pionnier du roman polyphonique et a changé à tout jamais l'art de la prose romanesque. En effet, plutôt que de mettre de l'avant la conscience de l'auteur, il se trouve chez lui une « multiplicité de consciences pleinement qualifiées, possédant chacune leur monde [...] pas seulement produits de la parole de l'auteur mais aussi sujets de leur propre parole directement signifiante<sup>11</sup> ». Ses héros sont des personnages globaux et complexes ayant une capacité de réflexion, une personnalité tangible et une influence réelle sur leur propre destin. Toutes leurs pensées sont autant de prises de positions (non hiérarchisées) et la mise en relation des différentes visions du monde véhiculées par les personnages met au jour un univers pluraliste où la subjectivité d'un narrateur fait place à l'objectivité des réalités multiples. Dostoïevski donne la parole à ces

---

<sup>10</sup> BAKHTINE, Mikhaïl, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, Lausanne, Éditions L'Âge d'homme, 1970, 316 p.

<sup>11</sup> *Ibid.* p. 10-11



personnages-idées, il échange avec eux mais ne renie en rien ses propres croyances, il s'ouvre plutôt aux autres et tente de se rendre au bout du dialogue. Le héros fait un cheminement similaire au sein de sa propre conscience où est prise en compte l'altérité. Il entend la parole de l'autre, il s'exprime avec les mots d'autrui, il considère la réponse présumée de l'allocutaire, et il se retrouve au centre d'une « polyphonie de voix en luttant et intérieurement divisées<sup>12</sup> ». Le dialogue (implicite ou explicite) est donc à la base d'une polyphonie structurante, révélatrice d'une vérité inachevée, qui se remet en question, d'une vérité humaine et complexe. Bien que la polyphonie soit présente à divers degrés dans d'autres genres littéraires, le roman serait, par sa hétérogénéité, son hybridité et son caractère inachevé, le genre dialogique par excellence. Il serait le véhicule idéal de la polyphonie et du plurilinguisme par sa « diversité sociale de langages, parfois de langues et de voix individuelles, diversité littérairement organisée<sup>13</sup> ». Ainsi, non seulement peut-il y avoir confrontation des discours (littéraires ou non) et présence simultanée de voix divergentes chez un même personnage ou chez un narrateur fictif, mais chaque énoncé est aussi traversé par la parole d'autrui et entre en interaction avec d'autres discours. Il s'agit de l'interdiscursivité selon laquelle chaque mot résonne et est chargé de ses multiples interprétations, usages et significations. Pour Bakhtine, tout énoncé est habité à la fois par le locuteur, le destinataire et les énoncés d'autrui, ce qui fait écho aux théories plus tardives de Paul Ricœur, pour qui le texte fait appel à la préfiguration (précompréhension du monde commune à l'auteur et au lecteur), à la configuration (compréhension du monde du texte) et à la réfiguration (réactualisation du sens par le lecteur). Chez Ricœur, comme chez Bakhtine, le monde du texte entre en interaction avec le monde du lecteur et le texte est donc orienté vers l'autre. Mais comment aborder l'interpénétration des discours et des textes? La réponse se trouve peut-être dans la notion d'intertextualité selon laquelle

[le] texte apparaît [...] comme un lieu d'un échange entre des bribes d'énoncés qu'il redistribue ou permute en construisant un texte nouveau à partir de textes antérieurs. Il ne s'agit pas dès lors de repérer un intertexte quelconque, puisque tout devient intertextuel; il s'agit plutôt de travailler sur la charge dialogique des mots et des textes, les fragments de discours que chacun fait entrer dans le dialogue<sup>14</sup>.

---

<sup>12</sup> BAKHTINE, Mikhaïl, *op. cit.* p. 293

<sup>13</sup> BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p. 88

<sup>14</sup> SAMOYAUULT, Tiphaine, *L'intertextualité, Mémoire de la littérature*, Nathan Université, Paris, 2001, p. 11

À la suite de Bakhtine, Julia Kristeva affirme que « tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte<sup>15</sup> ». Il y a donc chez Kristeva l'idée d'un écho entre les textes, d'un éclatement des énoncés, d'un croisement des idées et d'une réécriture. La transformation par l'imitation, le pastiche, la reprise et l'altération serait un principe général de la littérature, et les textes qui s'approprieraient et digéreraient le matériau intertextuel seraient nécessairement hétérogènes. En conséquence, le texte est un processus, son sens n'est pas fixé mais constamment sujet à l'ambivalence et aux interprétations diverses. Cependant, elle note une rupture entre le roman polyphonique tel que le conçoit Bakhtine (romans antérieurs au XIX<sup>e</sup> siècle) et le roman polyphonique moderne du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, selon Kristeva

[...] le dialogue chez Rabelais, Swift ou Dostoïevski reste au niveau représentatif, fictif, tandis que le roman polyphonique de notre siècle se fait "illisible" (Joyce) et intérieur au langage (Proust, Kafka). C'est à partir de ce moment-là (de cette rupture qui n'est pas uniquement littéraire, mais aussi sociale, politique et philosophique) que le problème de l'intertextualité (du dialogue intertextuel) est posé comme tel<sup>16</sup>.

Si tout roman est, à différents niveaux, dialogique, il est possible d'affirmer que certains auteurs comme Suzanne Jacob poussent le dialogue à un degré supérieur, faisant de la polyphonie un procédé structurant de l'œuvre.

### **Polyphonie en musique**

Si Bakhtine avoue avoir emprunté le terme « polyphonie » au vocabulaire musical pour en faire un emploi métaphorique en littérature, admettant que « les matériaux de la musique et du roman diffèrent trop pour qu'il puisse être question d'autre chose que d'une analogie imagée, d'une simple métaphore<sup>17</sup> », il importe de rappeler que ce terme, dans sa toute première définition, n'était pourtant pas uniquement réservé à la musique. À vrai dire, le terme polyphonie vient du grec « polyphonia » qui

[...] peut aussi bien signifier un grand nombre de voix ou de sons (chants d'oiseaux, sons des flûtes), qu'une grande diversité de langues ou de langages ; il permet également d'évoquer une forte intensité sonore, notamment une abondance de paroles pouvant

---

<sup>15</sup> KRISTEVA, Julia, *Sémiotikè, recherches pour une sémanalyse*, Seuil, 1969, p. 85

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 91

<sup>17</sup> BAKHTINE, Mikhaïl, *op. cit.*, p. 29-30

mener à la confusion. La forme adjectivale (« polyphonos ») oscille de même entre expression de la pluralité et celle de l'intensité [...]<sup>18</sup>

Il est intéressant de constater que la polyphonie littéraire, bien qu'elle soit inspirée de la polyphonie musicale, semble effectuer un retour aux sources en se rapprochant de la définition première du terme, une définition inclusive qui implique à la fois le son et la langue. Bien qu'il y ait eu plusieurs recensions de polyphonies dites *primitives* à travers le monde, il faut retourner au Moyen Âge pour voir apparaître les premières traces écrites (en notation neumatique) de polyphonie en musique classique occidentale (qui était jusqu'alors essentiellement monodique – à une seule voix). En effet, déjà au IX<sup>e</sup> siècle, des moines doublaient le plain-chant à l'octave, à la quinte ou à la quarte. Mais l'usage du terme polyphonie dans la théorie musicale s'est plutôt répandu à partir du XVI<sup>e</sup> siècle et a connu plusieurs définitions, selon les périodes et les domaines de recherche. Si au départ les voix évoluaient parallèlement (en ce qui concerne le rythme et la mélodie), elles ont pu, au cours des siècles, prendre leur autonomie et leur liberté afin d'évoluer de façon indépendante, mais toujours en harmonie. À partir du XI<sup>e</sup> siècle, les harmonies se font plus audacieuses; les voix suivent des lignes mélodiques qui se superposent, parfois en parallèle, parfois indépendamment les unes des autres, et ces différents motifs se rencontrent, divergent, se croisent et se détachent pour se rejoindre à nouveau. Dorénavant, la polyphonie est l'art de superposer les voix selon les règles du contrepoint, « l'art de faire mouvoir harmonieusement plusieurs mélodies simultanées et indépendantes<sup>19</sup> ». Dans ce tableau pluriel, aucune voix ne prend le dessus sur les autres, « en principe aucune n'est prépondérante (c'est-à-dire que chacune l'est à tour de rôle)<sup>20</sup> ». Il n'est pas question de rapport hiérarchique mais de rapport harmonique. Tout est dans l'agencement dialogique, dans le mariage mélodique des voix libres qui, prises séparément, se suffisent à elles-mêmes, ont leur propre couleur.

### **Présence formelle de la musique en littérature**

L'utilisation du vocabulaire musical en littérature est fréquente et cette réinterprétation formelle demande une certaine érudition de la part du lecteur. Ainsi, lorsque la critique

---

<sup>18</sup> COMITÉ DE RÉDACTION, « Polyphonie et société », *Transposition. Musique et sciences sociales*. 2001, <http://transposition-revue.org/article/polyphonie-et-societe-52>, Consulté le 6 août 2013

<sup>19</sup> MARTEL, Jules, « La polyphonie classique », *Revue de l'Université d'Ottawa*. Juil.-sept. 1940. Collection Clément Morin, p. 4

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 71

littéraire s'approprié un vocable musical pour qualifier une œuvre littéraire, elle le fait en tant que spécialiste de la littérature et non de la musique et, bien que le langage musical soit assez imagé pour pouvoir illustrer un concept littéraire, on doit garder en tête qu'on reste dans l'analogie. Il faut toutefois admettre que certains termes musicaux reviennent plus souvent que d'autres dans l'analyse de textes et entrent légitimement dans le vocabulaire scientifique littéraire. Tel est le cas du rythme, de la sonate, du thème, des variations, de la musicalité, du poème symphonique, du refrain et du chant, pour ne nommer que ceux-là. Le rapprochement entre musique et littérature se fait naturellement puisque les deux se partagent un bon nombre de caractéristiques étant réunies sous une même forme à l'origine, la *mousike* ou « art des Muses », qui regroupait non seulement les pratiques culturelles et artistiques mais aussi les sciences et les mathématiques. Pour Claude Lévi-Strauss,

[...] la littérature et la musique se sont partagé l'héritage du mythe. En devenant moderne [...] la musique a recueilli la forme, alors que le roman, né à peu près à la même époque, s'est émancipé des contraintes formelles pour se produire en récit libre. Ces deux orientations divergentes se sont accentuées avec le temps [...] la littérature romanesque [...] souffrirait d'un manque de plus en plus évident d'une "charpente interne"<sup>21</sup>.

Partant, il serait tout à fait naturel pour la littérature de se tourner vers la musique afin de se donner forme. La prose de Suzanne Jacob ne fait pas exception à cette tendance et la forme que prend son écriture s'inspire parfois de structures musicales traditionnelles. L'emprunt le plus tangible est sans contredit celui de la fugue. Certes, comme le laisse présager le titre polysémique de *Fugueuses*, la fugue intervient dans la diégèse mais commande aussi la structure du roman. Elle est incontournable. Nous verrons plus loin comment cela se traduit dans l'œuvre.

## VARIATIONS SUR UN THÈME : LA MUSIQUE CHEZ SUZANNE JACOB

### **Voix et images**

Le terme « voix » est aussi ambigu que celui de « polyphonie ». Bien qu'il soit utilisé en littérature et en musique, il concerne d'abord et avant tout la voix réelle, physique, audible. Cette polysémie est à la fois éclairante et à l'origine d'errements et de confusion. Pour Sarah Rocheville, la voix en écriture « ne s'entendrait pas seulement grâce à la métaphorisation mais

---

<sup>21</sup> LEVI-STRAUSS, Claude, *L'homme nu. Les mythologiques*, Paris, Plon, 1971, cité dans ESCAL, Françoise, *Contrepoint : musique et littérature*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1990, p.159

résonnerait toute entière, comme la voix orale nourrie par un souffle, dans un mouvement d'accueil et de restitution du monde<sup>22</sup> ». Chez Suzanne Jacob, la voix est non seulement objet de réflexion puisque, selon elle, « [le] travail de l'écrivain consiste à repérer sa voix et à la travailler, comme quelqu'un qui veut devenir chanteur doit repérer sa voix et la travailler pour qu'elle devienne de plus en plus sa propre voix, et non pas pour qu'elle se normalise et se banalise et qu'elle devienne la voix de n'importe qui<sup>23</sup> », mais ses personnages sont aussi très sensibles à la voix d'autrui. Les qualificatifs, tous plus imagés les uns que les autres, fusent de la bouche des différents personnages quand vient le temps de décrire la voix de leurs interlocuteurs. Ainsi, on peut lire que la voix de Rose « goûtait la sève d'érable » (*RMF*, 162) et que celle du Trickster « enveloppait le cœur » (*RMF*, 273). Émilie, malgré son ressentiment envers Carole, se laisse gagner par la pitié au contact de sa voix « qui tanguait et s'effrite un peu sur les cordes vocales » (*F*, 199). Pour le Trickster, le souvenir d'Armelle réside tout entier dans l'évocation de sa voix « un peu flûtée, un peu fêlée aussi, ronde, décidée, chantante » (*RMF*, 210). La voix permet de percevoir la vérité pour ceux qui ont l'oreille fine: « [...] j'entends, c'est comme un trou, c'est dans ta voix, qui me dit que mon histoire... je ne sais pas, mais cette femme-là, et ce nom-là, Ryan, ça se peut que tu les connaisses. Je peux me tromper, mais je l'entends. » (*RMF*, 212) Ainsi, pour de bonnes amies, nul besoin de mots, tout est dans la voix : « J'ai très bien perçu le moment où elle a déduit du ton de ma voix que Jean n'était pas ici. » (*O*, 172) Le même phénomène s'applique aux vieux couples : « Il venait de puiser, à même sa voix moqueuse, la certitude absolue qu'elle n'y était pas arrivée. » (*O*, 164) La voix a un effet immédiat sur l'auditeur, elle déclenche l'émotion. Pour le meilleur (« La voix du guide, pensa Delphine, se répercute directement dans mes os, elle me touche [...] » (*RMF*, 260)) comme pour le pire (« La voix de Lily Perrin avait des intonations qui déclenchaient automatiquement les larmes, des larmes inutiles, stupides et inutiles. » (*O*, 65)). La voix se ressent plus qu'elle ne s'entend, parfois: « Écoute dans le cœur de la voix de maman. La voix dit : Ouille ouille ouille, je souffre et je ne veux pas sentir la souffrance [...] » (*O*, 99) La voix est plus complexe qu'elle n'apparaît au premier abord. Ainsi, celle d'Antoine est douce mais « [la] texture de cette douceur [...] muselle » (*F*, 201). La voix fait

<sup>22</sup> ROCHEVILLE, Sarah Dominique, *Étude de voix chez Louis-René des Forêts*, thèse de doctorat en Études françaises, Université de Montréal, 2004, p. iii

<sup>23</sup> JACOB, Suzanne, *Histoires*, *op. cit.*, p. 35

mal, même lorsqu'elle prononce des mots anodins: «"Tu fabriques quoi au juste, devant cette Mercedes?" a fini par gronder Xavier de sa voix déjà racornie par l'ironie. » (*F*, 226) Certaines voix sont particulièrement envoûtantes, comme celle de Christine Musse qui rend Fabienne optimiste (« [...] j'ai vécu un espoir [...] dont je ne repérais pas l'objet mais qui avait été réveillé par une promesse que la voix de Christine faisait entendre. » (*F*, 229)) et qui réveille chez Blanche de vieilles passions (« La femme avait la voix brûlante d'Edna Thiffault. Edna Thiffault était la femme que Blanche avait aimée par-dessus tout. » (*F*, 256)). Et Nathe, la première fois qu'elle l'a rencontrée, a « immédiatement succombé à sa voix de bouée de sauvetage » (*F*, 296). Cette dernière est très sensible aux voix, en particulier à celles des Piano qu'elle ne peut se résigner à détester ni à perdre malgré les souffrances qu'ils lui ont infligées. Ainsi, au moment de les empoisonner, elle hésite, entre autres, parce qu'elle « aime tant leur voix » (*F*, 65). Et à leur contact, sa propre voix se transforme : « N'importe qui aurait compris immédiatement les efforts que Nathe faisait pour se donner une voix grave, pour prononcer les mots comme s'ils pouvaient se casser à tout instant [...] » (*F*, 156). La voix peut propulser dans le vide. En effet, c'est d'abord par la voix qu'Alexa fait connaissance avec sa sœur illégitime : « La voix qui dit simplement : "Papa, me voilà, je suis libre", était celle de la jeune fille qui les avait servis. » (*F*, 179) Ces quelques mots, prononcés doucement, vont anéantir Alexa. La voix existe entièrement par elle-même, elle n'a pas besoin de mots pour dire et sa puissance ne réside pas nécessairement dans sa force. Elle détient un pouvoir sur l'auditeur et elle est révélatrice, même dans le silence. Elle se fait métonymie de l'âme. La voix s'adapte et se module, elle unit et divise. Elle se multiplie aussi. À l'intérieur même du sujet, mais aussi en chœur avec celles des autres personnages. La voix, chez Suzanne Jacob, est plurielle, polyphonique.

### **Musicalement parlant**

Chez Suzanne Jacob, le vocabulaire musical parasite le discours des personnages qui l'emploient métaphoriquement dans des contextes non musicaux. Si Marie explique à Jean que « [leur] relation se déroule sur la base d'une partition d'ententes préalables, de moments vécus » (*O*, 229), le mot partition implique d'une part que Marie et Jean s'accompagnent, s'accordent et jouent (vivent) ensemble, mais aussi que tout semble écrit d'avance et qu'ils ne peuvent rien contre les canevas qui guident leur relation. La partition fait partie aussi de

l'imaginaire de Luc : « Luc vit alors une véritable partition planétaire apparaître dans son esprit. » (*RMF*, 253) Cette image rêvée décrit son sentiment devant toutes les luttes à mener sur le plan humain et devant les possibilités s'ouvrant à ceux qui désirent agir, c'est son idée de la force du nombre. Julie partage avec Luc cet esprit de communauté: « On se donne l'explication qu'on trouve. Les explications nagent dans l'océan des consolations. C'est un grand océan dont les fonds sont couverts de pièces de monnaie, de médailles et de chapelets. De lancinantes symphonies en émergent et hantent sa surface. » (*O*, 243) La symphonie sous-entend une pluralité, une densité et une solennité qui tend vers l'universel. Marie vit plutôt sa révolte en solitaire. Elle s'emporte et crie à Julie: « [...] je fais mes gammes dans le Code criminel! » (*O*, 213). Or, Marie a toujours mis beaucoup d'ardeur à faire ses gammes comme pianiste. Il est dès lors permis de croire qu'elle s'investit totalement dans la pratique du droit, qu'elle en connaît tous les détails et tous les méandres. Mais, dans « faire ses gammes », on entend aussi le mot « répétition ». Dans le cas de Marie, la pratique du droit (et en particulier le cas de Florence Chaillé) est une répétition de l'horreur qu'elle vivait, toujours à répétition, enfant. Défendre Florence Chaillé, c'est un peu, pour Marie, défendre sa propre mère. Il importe donc, lorsqu'un auteur décide d'emprunter au vocabulaire musical pour le texte ou le paratexte d'un roman, de prendre ce choix en considération lors de la lecture et d'être attentif à la polysémie des termes utilisés. « Le renvoi au domaine musical fonctionne comme embrayeur qui amène le lecteur à incorporer, dans sa lecture, de nouvelles perspectives et un nouveau savoir. Une référence à la musique devient une flèche qui pointe vers l'extérieur, vers un nouveau réseau de significations.<sup>24</sup> » Les références musicales permettent donc une nouvelle lecture de l'œuvre et ajoutent à la polyphonie pour tout lecteur averti.

### « De la musique avant toute chose<sup>25</sup> »

La musique est partout dans l'œuvre de Suzanne Jacob. Des noms de personnages comme Catherine et François Piano (*F*) et des titres de chapitre comme « La dernière fugue » (*F*) et « Un requiem » (*O*) ne laissent planer aucun doute quant à l'intérêt de l'auteure pour la musique et ses personnages y sont tous liés d'une façon ou d'une autre. Qu'ils dansent (par passion comme Émilie, par obligation comme Florence ou pour se détendre comme Félix),

<sup>24</sup> ARROYAS, Frédérique, *La lecture musico-littéraire*, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Espace littéraire », 2001, p. 73

<sup>25</sup> Selon la formule de Paul Verlaine dans « Art poétique », v. 1, *Jadis et Naguère*, 1884

chantent, jouent d'un instrument ou écoutent de la musique, ils y sont tous sensibles. Armelle, aux funérailles de sa mère, associe la fébrilité de Luc à la musique : « "[...] je vois battre ton cœur sur tes tempes, Luc, ce n'est pas la mort de maman? [...] C'était le chant? Le chant dans l'église? Splendide, surtout ce *Panis angelicus*, ah vous, les Laurier et le chant, tu m'as fait peur [...]" » (RMF, 180). La musique évoque des souvenirs mais aide aussi à s'ancrer dans la réalité : « "[...] Mais si tu chantais quelque chose, il me semble que cette journée ne pourrait plus s'effacer tout à fait. Chaque fois que j'entendrais cette chanson, cette journée me reviendrait en mémoire." » (F, 283) La musique fait le pont entre les gens. Elle rappelle les disparus (« Bientôt, ses oreilles furent remplies d'une musique d'orgue du sein de laquelle se déploya la pure voix de ténor de son père si humble et si enraciné dans la seule passion d'entonner le *Panis angelicus* [...] » (RMF, 110)) et rapproche les vivants (« - Elle écoute la même chanson, finit par dire Luc. – *O notte?* – La même, le même disque, la même voix, dit Luc. » (RMF, 125)). La musique est plus grande que soi. On lui attribue des pouvoirs, on a foi en elle, Thomas jure même en son nom :

Et toi, Alexa, la deuxième de mes trois filles, je te promets, sur la tête de Glenn Gould qui interprète en ce moment les *Variations Goldberg* dans cette salle à manger, que tu deviendras à ton tour une mère éprouvée si tu ne peux tolérer une seconde que le monde ne soit pas toujours exactement conforme au monde tel que tu le conçois. (F, 175)

La musique permet de se dévoiler, mais de se cacher aussi. Antoine se souvient que le violon, dans son enfance, était un prolongement de sa personne et qu'il voyait « les quatre cordes qui [sortaient] de [son] oreille gauche pour aller s'enrouler sur les quatre chevilles, au bout du manche » (F, 120), mais qu'il était aussi une distance salvatrice qu'il mettait avec lui-même. Cette tension entre Antoine et son instrument ainsi qu'avec lui-même est devenue si forte qu'il en perdit son archet pendant un concert, ruinant à tout jamais sa carrière de musicien et envenimant sa relation déjà houleuse avec son père, qui voyait dans la pratique de cet instrument un aller simple pour l'homosexualité. Mais « Antoine avait beau se surveiller pour que le violon ne fasse pas de lui un fils pédé, il ne savait pas quoi surveiller » (F, 118). Le violon est aussi l'instrument d'Edna Thiffault, et celui de Nathe. Mais c'est plutôt le métier de chef d'orchestre qui intéresse cette dernière, un moyen de prendre le contrôle de ses angoisses en imposant le silence : « En aucun cas [ma limousine] ne serait noire, se promet Nathe, en aucun cas, blanche, parce que les noires et les blanches décident de la durée des sons. Or, si je



veux décider de la durée du silence, je dois renoncer aux blanches et aux noires. » (F, 41) Le Trickster est pianiste, ce qui lui a permis de donner du réconfort à son ami gravement malade : « Le silence qui tombait des Laurentides ou celui qui montait de la rivière des Outaouais, le Trickster le modela, le sculpta pour Charles Bois pendant les huit mois qui suivirent. » (RMF, 208) Sa musique est aussi un baume pour Luc, endeuillé, qui lui demande de jouer « un air, un qui ne fait pas mal » (RMF, 274). La musique a le double pouvoir de provoquer le chaos et de calmer les tempêtes, parfois simultanément : « Catherine a mis une musique en sourdine, une voix de femme qui berçait le monde en italien. » (F, 53) Cette musique enveloppante est trompeuse parce que c'est bien le premier d'une longue série de viols qui lui succédera. Cette chanson en langue étrangère se donc fait métaphore de l'instant qu'elle accompagne puisque sous la douceur se cache l'incompréhension. Tout se passe comme si la musique se faisait messagère, comme si elle avait la faculté de parler quand on n'a plus de mots. Ainsi, Julie décode Marie au son et elle tente de s'adapter au rythme de cette dernière : « Bientôt, Julie entendit le chant du violoncelle de la sonate pour arpeggione monter dans la pièce. À nouveau, Julie se dit que Marie attendait d'elle qu'elle agisse. » (O, 208) Nathe, au moment de sa fugue avec sa sœur, chante pour cette dernière : « Voilà ce que c'est une double vie, se disait Nathe pendant qu'elle chantait, on roule dans la forêt, dans la nuit, dans le froid, et on plante sa tente dans le Sahara de sa tête. » (F, 284)

La musique, chez Suzanne Jacob, est presque un personnage. C'est une voix à qui l'on donne une place de choix. Elle accompagne, elle se fait trame sonore de l'esprit du moment et porte-parole. On s'y berce, elle rassure. La musique est salvatrice, elle perce « ce silence épais [qu'elle a] pour fonction de rendre supportable » (RMF, 122). Mais elle camoufle aussi ce même silence. On s'y perd. Elle est une fuite en soi.

### **Résonnances intertextuelles**

Dans ses romans, Suzanne Jacob fait référence à plusieurs musiciens, chanteurs et compositeurs (Pink Floyd, Bob Dylan, Schubert, Brahms, Arvo Part et Janet Baker) et à des chansons connues (*Anicouni*, *Love Minus Zero / No limit*, *Un jour j'aurai une chèvre*, etc.). L'intertextualité est cependant un procédé qui dépasse le domaine musical et de nombreuses références à des œuvres littéraires et cinématographiques ponctuent ses romans et renvoient donc à la définition du récit de filiation. Les personnages parlent de *Mission Impossible* et de

*General Hospital*, ils étudient *La société n'est pas une famille* de Gérard Mendel et ils citent du Gertrude Stein, entre autres. Cette intertextualité est particulièrement évidente dans *Rouge, mère et fils* où « [la] chanson *Passion* de Peter Gabriel côtoie *La Passion selon Saint-Jean* de Bach; la musique profane avoisine donc la musique religieuse. Celle-ci joue un rôle particulier en insistant sur la faille dans la transmission d'un pan culturel<sup>26</sup> ». Cet écart entre les générations (et parallèlement entre les différents univers culturels et spirituels) est bien illustré dans l'extrait suivant:

La voix de Janet Baker sortait de la Jeep par les portières ouvertes, chassait le jour avant qu'il n'ait fini de naître, appelait à toute force les ténèbres. [...] je ne dois pas hurler, mon fils écoute religieusement Janet, les yeux fermés, lui qui n'a jamais été à l'église [...] son visage est devenu pieux et recueilli pour écouter la voix de Janet comme la Vierge de L'Annonciation accueillit un jour en elle la langue de l'Esprit [...] (*RMF*, 123).

Le sujet, chez Suzanne Jacob, se cherche. Il fait appel à tous ses sens pour se trouver et il est orienté vers l'autre. Il se compose de multiples facettes et la musique n'en est qu'une parcelle, un de ses nombreux chemins vers l'altérité. Il est en quête, seul, mais pas tout à fait. Il mène une quête chorale, polyphonique. Il se conjugue au pluriel.

### **SUJET INDIVIDUEL VERSUS SUJET COLLECTIF : LE *JE* TRANSPERSONNEL**

La notion de récit transpersonnel trouve son origine chez Annie Ernaux qui prend le parti d'éclairer l'écriture autobiographique à la lumière d'une démarche sociologique afin de « retrouver la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle<sup>27</sup> ». Pour elle, le sujet *je* est interchangeable, ses frontières sont poreuses. *Je* est inclusif, il contient les autres. Elle explique : « Le *je* que j'utilise me semble une forme impersonnelle, à peine sexuée, quelquefois plus une parole de "l'autre" qu'une parole de "moi": une forme transpersonnelle, en somme.<sup>28</sup> » Dès lors, « [le] "je" ne serait pas tant le dépositaire d'une individualité, d'une vision particulière, mais tout au contraire celui d'une expérience sinon

---

<sup>26</sup> LABELLE, Maude, *Une esthétique hyperréaliste en littérature ? Narrativité picturale et langage visuel dans l'œuvre romanesque de Suzanne Jacob (1991-2005)*, mémoire de recherche en littératures de langue française, Université de Montréal, 2009, p. 62

<sup>27</sup> ERNAUX, Annie, *Les Années*, Paris, Gallimard, 2008, p. 239

<sup>28</sup> ERNAUX, Annie, « Vers un je transpersonnel », *RITM*, Université de Paris X, n° 6, 1994, p. 221.

générale, au moins partagée en commun par un grand nombre de personnes<sup>29</sup> ». Cette conception traverse aussi les œuvres de Suzanne Jacob, mais par l'entremise d'une écriture romanesque plutôt qu'autofictionnelle. Dans l'écriture jacobienne, le *je* n'est pas toujours attribué à un sujet unique, il est doublé, dédoublé et redoublé, fragmenté, multiplié. Il est à la fois porteur de l'autre et distinct de lui-même. Il est tourné vers autrui. Le sujet se met à distance de lui-même, mais il se retrouve au détour du chemin, d'une phrase, d'une rencontre. Il s'éloigne, mais pour mieux revenir à soi.

## DISTANCE DU SUJET AVEC LUI-MÊME

### **Dit Suzanne Jacob**

Le premier chapitre de *L'obéissance*, « Dit Julie », inscrit déjà cette idée d'une distance entre soi et soi. Le déictique *dit* contraste avec le fait qu'il est entièrement rédigé à la première personne. En apparence. Car au-delà de sa narration au *je*, la narratrice semble plutôt porteuse d'une parole qui la transcende, qui concerne tout le monde et qui devrait résonner aux oreilles de chacun. C'est une parole qui veut se faire entendre, qui se sait globale et humaine. C'est une narration qui martèle, jusqu'à l'épuisement du lecteur. Julie scande sur le ton de la plaidoirie, ce qui constitue un clin d'œil liminaire à Marie qui est avocate, clin d'œil à peine voilé puisque Julie mentionne que « [la] voix de Marie [sa] chère Marie [...] [lui] a donné du courage » (*O*, 19). C'est un préambule à l'horreur, une préparation au pire. Julie, tout au long du roman, s'inquiétera pour les autres, en particulier pour Marie, et on n'en saura que peu sur sa propre vie. Elle est la voix des autres; elle en est aussi l'oreille. Si le chapitre 5 s'intitule tout simplement « Julie » et qu'il fait miroiter une incursion dans la vie personnelle de cette dernière, on s'y concentre encore et surtout sur Marie. Julie s'oublie au sein de cette relation à deux vitesses et s'ajuste plutôt aux états d'âme de son amie. Elle l'accompagne dans ses délires et ses réflexions et, si elle l'oblige à affronter ses démons (« - Cesse, Marie, cesse de ne rien dire, supplia Julie, commençons à nommer des choses, cessons de nous accrocher à rien du tout. » (*O*, 209)), elle lui permet aussi de prendre un recul salutaire sur son passé

---

<sup>29</sup> CHARPENTIER, Isabelle, « "Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire..." », *COntEXTES*, 1 | 2006, mis en ligne le 15 septembre 2006, consulté le 12 avril 2014. URL : <http://contextes.revues.org/74> ; DOI : 10.4000/contextes.74

infernale et son présent intolérable. Elle est la distance nécessaire entre Marie et Marie, et celle-ci lui en est reconnaissante.

Au début du récit, Julie se sent complètement happée et dépassée par ce qu'elle vient de découvrir, c'est-à-dire que des « enfants bien-aimés laissent leurs parents les saigner à mort » (*O*, 11). Ce chapitre d'entrée en matière, qui devrait être le dernier en termes de chronologie, se fait le miroir des obsessions de Jacob et il est permis de croire que c'est bien cette dernière qui s'exprime à travers la narratrice. D'ailleurs, elle l'avoue elle-même :

Mais quand Alice Chaillé a été bien noyée dans la rivière qui traverse Choinière dans *L'obéissance*, tu avais refait tes nerfs et tes nerfs ont encore tenu assez longtemps pour regarder l'eau pénétrer les poumons d'Alice et se refermer sur elle. Mais après, après la mort d'Alice, est-ce que tu peux admettre enfin que tes nerfs t'ont lâchée? Non, je ne peux pas l'admettre, parce que Julie, qui est la narratrice de *L'obéissance*, ne pourrait pas l'admettre. Je ne l'admets pas parce que le roman se poursuit, parce que le roman s'est poursuivi dans ma main et de ma main sur le papier, alors que si mes nerfs avaient lâché, le roman n'aurait pas pu se poursuivre. Or, il se poursuit jusqu'à la fin, jusqu'à ce que Marie Cholet meure pour pouvoir accomplir autre chose que le perpétuel innocemment de ses parents bien-aimés. On aimerait savoir. On aimerait bien savoir ce que tu en penses aujourd'hui. D'accord, le roman s'est poursuivi et a été achevé, mais toi, as-tu mis un terme à l'écriture comme entreprise d'innocemment de la meurtrière et de la victime que tu es tour à tour? Se dépendre de l'innocemment, de la justification, des mille figures qui ornent le meurtrier et la victime, sans retourner aux grognements ou à la vocifération de la barbarie, c'est le travail même de l'écriture, dont l'accomplissement définitif est à jamais impossible. Qui que l'on soit, vissé sur un socle ou câlissé en bas des marches, si le roman se poursuit, c'est qu'on n'est pas passé du bord de la barbarie.<sup>30</sup>

Tout est là. Si Suzanne Jacob, par l'entremise de Julie, tente la distance avec elle-même, elle fait de même dans cet essai puisqu'elle se tutoie, elle se dédouble pour mieux se remettre en question, elle s'éloigne pour aller à sa propre rencontre, pour aller au bout d'elle-même. Elle utilise le même procédé chez certains personnages qui se dédoublent pour ne plus être seuls face à la douleur et pour arriver à se comprendre. C'est le cas chez Alice Chaillé: « Il fallait bien qu'elles soient deux désormais. Comment Alice toute seule aurait-elle pu traverser les flammes de l'incendie que la mort de Rémi avait allumé dans ses rêves? Elle aurait été brûlée vive si elle avait été une seule Alice. » (*O*, 97) Marie Cholet se dédouble aussi, à la suite de sa rencontre avec Florence :

---

<sup>30</sup> JACOB, Suzanne, *Écrire, comment, pourquoi*, Éditions Trois-Pistoles, 2002, p. 63-65

Depuis cette matinée où j'ai rencontré Florence [...] je suis morcelée [...] Je suis devenue un objet pour moi-même, un objet composé de divers morceaux qui sont fâchés les uns avec les autres, qu'il m'est impossible de réconcilier les uns avec les autres. [...] J'en suis à entendre ma voix quand je parle! J'entends les intonations de ma voix, ses attitudes, ses jeux. Ma voix joue un rôle comme si nous étions devenues des comédiennes, elle et moi. Nous sommes séparées. Nous ne formons plus une seule Marie. Il y a Marie et il y a la voix de Marie. (*O*, 173-174)

Ce dédoublement, qui résulte d'une fragmentation chez Marie, l'empêche de bien fonctionner à tel point qu'elle se dissocie de ses propres actes. Elle a besoin des autres pour se définir et se recentrer, pour se retrouver : « Oh! Jean! Parle, parle de moi à quelqu'un, dis n'importe quoi, mais parle de moi à quelqu'un [...] J'ai besoin de penser que tu parles de moi en ce moment. » (*O*, 174) Marie veut se faire nommer pour exister, mais elle a besoin, du même souffle, de disparaître, de s'éparpiller. C'est la maladie qui lui permettra de se perdre totalement, mais aussi, paradoxalement, de se retrouver.

### **L'incapacité collective de la dénonciation**

À l'instar de Suzanne Jacob, Julie s'indigne, elle dénonce. Elle tente de percer cette bulle de silence entourant les victimes qui favorise la perpétuation de la torture. Si Julie se fait porte-parole et porte-voix, c'est qu'elle a des réflexions obsessionnelles sur la violence et sur l'inaction des témoins d'actes brutaux et de situations abusives. Elle se penche sur « les mécanismes de reproduction de ce pacte qui autorise la pire cruauté à se nourrir de la soumission silencieuse » (*O*, 11-12) et elle veut alerter la population. Les témoins qui se taisent légitimement la pratique de la violence, parfois malgré eux, et leur silence est, pour Julie, « une hypocrite et active complicité avec la répétition de la torture » (*O*, 12). Est-ce un sentiment d'impuissance qui empêche les témoins de se commettre? Est-ce que la banalisation de la violence influence ces derniers au point qu'ils vont jusqu'à ignorer ce qu'ils ont vu ou entendu? Cette impression d'indifférence est manifeste d'abord dans le titre du chapitre consacré à l'histoire pourtant terrible de Florence (« Un fait divers ») et, surtout, par le ton banal et neutre employé pour y raconter l'horreur, c'est-à-dire la transmission de la violence et l'entraînement à la soumission. Cette section du roman confirme la réflexion de Julie selon laquelle « la violence est liée de près à la mère, à qui on a délégué la responsabilité de dresser

son enfant en l'adaptant à la vie en société<sup>31</sup> » et tente à la fois une réponse à la question que se pose Suzanne Jacob: « Où, à quelle heure, comment et pourquoi on apprend tous à obéir, de quel apprentissage il s'agit, puisque l'obéissance, qui a conduit aux génocides de notre siècle, entre autres atrocités, est un apprentissage.<sup>32</sup> » En acceptant de se plier à l'autorité de la mère, l'individu, en grandissant, continuera de s'incliner devant toutes les formes d'abus et de pouvoir. En effet, l'acceptation des violences quotidiennes peut nous amener à cautionner, en tant que société, des crimes étendus à une plus grande partie de la population. Les victimes sont seules et, pour Julie, on attend en vain que les choses changent puisque « laisser les choses comme elles sont semble être le propos principal et l'essentiel du code de conduite de cette masse silencieuse déjà submergée [...] d'appels à l'acte » (*O*, 12-13). Les gens sont tellement sollicités de part et d'autre qu'ils en perdent une partie de leur humanité. La loi du silence, parfois encouragée par les victimes, incite les témoins à passer leur chemin et favorise par le fait-même la perpétuation d'actes immoraux. Marie veut oublier les tortures infligées par ses parents et se rebute quand Julie tente d'aborder le sujet avec elle : « "De quoi je me mêle? Ils t'ont fait quelque chose, à toi, mes parents?" » (*O*, 21) Julie promet donc à Marie de se taire sur son passé mais elle est « convaincue que c'est ce genre de pacte du silence qui permet la mise en place des grandes dictatures, qui autorise les enfermements, les mises à mort, la torture » (*O*, 28).

On ne trouve donc personne pour se mettre du côté des victimes, pas même les victimes. Florence se tait au sujet de ses parents, de ses clients et de son mari, et les blessures non cicatrisées lui imposent de devenir violente à son tour. Alice pardonne tout à sa mère, elle s'efforce de lui rendre la vie agréable pour s'en faire aimer. Elle ira jusqu'à se tuer à force d'obéir, se faisant complice de sa propre mort, se suicidant pour éviter à sa mère l'odieux de l'infanticide. Marie l'a bien compris : « "Alice, jamais, ne vous a jugée. Elle a compris que sa vie vous était devenue, cette nuit-là, intolérable. Elle est entrée dans l'eau comme vous lui avez demandé de le faire, c'est ça?" » (*O*, 179). Marie défend même Florence alors qu'elle la sait coupable. Il n'y a que Julie qui parle et « [cette] voix singulière qui rompt le pacte de

---

<sup>31</sup> SAINT-MARTIN, Lori, *Le nom de la Mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Nota bene, 1999, p.102

<sup>32</sup> SAINT-MARTIN, Lori et Christl Verduyn, « Sauver la pensée, Entretien avec Suzanne Jacob », *Voix et Images*, vol. XXI, no2, hiver 1996, p. 230-231

silence, Julie ne cesse de la faire résonner, mais, paradoxalement, à cause de l'inertie générale, la voix singulière ne peut que se répéter à l'infini, entraînée donc vers une sorte de complicité avec la répétition de la torture<sup>33</sup> ». Julie ressasse son indignation, elle se fait entendre dans une logorrhée où se lisent l'aberration, l'exaspération et le sentiment d'urgence, et le roman en entier sera une répétition de l'horreur, à divers degrés. Julie se questionne sur la notion de responsabilité et, avec elle, Suzanne Jacob. Par cette « écriture critique qui, interrogeant l'être et le monde, s'interroge elle-même, interroge en elle-même ce qui la sépare de son projet et fait son deuil de toute saisie immédiate des choses<sup>34</sup> », elle pose elle aussi une action en faveur du dialogue et de la communication, « [elle] met fin au consentement tacite qui autorise tous les abus<sup>35</sup> ». Si Florence s'est tue, si Alice s'est pliée aux ordres de sa mère, si Marie s'est alliée à la coupable, si son enfant a refusé de naître, si toutes ne se sont pas révoltées, Julie et Suzanne, elles, ont parlé. D'histoires banales en situations insoutenables, de souvenirs en rêves, de détours en questionnements, elles ont dévoilé le processus de l'acceptation de la violence. Cela va dans tous les sens. Mais chaque pas, aussi petit soit-il, vers la dénonciation est une avancée vers l'arrêt de la torture. Et cette polyphonie cacophonique est venue dénouer un à un les nœuds du secret. Si l'on n'a pas définitivement mis fin à la cruauté, on en a certainement mis au jour les dispositifs.

### « *Je est un autre* »

Le *je* est difficile à saisir dans *Rouge, mère et fils*. Il est parfois plus aisé pour les personnages d'être spectateurs d'eux-mêmes et de se laisser définir par l'extérieur. Certains ne se sentiront exister qu'une fois nommés par autrui. En effet, le nom de famille constitue à lui seul un lien tangible avec ses proches en plus d'être parfois le seul critère par lequel les gens définissent un individu (*le fils, la fille de*). Pour d'autres, cependant, il constitue un tel fardeau que ce n'est qu'au moment de changer de nom que l'émancipation est possible. Ainsi, après son divorce, Delphine a gardé le nom de Félix, « Laurier, sous prétexte que c'était le nom qui avait mis une barrière entre elle et son père » (*RMF*, 110). De la même manière, lorsque le Trickster décide de se reprendre en main, il retrouve le nom de ses parents, il décide

---

<sup>33</sup> SAINT-MARTIN, Lori, « L'amour et la rivière : L'obéissance de Suzanne Jacob », *Le roman québécois au féminin (1980-1995)*, sous la direction de Gabrielle Pascal, colloque, Triptyque, 1995, p. 163

<sup>34</sup> VIART, Dominique, « Filiations littéraires », dans *Écritures contemporaines 2, États du roman contemporain*, *Revue des lettres modernes*, 1999, Paris, Caën, p. 136

<sup>35</sup> SAINT-MARTIN, Lori, *Le nom de la Mère.*, *op. cit.*, p.103

de « [se] débaptiser. Fini le Trickster. Mon nom c'est Jean Saint-Onge » (*RMF*, 213). Par ailleurs, celui-ci rebaptise Luc qui n'aime pas son prénom parce que, étant gaucher, il lit de droite à gauche et que le résultat ne lui plaît guère : « T'as pas un autre nom? Lucké, tiens, j'vais t'appeler Lucké. » (*RMF*, 171) Ce surnom appelle la chance et le Trickster sera comme un bon ange pour Luc. Il l'aidera à se trouver et à se construire. Pour Suzanne Jacob, le nom revêt tant d'importance que tous les chapitres de *Fugueuses* et plusieurs des chapitres de *L'obéissance* ont des titres éponymes. Dans *Rouge, mère et fils*, elle joue de la polysémie de certains noms. Le prénom de Rose fait écho au rouge du titre et le nom d'Emma Bovarte rappelle celui d'Emma Bovary. Delphine, à plusieurs reprises, est surnommée Delle, appellation qui, lorsque prononcée à haute voix, s'entend « d'elle », comme d'une mère puissante par qui tout arrive. De plus, comme le souligne justement Marie-Eve Dionne, « la forte présence de prénoms masculins commençant par la lettre "l" dans le roman est notoire — Luc Laurier, Félix Laurier, Lenny, Lorne. Ces hommes formant l'entourage de Delphine sont issus d'elle (d'l), tournent autour d'elle<sup>36</sup> ». La primordialité du nom dans l'œuvre de Jacob est bien illustrée par le personnage d'Edmond Mathieu, grand-père de Delphine, qui, à sa majorité, a fait changer l'orthographe de son nom de famille en enlevant le *H* muet, comme pour effacer sa propre Histoire. Symptôme de cette incertitude de l'être, la narration oscille parfois de la première à la 3<sup>e</sup> personne et, si la focalisation est généralement interne, le personnage-narrateur change d'un chapitre à l'autre, parfois même au milieu du chapitre, sans prévenir. On brouille les frontières entre réalité et monde intérieur où les personnages monologuent ou dialoguent avec eux-mêmes ou avec la représentation des autres : « Luc, Louka, Loukachkaïa chéri veut travailler, veut faire avancer les choses, veut en finir avec sa thèse [...] Me voici, tu n'es plus seul, ô Solitaire, nous sommes deux. » (*RMF*, 31) Et pourtant, Luc est encore bien seul, il s'adresse en pensée à une machine. Si l'on est dans la tête de Luc dès le début de ce chapitre, c'est la voix de Delphine qui parle en lui. « En tout temps, qu'il soit seul ou avec autrui, il se regarde agir, spectateur de lui-même, incapable de ne pas se dédoubler pour mieux s'auto-analyser.<sup>37</sup> » Il va jusqu'à imaginer une conversation avec Rose qui lui demande : « "- Pourrais-tu essayer de parler de toi à la première

<sup>36</sup> DIONNE, Marie-Eve, *Nom propre et roman chez Suzanne Jacob*, mémoire de recherche en littératures de langue française, Université de Montréal, 2013, p. 66-67

<sup>37</sup> BIRON, Michel, « Happy end : l'héritage amérindien dans *Rouge, mère et fils* de Suzanne Jacob », *Tangence*, n° 98, 2012, p. 91



personne?" » (*RMF*, 87) Ainsi, la construction identitaire passe beaucoup par les autres, même intériorisés. L'altérité a son importance dans la littérature québécoise contemporaine « mais la rencontre de l'"Autre" est aussi un regard sur soi et une façon d'accomplir son propre voyage intérieur<sup>38</sup> ». Pour mieux voyager, Delphine joue avec la réalité pour ne pas avoir les deux pieds dedans. Elle est constamment dans la transgression. Luc a hérité de ce trait et ne se commet que peu. Delphine raconte à Lorne: « [...] on a joué à ne pas se reconnaître l'un l'autre, c'était un jeu. "Bonjour madame", devait dire Luc, et je devais répondre : "Bonjour monsieur, je ne me souviens pas de vous avoir jamais rencontré", et ainsi chacun son tour, c'était à qui réussirait le plus longtemps à supporter la souffrance de ne pas reconnaître l'autre. » (*RMF*, 231) Et c'est un jeu dangereux qui se perpétuera dans la vie de la mère et du fils : « -Toi et ton fils, vous avez fait semblant de ne pas vous reconnaître ce matin. Vous utilisez une langue que vous êtes seuls à entendre. » (*RMF*, 280) Ils jouent et on le leur reproche : « Ta mère et toi, comme bien d'autres par ici, vous êtes aussi des faux vrais. Vous êtes des espèces d'immigrés de l'intérieur. Vous ne comprenez rien aux règles du jeu auxquelles vous vous croyez soumis parce que vous n'arrivez pas à les adopter. [...] Vous ne voulez pas discuter, vous ne voulez pas entendre. » (*RMF*, 219- 220) C'est donc une fuite que Luc et Delphine vivent au quotidien. Un refus de leur propre identité. Mais cela n'empêche pas le monde de tourner autour d'eux et en eux. Ils sont au cœur de la polyphonie.

### ***Suite H et autres débordements***

*Rouge, mère et fils* est un roman où les frontières entre fiction et réalité se brouillent et s'estompent. On rêve sa vie, on écrit ses rêves, on parle comme on écrit. On écrit pour survivre. Et on peint pour rétablir son histoire :

[...] l'idée des *H* lui était venue de son grand-père maternel qui s'appelait Edmond Mathieu, Mathieu avec un *H*, qui avait décidé, à sa majorité, à vingt et un ans à l'époque, qu'il en avait assez et il avait fait les démarches et il avait obtenu de changer son nom pour Matieu sans *H* [...] " Ni ma mère ni personne ne semble avoir compris ce qui avait irrité mon grand-père à ce point. J'aurais aimé savoir, j'aurais aimé, mais mon grand-père a disparu dans la nature avant ma naissance. Je suis obligée d'inventer une histoire, l'histoire qu'il a fait disparaître parce qu'elle était muette. "[...] le *H* représentait peut-être la mort écrite, [...] sorte de petite tombe cachée parmi les autres lettres vivantes, une lettre sans le souffle, et donc peut-être la mort. (*RMF*, 228-230)

---

<sup>38</sup> GAUVIN, Lise et Franca Marcato-Falzone [dir.], *L'Âge de la prose : romans et récits québécois des années 80*, Montréal/Rome, VLB éditeur/ Bulzoni editore, 1992, p 14-15

En mémoire de son grand-père et pour tenter une réponse à ses questions, Delphine peint des encres dont les thèmes principaux sont des mots comprenant des *H* muets, comme *Écho* et *Ethnie*. Deux mots emblématiques du roman tout entier, qui sont représentatifs à la fois de sa structure (en échos) et de la thématique (le métissage).

L'écho, figure polymorphe, se déploie – implicitement ou explicitement – dans de nombreux corpus contemporains, qui ne sauraient s'ériger en dehors d'un dialogue avec soi et avec l'autre, mais aussi avec les composantes culturelles d'un livre en mutation. À l'instar de Jean-Michel Rey, on peut se demander si l'œuvre contemporaine n'est pas dans l'obligation de s'apercevoir des limites qui sont les siennes et d'en passer par l'autre, une altérité qui s'impose dans le processus même de l'écriture. [...] [L'écho] confère au texte un nouveau statut, en lui permettant de transcender le cadre de l'espace littéraire et de refonder un nouvel ordre culturel qui l'autorisera à se constituer à travers la confrontation ou le dialogue avec les autres formes artistiques<sup>39</sup>.

C'est exactement ce qui se produit quand Delphine peint ses encres, elle se fait l'écho de l'histoire de son grand-père et entre par le fait-même dans le lieu de tous les possibles. Elle cherche ses origines et tend à reconstruire le fil de son existence, à retrouver le secret de sa naissance pour mieux fixer son identité. Elle cherche aussi à rétablir une histoire plus grande, qui transcende même les frontières du roman. « On reconnaît ici une mise en abyme des romans de Jacob : ils racontent des histoires familiales qui font écho à une histoire collective enfouie, cachée dans les secrets de l'histoire elle-même.<sup>40</sup> » Ainsi, la structure même du roman se revendique de l'écho et du recommencement puisque les récits se répondent et que la peinture évoque l'écriture. Mais les personnages retournant sans cesse vers la genèse de leur existence se font aussi l'écho désespéré d'un silence qui les place dans une impasse identitaire. Les effets d'échos se font sentir jusqu'à l'extérieur de la trame narrative de *Rouge, mère et fils* et un de ses plus importants intertextes est sans aucun doute *La Bulle d'Encre*, essai dans lequel « la venue de quelques-unes des principales caractéristiques du genre narratif tente en quelque sorte de contaminer l'essai, sans toutefois remettre en question la désignation générique première<sup>41</sup> ». Que penser alors du processus de transposition de l'essai

---

<sup>39</sup> MAVRIKAKIS, Catherine et Catherine Morency, « Présentation : Échos et résonances », *Protée*, vol. 35, n° 1, 2007, p. 8-9

<sup>40</sup> LABELLE, Maude, *Une esthétique hyperréaliste en littérature?*, *op. cit.*, p. 34-35

<sup>41</sup> CLICHE, Denise, André Mercier et Isabelle Tremblay, « La transposition générique à l'œuvre dans *Scènes d'enfants* de N. Chaurette et *Le Dernier Délire permis* de J.-F. Messier », *Protée*, Vol. 31, n° 1, 2003, p. 38

dans le roman? Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Comme c'est le cas avec Julie dans *L'obéissance*, les préoccupations que Suzanne Jacob donne à lire dans ses essais refont surface sous forme de récits dans ses romans, ce qui porte à croire qu'elle ne peut aller au bout de ses questionnements que par la fiction. La fiction serait partie intégrante de la réflexion, c'est ce qui lui permettrait d'entrer dans le réel.

Chez Jacob, cette mise en œuvre de la fiction au sein de la réflexion participe d'une appréhension particulière du monde et de la création. Grâce à la fiction, l'auteure contourne l'impasse méthodologique dans laquelle l'enferme l'écriture conventionnelle de l'essai. Le langage fictionnel apparaît donc comme un lieu privilégié à partir duquel peut s'élaborer le discours essayistique. La fiction désigne alors un langage différent et essentiel à l'émergence de la réflexion<sup>42</sup>.

Et la référentialité prend aussi sa place dans la fiction. Dans *Rouge, mère et fils*, les personnages vivent péniblement leur quotidien à cause de leur perméabilité aux images d'actualités et aux *titres*, expression tirée d'une anecdote relatée par Emma Bovarte concernant une de ses patientes qui affirmait ne pas pouvoir vivre à cause des *titres* de journaux, « la Dette, les charniers, la contrebande des cigarettes, les bactéries, et puis Tchétchénie, Kosovo, Érythrée, Afrique, Brésil » (*RMF*, 52). Pénétrée, donc, par le malheur des autres, jusqu'à se priver d'une vie normale. Cette femme évoque Delphine pour Rose, mais aussi pour le lecteur qui fait inévitablement le rapprochement car cette dernière angoisse, on le sait, pour tous les peuples. Ne sachant de quelle tribu elle provient, elle porte en elle toutes les souffrances du monde, ce qui l'empêche d'investir sa propre vie. Le même phénomène se présente chez Luc qui ne vit que peu dans le réel. Il entretient une relation particulière avec les *titres*, une relation de fuite, de *zapping*, « état mental qui lui permet de "zapper" sa réalité vers une autre, celle de pays étrangers qu'il côtoie grâce aux actualités télévisées<sup>43</sup> ». La relation ambivalente qu'entretiennent les personnages de *Rouge, mère et fils* avec les *titres* est une mise en récit d'une réflexion de Suzanne Jacob, comme en témoigne l'extrait suivant, écrit à chaud après les événements du 11 septembre 2001 :

C'est la mi-septembre. La pelouse est encore verte, les rosiers toujours en fleurs, mon thé brûlant, *America is under attack*, nous sommes aimés. Nous avons été la cible des images qui nous ont bombardés, et maintenant, nous sommes aimés par les herbes mûres, par les

---

<sup>42</sup> GRENIER, Rosemarie, *De l'essai à la fiction : penser l'écriture chez Suzanne Jacob*, mémoire de recherche en littératures de langue française, Université de Montréal, 2006, p. 12-13

<sup>43</sup> LABELLE, Maude, *Une esthétique hyperréaliste en littérature?*, op. cit, p. 52

goûts séchés de la maison, par le vélo couché dans le sable. Les meurtriers ont choisi le même sort que leurs victimes : que les images de leurs visages soient dressées sur l'écran – sur l'autel? – offertes à notre contemplation. Victimes et meurtriers, Abraham et Isaac, Agamemnon et Iphigénie, Laura Laur et Alice Chaillé et Lenny sont étroitement unis ensemble, *et ce n'est pas nous*. Nous sommes aimés<sup>44</sup>.

Cette énumération de personnages, unis dans la douleur, sature le lecteur. Celui-ci se détache inévitablement et regarde couler les malheureux avec ses yeux de privilégié. Le cynisme manifeste de la narratrice n'est pas sans rappeler le sentiment de Luc face à une Rose plus insensible qu'elle ne le croit devant la misère humaine. Dans cet inventaire de la souffrance, on trouve Isaac et Abraham, qui sont aussi mentionnés dans *Rouge, mère et fils* : « [...] et Delphine a mélangé des couleurs en disant qu'Isaac, le fils d'Abraham, avait pu se réveiller de son cauchemar biblique en s'écriant qu'il avait dormi sur le pire autel de la montagne [...] » (*RMF*, 227-228). On y trouve aussi trois personnages jacobins aux destins tragiques : Laura Laur (suicidée), Alice Chaillé (victime d'infanticide) et Lenny (mort après une longue agonie). Cet extrait laisse présager chez Suzanne Jacob un désir de dénoncer qui déborderait du seul cadre de la fiction et qui ne s'estomperait pas une fois couché sur papier. Elle se place dans une position de témoin aux côtés de ses personnages.

La réalité des personnages jacobins doit donc obligatoirement passer par une représentation extérieure pour être perçue. Le témoin endosse ce rôle de l'œil extérieur. Julie, dans *L'obéissance*, le Trickster dans *Rouge, mère et fils*, Nathe dans *Fugueuses*. La distance romanesque, inscrite dans l'attitude du témoin, fait peut-être écho à la posture de l'auteur qui, d'une certaine façon, observe le monde et en témoigne. Le témoin joue donc un rôle important chez Jacob et le récit prend une dimension éthique en faisant de l'observation une responsabilité de l'individu face à l'histoire<sup>45</sup>.

Le brouillage des frontières est ici plus important que jamais. Cette relation dépasse largement celle de l'intertextualité. Il s'agit d'un jeu de miroirs, d'une autoréflexivité du discours dominant de Jacob dans ses œuvres de fiction. Une contamination d'un genre à l'autre à cause d'un trop-plein discursif, d'un plaidoyer qui cherche à tout prix à se faire entendre.

### **Vivre par procuration**

Les échos des *titres* se font aussi ressentir dans *Fugueuses*. En effet, les événements extérieurs ont un impact certain sur la vie des personnages, parfois à retardement, « comme si

---

<sup>44</sup> JACOB, Suzanne, *Écrire, comment pourquoi*, *op. cit.*, p. 80-81

<sup>45</sup> LABELLE, Maude, *Une esthétique hyperréaliste en littérature*, *op. cit.*, p. 101

ces chocs médiatisés se répercutaient dans la conscience des personnages et les révélèrent à eux-mêmes<sup>46</sup> ». Ainsi, ce sont les événements du 11 septembre 2001 qui jettent Émilie dans la folie, du moins c'est ce que croit Nathe puisque c'est le 13 septembre 2001 que sa mère s'est évanouie la toute première fois. Elle raconte : « Mais depuis deux jours, la télé et la radio étaient restées allumées, et ce soir-là, ma mère s'est précipitée au jardin pour respirer, elle n'arrivait plus à respirer [...] et elle est tombée. Je l'ai vu s'effondrer. » (*F*, 11) Le choix du verbe « s'effondrer » rappelle l'effondrement des tours jumelles et insiste sur le lien entre les événements vécus par les Américains et la situation familiale de Nathe. C'est pourtant, un sentiment de liberté qui a traversé Émilie au moment de la chute du World Trade Center :

[...] quel est ce moi profond qui a été secoué par les images de l'effondrement des tours jumelles à New York? Quel est ce moi d'où a jailli une sorte de transe qui s'est conclue dans ma bouche par un cri de triomphe : "Enfin!" Quel conflit venait donc de se résoudre aux yeux de ce moi profond, si lointain, si étranger, pour lequel je devrais acquérir une si forte estime? Si Nathe n'avait pas été malade ce jour-là, je me serais mise à danser et à chanter, mais j'ai refréné cet incompréhensible moment de délire personnel pour me mettre au diapason de l'horreur et de la fureur générale. (*F*, 80, 81)

Pour Émilie, cette tragédie est un point tournant dans l'Histoire mais aussi dans son histoire. C'est une ère de renouveau, l'occasion de se remettre au monde. Pourtant, « si [...] c'était peut-être la divulgation du secret de la naissance de Nathe que l'effondrement des tours jumelles avait enfin rendue possible [...] elle s'était défilée en s'évanouissant dans tous les coins et en perdant complètement la tête avec François » (*F*, 101). Cette fuite avortée vers le grand amour lui permettra tout de même de retrouver sa famille et de resserrer les liens entre ses différents membres. Ainsi, le secret de la naissance de Nathe trouvera tout naturellement son chemin, sinueux, vers la principale intéressée. Fabienne aussi vit une relation particulière avec l'actualité. En effet, à l'annonce de la mort de son aînée, qu'elle apprend par le biais de la chronique nécrologique du journal, elle ne réagit pas tout de suite :

Quand Stéphanie est morte, je n'ai rien ressenti. Du tout. [...] Xavier avait étalé le journal sur la table comme il le fait chaque midi en attendant d'être servi. [...] Xavier a dit : "Regarde." Je me suis penchée sur la page et j'ai vu la photo. J'ai regardé la photo et le nom. Le nom et la photo. Stéphanie Dumont. Xavier a tourné la page. Au dos, un magasin de meubles annonçait des soldes avant Noël de canapés en cuir. J'ai fait remarquer à Xavier que l'avis ne disait pas de quoi. "De quoi quoi?" a dit Xavier. – De quoi Stéphanie est morte." (*F*, 218,219)

---

<sup>46</sup> LÉPINE, Hélène, « Les yeux fertiles », *Moebius : écritures / littératures*, n° 110, 2006, p. 149

Fabienne reste froide et intellectualise la situation plutôt que de vivre ses émotions. Elle entre alors en elle-même et s'imagine en train de répondre aux questions des journalistes concernant la mort de sa fille : « "Nous n'avons aucune raison d'avoir honte." Je corrigeais ma déclaration : "Je ne crois pas que nous devons éprouver de la honte." Plus tard : " Allez vous faire foutre!" Voilà, la synthèse était faite, le thé était froid, je l'aime tout aussi bien quand il est froid. » (F, 220) Cette invention rappelle les nombreuses fois où Fabienne et Xavier ont dû répondre des actes de ce dernier à propos de l'abus présumé d'une de ses patientes, mineure. Fabienne revit ce climat tendu lorsqu'elle regarde, aux nouvelles, des images de la tuerie de Polytechnique.

Je ne me détachais pas de l'écran. Je plongeais comme dans un miroir dans les traits du visage des mères des polytechniciennes assassinées, dans l'espoir de parvenir à imiter ce qu'elles montraient qu'elles éprouvaient. La pensée que ces femmes étaient entourées de microphones et de caméras auxquels elles obéissaient, auxquels elles ne se soustrayaient pas, la pensée qu'elles acceptaient de donner en spectacle ce qu'elles n'auraient jamais de plus intime a anéanti mes efforts. (F, 222)

Elle tente de vivre ainsi son propre deuil par procuration. Elle tient à vivre sa peine. « Je me répétais : " Ma fille est morte, ma fille est morte." Des sons sans écho. Oh, tout mon être se tendait dans l'attente d'un écho. » (F, 221-222) C'est finalement la mort de la princesse Diana qui va déclencher le deuil de Fabienne. Elle s'appropriera ce deuil national et libérera sa peine cachée : « [...] je suis restée des heures stationnée devant l'écran avec les mots "Ma fille est morte" qui, cette fois, m'ont ravagée. Pas la mort d'abord. Les mots eux-mêmes. [...] Et j'ai enfin hurlé, comme elles hurlent, les vraies mères, comme il faut hurler, comme le hurlement naît dans les entrailles et les traverse : "Elle est morte!" » (F, 225-226). Si la télévision est un médium qui joue un rôle salvateur pour Fabienne en lui permettant d'entrer en elle-même, la caméra permet inversement à Alexa de s'extérioriser. Cette dernière sent le besoin de se livrer en images et de capter ses propres émotions après sa rencontre troublante avec son père :

Elle tapa en caractère gras les mots qui l'écornaient, lui infligeant une brûlure horrible [...] Elle prit le caméscope et filma les mots en comptant les secondes jusqu'à soixante. [...] Elle tourna le caméscope vers elle et se filma. Elle prononça lentement : « Le monde tel que je le conçois. » [...] C'était trop fou, trop pété, d'enregistrer ses propres larmes. Elle continua pourtant de filmer : « Filmer ses propres larmes mérite la lapidation. [...] » (F, 181)

Antoine, de son côté, se confie par lettres. Il est l'auteur d'une longue correspondance à sens unique, suspendue avant d'arriver à sa destinataire, Amina. Il a cumulé les lettres sans les envoyer « si bien que le contenu de ces lettres avait fini par lui paraître dépassé, sinon insensé » (F, 108). Il choisit finalement de lui parler dans sa tête, ce qui est « plus rapide qu'Internet, plus rapide et mille fois plus efficace puisqu'il n'attendait aucune réponse, puisqu'il ne soumettait personne au stress de devoir répondre » (F, 137). Antoine rédige aussi des dizaines de missives adressées à son père avant de les rejeter. Elles contiennent à peu de choses près toutes le même texte: « "Cher papa, si je t'écris après toutes ces années, c'est que j'ai enfin la preuve que je ne suis pas stérile. Au fait, je me suis achetée une Volvo munie d'essuie-phares. Voudrais-tu transmettre ces deux nouvelles à maman? Merci." » (F, 109). Par ailleurs, Blanche et sa fille Stéphanie ont correspondu longtemps avant la mort de cette dernière. Stéphanie tente d'éclairer son passé en renouant avec Blanche mais elle n'en percera pas tous les mystères : « Tu vas me détester, je le pressens, mais je vais ajouter que c'est à toi d'inventer ce qui manque. Il est vain, inutile et nocif d'attendre quand nous avons hérité du don d'invention. » (F, 234). C'est au fil de cette correspondance que Stéphanie a promis à Blanche de l'aider à mourir quand le temps viendrait. Les lettres seront remises à Nathe au moment où elle apprendra qu'elle est la fille véritable de Stéphanie et qu'elle sera, éventuellement, investie de son rôle auprès de Blanche : « "Nathe, l'arrière-petite-fille de Blanche, la petite-fille de Fabienne, la fille de Stéphanie", voilà ce qu'elle a déclamé, après m'avoir anesthésiée avec sa voix flottante à laquelle je ne voulais plus succomber. » (F, 297) La déclaration de Christine Musse est solennelle, tout comme le serait un baptême. Par cet acte perlocutoire, c'est une nouvelle mère qu'elle lui donne. Pour le reste, elle devra, elle aussi, compter sur son don d'invention.

### **Dédoublements**

L'effondrement des tours jumelles est emblématique du motif du double et de la gémellité que l'on retrouve à plusieurs reprises dans *Fugueuses*. Ainsi, la paire fraternelle que forment Émilie et Stéphanie cédera sa place à la relation fusionnelle qu'entretient l'aînée avec Carole Monty, ce qui peine Émilie qui ne voit pas cette amitié d'un bon œil : « " – Jalouse, dit Stéphanie de sa voix chaude en passant son bras autour du cou d'Émilie, tu sais bien que Carole ne pourra jamais être ma sœur de sang." » (F, 97) Émilie reprendra ses droits de sœur

de sang lorsqu'elle accompagnera Stéphanie dans sa grossesse puis dans sa mort pour ensuite élever sa fille comme sienne. La relation orageuse et passionnée que vivent Nathe et Alexa rappelle cette première relation familiale. Nathe forme aussi un tandem avec Ulysse, et leurs histoires malheureuses se feront écho à cause des Piano, autre couple complémentaire et explosif. Si Christine Musse rappelle Edna Thiffault à Blanche, celle-ci s'est trouvée une nouvelle partenaire de vie dans la personne d'Anaaq, compagne de chambre et amie de qui elle sera inséparable, jusque dans la mort. Mais les personnages de *Fugueuses*, comme la plupart des personnages jacobiens, sont complexes. Ils sont doubles et se dédoublent. Ils fuient en eux-mêmes, ce qui ne laisse pas les autres indifférents : « Elle ajouta qu'il y avait assez de Nathe pour lui parler à la troisième personne, assez de Nathe pour les dédoublements et les vues d'ensemble. » (*F*, 115) Certes, Nathe se multiplie, mais elle se divise aussi, elle sépare son corps et son esprit, afin de fuir une réalité trop difficile : « Enfin, son esprit décolla et monta au-dessus de la troposphère où elle créa cet être extérieur à elle à qui il était impossible de parler puisqu'il était extérieur et puisqu'il n'avait ni yeux, ni oreilles, ni sexe. » (*F*, 64) Mais si Nathe se tait dans la réalité, elle parle beaucoup dans sa tête. Elle discute avec elle-même, intègre la voix des autres à sa propre réflexion et se permet d'être authentique : « "Arrête ta violence" chuchota Alexa dans la tête de Nathe. "Arrête ton snobisme ", répondit Nathe dans sa tête de Nathe. » (*F*, 41) Alexa traîne aussi son double qui apparaît lorsqu'elle n'est pas en contrôle d'elle-même, ce qui arrive rarement. Parfois pour veiller sur elle (« La présence quasi fantomatique d'une deuxième Alexa qu'elle surprenait, au moment où elle émergeait du sommeil, en train de la caresser très doucement était fragile et fugitive. Pour ne pas la perdre, elle ne devait pas tirer sur le fil de ses pensées. » (*F*, 150)), et parfois dans le rôle du bouc émissaire (« Elle mit ces larmes sur le dos de la deuxième Alexa. Elle avait dû dormir debout sans s'en apercevoir, car elle, Alexa, n'avait encore jamais pleuré pour vrai. » (*F*, 169)). Cette tendance à la multiplication des personnalités provoque des sauts dans la narration qui passe de la première à la troisième personne sans prévenir, au gré des allées et venues des personnages entre leur vie réelle, leurs souvenirs et leur refuge intérieur. Les narrateurs posent un regard cynique et lucide sur leur environnement et leur vie, ils se regardent de l'extérieur et c'est pour mieux prendre du recul, parfois, qu'ils entrent en eux-mêmes : « C'est de ce gros moi-même qui se bute et qui refuse obstinément barbecue, spa, piscine hors terre et musique d'ambiance – j'allais oublier la musique d'ambiance, ricana



Émilie – qu'Émilie Saint-Arnaud – encore ce gros moi-même – veut se débarrasser. Elle ne veut plus se connaître. » (*F*, 71) Antoine se justifie dans des dialogues avec lui-même. D'un côté, il se fait le juge de ses propres actions et de l'autre il emprunte les traits de l'avocat du Diable : « Et je n'exagère pas, se dit Antoine, mais il ignorait absolument qui, en lui, l'accusait d'exagérer [...] » (*F*, 114) Les personnages ont parfois recours à des moyens extérieurs afin de fuir en eux-mêmes. C'est ainsi que Blanche convoque la poésie comme moyen de survie dans un moment critique de son existence: « Pour mettre un terme à cette spirale qui risquait d'emporter sa raison, Blanche avait fait appel à un poème de Baudelaire qu'elle et George avaient mémorisé avec d'autres après avoir vu le film où l'on brûlait tous les livres. » (*F*, 251) Ces stratégies de fuite sont efficaces à court terme, mais les personnages devront rompre avec leurs obsessions afin de s'émanciper et de construire leur identité.

## LA COMMUNAUTÉ ENFOUÏE

### **Prendre la parole à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel**

Si l'identité du sujet est multiple, c'est aussi parce qu'elle est habitée par autrui et teintée de son passé. Le sujet contemporain est hanté. Selon Laurent Demanze,

l'individu contemporain a incorporé sa communauté [...] Car loin d'être évacuée, la mémoire s'ancre au plus intime du sujet. Si le monde moderne se dresse en permanence contre le passé, une mémoire déchirée et infiniment recomposée s'impose à l'individu contemporain : la mémoire est moins prise en charge par une collectivité vacillante qu'elle n'est assumée individuellement, comme une dette, dans l'intimité d'un être singulier<sup>47</sup>.

Le sujet se fait porte-parole contre son gré, il s'exprime non pas au nom de la communauté, mais plutôt dans sa continuité, il ne peut en faire abstraction. Il est composé des autres, accompagné par les autres. « L'héritier est ainsi à lui seul toute la communauté ancestrale, le recueil des êtres disparus: il est synthèse des temps, puisque le présent de l'individu se mêle aux heures anciennes des ancêtres, et palimpseste des identités, puisque les traits de l'un se mêlent aux inflexions de l'autre.<sup>48</sup> » Si le sujet a en lui les êtres du passé, il se fait aussi miroir déformant de ce qui l'entoure, il est en constant dialogue avec l'altérité en plus de s'entretenir avec lui-même. L'être est multiple, sa prise de parole aussi. Cette polyphonie est à l'œuvre

---

<sup>47</sup> DEMANZE, Laurent, *Encres orphelines*, op. cit., p. 45

<sup>48</sup> DEMANZE, Laurent, « Les possédés et les dépossédés », *Études françaises*, vol. 45, n° 3, 2009 p.14

dans *L'obéissance* où les différents discours se font écho et où les personnages féminins semblent tous être intégrés les uns dans les autres, liés afin d'accomplir un même et unique destin violent, une condamnation générique de la femme.

Jacob structure le roman selon un principe associatif, et ainsi d'autres incidents violents ou mortifères sont reliés à [la tragédie d'Alice], que ce soit d'un point de vue thématique ou causal. Depuis la matière de cette violence est forgée une chaîne de revenance, dont chacun des personnages féminins du roman représente un maillon, y prenant part à travers un redoublement / dédoublement mortifère<sup>49</sup>.

Partant, le discours principal semble ne jamais s'interrompre et suivre un fil directeur malgré les multiples changements de narrateurs. Si des personnages distincts prennent la parole à tour de rôle, il n'en demeure pas moins que les discours s'entremêlent, s'emboîtent, se rencontrent et se confondent. On passe de la première à la troisième personne subitement, et presque toujours on parle des autres ou au nom des autres. En effet, Marie prend la parole pour Florence en la défendant devant le jury. Elle s'identifie à elle pour la faire acquitter, bien que celle-ci évoque sa propre mère violente et autoritaire, ce qu'elle ne peut nommer. Cette tension teinte nécessairement la relation que les deux femmes entretiennent. Marie, à Julie :

- Est-ce que Florence te rappelait quelqu'un?
- C'est le genre de personnes qu'on ne voit pas même si on les a juste à côté de soi, elles font partie de la liste des disparues. Pourquoi?
- Comme ça. Parfois elle me regardait et j'avais l'impression qu'elle me reconnaissait et, pire, qu'elle se vengeait.
- J'ai l'impression qu'elle t'en a fait voir, dit Julie. (*O*, 194)

Florence est assurément le portrait de la mère de Marie. Mais elle est à la fois mère et fille, bourreau et victime, ce qui touche l'avocate qui, par empathie, ne fait bientôt plus qu'une avec elle.

L'inavouable : je me suis mise à vivre la vie de Florence. Je me suis mise à imaginer que j'étais son corps aux seins nus et que Jean était Hubert m'ordonnant de danser. Y penser réveille toujours le même vertige, la même féroce humiliation. Nous ne sommes pas obligées, personne ne nous oblige à le faire! Nous le faisons volontairement. C'est cela, la volonté. Ce n'est rien d'autre. Et alors, une fois devenue Florence en imagination, une fois que j'ai eu saisi la nature de l'obligation conjugale héritée par le corps de Florence, je me suis mise à repousser Jean. Oh! Jean, pardonne-moi! (*O*, 175)

---

<sup>49</sup> KING, Audrey Daniela, *La revenance dans le roman québécois au féminin après 1980*, Thèse de doctorat, Département d'études françaises, Queen's University, Kingston, février 2011, p. 144

Cette personnification a donné à Marie la force de plaider en la faveur de Florence et lui a valu l'acquiescement de sa cliente. Mais cette victoire lui laisse un goût amer, celui de son enfance, similaire à celle d'Alice.

Marie est peut-être "Alice survivante", mais elle se reconnaît également dans Florence, car elle comprend les frustrations maternelles et les humiliations conjugales que celle-ci aurait vécues dans un contexte familial patriarcal [...] Marie s'approprie la culpabilité de Florence comme pour compenser le manque de remords de sa propre mère<sup>50</sup>.

Elle voudrait retourner en arrière pour faire condamner Florence: « J'ai gagné un procès qui m'a abattue, dont je ne me relève pas [...] Florence pourrait être condamnée, elle doit être condamnée. » (*O*, 175) Marie ne peut survivre à ce procès où s'opposent mère et fille. Tout se passe comme si elle avait intégré les deux rôles et qu'elle était déchirée dans cette relation double et trouble qu'elle entretient avec elle-même. Cette tension devient mortifère et Marie fuira cette situation intenable dans la mort. Mais si Alice est restée vivante jusqu'à la fin dans l'esprit de Marie, cette dernière vit toujours dans l'esprit de Julie qui l'a intériorisée. Elle l'accompagne au quotidien : « Épanchement de la voix de Marie dans ma mémoire : "Tu n'y es pas du tout, ma pauvre Julie, tu confonds tout [...]" » (*O*, 27) Dans ce chaos des narrations, les personnages féminins et les prises de paroles se succèdent et se répondent, elles s'enchâssent à la manière de matriochkas. S'il est permis de croire que les jeunes femmes à l'auberge de Florence et Hubert sont Marie et Julie, dans une mise en abyme réussie, on retrouve l'histoire familiale de Marie dans celle de Florence, il y a un rappel de Florence chez Aglaé, etc. On rapporte aussi les propos des autres, les « on dit » et cette parole vient ajouter à la polyphonie des voix. Dès lors, non seulement les personnages sont multiples, portant en eux un lourd passé et toutes les existences du monde, mais leur voix se perd aussi à travers toutes celles qui les entourent, qui parlent d'eux, qui parlent pour eux. Certains personnages, fatigués de cette lourde charge, préfèrent se taire à jamais. En mourant, Marie clôt sa propre histoire en même temps qu'elle ferme le dossier de Florence et Alice Chaillé.

### **Au nom de la mère et de la fille**

Les personnages féminins de *L'obéissance* sont tous porteurs d'une double identité de fille et de mère. Cette dualité est fondamentale puisque leur rapport à la maternité dépend de leur enfance et se répercute directement sur leur descendance. Les femmes de *L'obéissance*

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 150

sont liées par un destin similaire, rattaché « à la violence, à la maternité, à un secret inavouable. Ainsi, la violence maternelle fait l'objet de multiples mises en abyme, si bien qu'on est confronté, à de nombreuses reprises, au spectacle de l'insoutenable<sup>51</sup> ». Souvent parce qu'elles entretiennent un amour fusionnel, « un amour si immense qu'il ne peut éclater que dans la violence<sup>52</sup> » avec leurs filles et qu'elles tentent de protéger ces dernières de tout (et bien souvent du père), les personnages féminins de *L'obéissance* vont perpétuer la violence qu'elles ont connue elles-mêmes dans leur enfance. Cette symbiose heurte Florence dans sa dualité et elle mettra tout en œuvre pour empêcher sa fille de grandir. Elle veut garder Alice pour elle seule, en faire sa meilleure amie, empêcher qu'on ne la touche, qu'on ne la regarde, « [elle] la contemple comme si c'était elle-même qui venait d'arriver sur la terre avec une nouvelle chance » (*O*, 70). Et cette confusion des rôles perdra Alice. Quand celle-ci commence à vouloir sortir du cocon, Florence devient extrêmement sévère. Elle pousse sa fille à devenir de plus en plus parfaite, à tel point que cette dernière s'impose elle-même des exercices de perfection par amour inconditionnel pour sa mère. Et Florence exige d'elle une soumission croissante. Plus elle grandit et devient curieuse, plus sa mère craint son jugement. Florence ne peut plus supporter le regard de sa fille et Alice finira par se noyer sous les ordres de sa mère. Quelques heures plus tard, au moment où « elle prend subitement conscience qu'Alice l'aimait à mourir » (*O*, 218), Florence se rend au poste de police et dit, comme dans le fait divers qui a inspiré Suzanne Jacob<sup>53</sup> : « "Je voulais lui apprendre à obéir." » (*O*, 218) Le sujet féminin jacobien est mutilé et parcellisé, et cela se répercute dans la structure du roman. « L'extrême gravité de l'acte infanticide impose aux aspects formels du roman sa propre logique d'exception. Première conséquence, une extrême fragmentation narrative. Tout comme la violence maternelle morcelle le moi, le brise en mille morceaux, elle fait éclater la forme romanesque.<sup>54</sup> » La répétition de la violence est donc difficile à freiner. Pourtant,

---

<sup>51</sup> SAINT-MARTIN, Lori, *Le nom de la mère.*, *op. cit.*, p.99

<sup>52</sup> *Ibid.*, p.106

<sup>53</sup> Dans un entretien accordé à *Voix et Images*, Suzanne Jacob raconte : « En 1972 ou 1973, j'ouvre un journal et j'aperçois ce titre écrit en majuscule : "Je voulais lui apprendre à obéir". Ça racontait un infanticide. La mère disait qu'elle avait voulu apprendre à sa fille à obéir. Ça m'a donné un choc, parce que la langue le dit tout le temps, mais je ne l'entendais pas, qu'on apprend à obéir. Encore fallait-il trouver comment cet apprentissage avait pu mener jusqu'à l'infanticide, ou jusqu'au cancer de Marie, ou jusqu'à la complicité avec les Marcos, les Duvalier, les Kim Il Song ou Ceaucescu. » (SAINT-MARTIN, Lori et Christl Verduyn, « Sauver la pensée, Entretien avec Suzanne Jacob », *Voix et Images*, vol. XXI, no2, hiver 1996, p. 231)

<sup>54</sup> SAINT-MARTIN, Lori, « L'amour et la rivière : L'obéissance de Suzanne Jacob », *op. cit.*, p. 162

certains personnages de *L'obéissance* en brisent le cycle, volontairement ou non. Il y a Muriel, dont la mère l'a forcée à cacher une grossesse et à donner son enfant, il y a la mère de Jean, qui a choisi de ne pas donner de père à son fils parce que sa propre mère est morte à l'accouchement de son quatorzième enfant, sacrifiée par son mari au profit du bébé. Et il y a Marie qui ne s'est jamais pardonnée d'avoir fait acquitter Florence et qui meurt d'un cancer alors qu'elle est enceinte, tuant ainsi son enfant, parce que « la révolte, elle, s'autorise parfois toute seule à prendre forme » (*O*, 237). Cette grossesse est la deuxième de Marie. Elle a vécu un avortement quelques années plus tôt car « [elle] refusait de mettre au monde un enfant qu'on menacerait de noyer à son insu. "Je l'ai mise au monde dans un autre monde où elle sera bénie entre toutes les femmes" avait-elle dit » (*O*, 242).

[...] ici le symbolisme du prénom "Marie" prend toute son ampleur. [...] Les allusions onomastique et dialogique à la Vierge dans *L'obéissance* conjurent évidemment la figure d'une mère sainte, mais dans le scénario que voit Marie, c'est en fait la fille et non la mère qui serait "bénie entre toutes les femmes". Ce glissement allusif du maternel au filial met l'accent sur le legs d'un rôle transcendant féminin mortifère [...] <sup>55</sup>.

Les deux grossesses interrompues relèvent d'un même mécanisme de défense. Marie mourra sans avoir pu donner la vie. Ses derniers mots (qui sont aussi les derniers mots du livre) témoignent de cette double identité de la femme : « "J'essaie de la remettre au monde, je n'y arriverai pas. Oh! Julie, je n'y arriverai pas, il faut tout recommencer! – Ta fille? – Oh non, Julie, ma mère. " » (*O*, 250)

### **Le multipiste intérieur, l'autre en soi**

Une pensée commune, bien que disloquée, traverse *Rouge, mère et fils*, roman à la structure complexe et mosaïquée. Le lecteur est tenté de se tourner vers la couleur rouge, dont l'inscription à même le titre du roman laisse présager l'importance, afin de donner un sens salvateur au récit, d'organiser le tout et d'en faciliter la lecture. Le rouge est un fil conducteur, certes, il représente les traumatismes inguérissables de la mère et du fils. Mais il est impératif de donner toute son importance à la couleur bleue qui revient à de multiples reprises dans le roman, déclinée en différentes tonalités. C'est le bleu de l'eau qui purifiera le rouge du sang et c'est par le bleu qu'arrivera le dénouement. Il est possible d'élire Delphine et Luc comme guides puisqu'ils sont au centre de cette dense toile. On parle d'eux, on les cherche, on les

---

<sup>55</sup> KING, Audrey Daniela, *La revenance dans le roman québécois au féminin après 1980*, op. cit., p. 155

critique et on les aime. On les trouve étranges. On les associe l'un à l'autre et on les confronte, souvent. Tous les personnages qui seront sujets de la narration le temps d'un chapitre (comme Félix, Armelle et Rose) auront leurs pensées saturées par la présence de la mère et du fils. Delphine et Luc sont aussi habités par les autres. À l'instar du roman, ils ont en eux des milliers de voix et de récits qui se combinent et se confrontent et qui l'emportent parfois sur les échanges réels avec les gens qui les entourent. Ils se parlent en eux-mêmes mais ce n'est pas synonyme de solitude, au contraire. Suzanne Jacob explique : « Au départ, je croyais qu'il suffisait de parler de monologue intérieur, ou de polyphonie intérieure, pour évoquer cette machine à histoires, cet appareil à s'entendre que nous possédons tous. Mais il a vite fallu recourir à une autre image.<sup>56</sup> » C'est cet appareil narratif qu'elle nomme le « multipiste intérieur » et qui serait « l'intégration de la voix des autres à la sienne<sup>57</sup> » comme le souligne justement Maude Labelle. Cette idée est reprise par Luc, presque textuellement :

Bien sûr, Rose n'était pas là. Bien sûr, il s'agissait de la voix intégrée de Rose dans les oreilles de Luc. Bien sûr, les voix de certaines personnes s'intègrent à notre appareil auditif, à notre appareil phonatoire, à notre appareil perceptuel, pensa Luc, et bien sûr, personne ne vit sans cette intégration de plusieurs voix en lui, mais chacun risque de devenir fou quand ces voix parlent en lui toutes en même temps, non? (*RMF*, 43)

De la même manière, au tout début du roman, Delphine vient juste de quitter Simon et se plaît à imaginer ses pensées à lui dans lesquelles lui-même se plairait à imaginer également ses pensées à elle, dans un emboîtement des narrations sur plusieurs paliers :

Il s'endormirait dans le flux des pensées que Delphine allait lui prêter, "Delphine va forcément prendre la 20 au lieu de la 40 comme je lui ai recommandé de le faire [...] parce qu'elle veut à tout prix arriver à Montréal la première. Nous sommes tous comme elle, sur la route [...] Oui, se sera dit Simon n'arrivant pas à se rendormir, Delphine est trop maigre, ça ne lui va pas, elle s'en fiche mais elle perd peu à peu l'éclat qui captait les regards. Aujourd'hui, il y a une foule pesante qui circule jour et nuit en elle, qui apparaît et disparaît sans qu'on sache ni pourquoi ni comment [...] Non, je ne crois pas aux fantômes ni aux esprits, se sera répété Simon, ni à aucune histoire, mais justement, voilà ce qu'elle m'a appris : il n'y a pas lieu de croire. Il ne s'agit pas de se mettre à croire ou à ne pas croire. [...] Il suffit d'accomplir ces gestes, du théâtre – « tu as quelque chose contre le théâtre? » – pour que les enfants ne soient plus jamais ennuyés par les monstres qui les terrorisent depuis toujours. [...]". Delphine cessa d'imaginer les pensées de Simon un peu avant le pont de la rivière Nicolet. (*RMF*, 11-16).

---

<sup>56</sup> JACOB, Suzanne, *Histoires*, *op. cit.*, p. 46

<sup>57</sup> LABELLE, Maude, *Une esthétique hyperréaliste en littérature?*, *op. cit.*, p. 117

Cet enchâssement des narrations est aussi métissage puisque les narrations se déroulent simultanément, l'une à travers l'autre, et jettent ainsi les bases du récit à venir, comme un incipit le ferait. Au moment où Simon dit que « nous sommes tous comme elle sur la route », le lecteur se sent interpellé et se rattache à cette toute petite phrase qui devient un point d'ancrage salutaire dans cette confusion narrative.

### **Entre Histoire, histoires et pas d'histoire**

Au fil des pages de *Rouge, mère et fils* apparaissent et disparaissent presque aussitôt des personnages secondaires qui pimentent le récit et enrichissent la trame principale. C'est le cas de madame Hée, la vieille asiatique amputée des deux bras auprès de qui Luc fait du bénévolat à l'hôpital. C'est le cas aussi de madame Bécotte, la femme du dépanneur qui vient de subir son quinzième vol à main armée en carrière. Il y a également le propriétaire à gros bras que ses *amis* appellent *Patron*, pour ne nommer que ceux-là. Ces incursions ponctuelles dans la vie de personnages secondaires parsèment le roman et sont toujours plus ou moins liées à Luc. Elles font partie de son quotidien ou plutôt de l'un de ses quotidiens, puisqu'il est plongeur chez *Valentine*, homme de ménage chez sa blonde et sa mère, et quêtteur à temps partiel au métro Berri, entre autres occupations. Nul doute que Luc observe tous ces gens afin de préparer sa thèse en sociologie sur les fondements de la normalité. Cette multiplication de petites *jobines* lui permet aussi de repousser les responsabilités de la vie adulte et, du même coup, le moment ultime où il entrera lui-même dans la normalité. Si ces récits semblent détourner l'attention du lecteur le temps d'une anecdote, c'est pour ramener celui-ci en plein cœur des fictions dominantes, concept théorisé par Suzanne Jacob :

Récit, fiction, convention de réalité : la réalité ne dépasse jamais la fiction parce que la fiction est la condition de la réalité. [...] La fiction la plus répandue dans une même société, celle qui est la plus en usage, c'est la fiction dominante. [...] Les sociétés, comme les individus, ne peuvent tolérer que leur convention de réalité soit mise en péril. C'est la raison pour laquelle elles jugent nécessaire que les individus qui y naissent croient aux fictions dominantes non pas comme à des fictions mais comme à la réalité elle-même. L'individu qui est porteur d'une proposition qui ébranle la fiction dominante au point de la rendre désuète met son appartenance à sa société en jeu [...] <sup>58</sup>

C'est le cas de Luc qui, désenchanté, s'amuse à déstabiliser les gens, par exemple en quêtant à la sortie de l'église après des funérailles, vêtu de manière extravagante. Si Delphine et Luc

---

<sup>58</sup> JACOB, Suzanne, *Le Bulle d'encre*, *op. cit.*, p. 35-36

portent en eux les récits de leurs ancêtres ainsi que ceux des gens qui ont traversé leurs vies, il en va de même avec les gens qu'ils ne connaissent pas. Ils se font porte-parole des oubliés et ces entorses additionnelles à la trame narrative principale ajoutent un nouveau code de lecture. En effet, on saute de parenthèses fictionnelles en anecdotes historiques en secrets familiaux, dans un joyeux désordre qui participe cependant d'un tout cohérent. Cet esprit communautaire et cette rencontre des histoires avec l'Histoire sont bien illustrés dans cette réplique du Trickster: « "[...] Mais aussi loin que je veuille m'enfoncer dans la nuit contre laquelle tu cognes, le père sera là, où tu auras adopté l'histoire inventée pour ta survie, et cette histoire ne sera jamais l'histoire d'une seule mère ou d'un seul père, mais l'histoire d'une communauté à laquelle viendront se tisser et se coudre les histoires individuelles." » (*RMF*, 274). Luc aime raconter des histoires évocatrices pour son auditoire. Dès qu'il apprend qu'il vient d'obtenir une charge de cours sur les fictions identitaires à l'université, il pense : « "J'ouvrirai mon cours, [...] avec l'histoire de Ron et de Sally Dew, je raconterai comment la fiction identitaire mormone ne peut inclure la stérilité de la femme. Des histoires, j'en raconterai mille malgré tous ceux et celles qui ne veulent pas d'histoires." » (*RMF*, 247-248) Cette dernière phrase constitue un acte d'émancipation notoire pour Luc puisque ceux qui ne veulent pas d'histoires sont légion dans son entourage. À commencer par Rose, son amoureuse, qui « est parvenue à interdire les phrases pour qu'il n'y ait pas d'histoires, PAS D'HISTOIRES est sa devise » (*RMF*, 44), et Félix, son père, un homme rationnel qui refuse les histoires puisqu'il « ne s'est jamais trouvé dans la nécessité de se raconter solennellement une histoire pour retrouver sa route, ni jamais recourir à la boussole des mots pour retrouver sa direction. [...] Il faut des histoires, mais les histoires sont interdites parce qu'elles ne se soumettent pas aux tests objectifs » (*RMF*, 18-19).

### **De la fuite dans les idées**

*Fugueuses*, faut-il le rappeler, est un titre polysémique. La fugue est présente d'abord dans l'intrigue, laquelle tourne autour de quatre générations de fugueuses et de fugueurs qui réécrivent leur récit familial à plusieurs mains. Elle se trouve aussi dans la structure du roman puisqu'il y a reprises de mêmes motifs, modulés, d'un personnage à l'autre. Enfin, la figure de la fugue se trouve dans la narration elle-même, à la 1<sup>ère</sup> et à la 3<sup>e</sup> personne. On a affaire à de multiples changements de narrateurs et de focalisations, à des discours rapportés et à des



monologues (et des dialogues) intérieurs. Tout se passe comme si la parole fuyait, et, avec elle, la vérité définitive. On définit la fugue musicale ainsi :

« La fugue (de *fuga*, fuite) est une forme de composition musicale dont le thème, ou sujet, passant successivement dans toutes les voix, et dans diverses tonalités, semble sans cesse fuir. » [...] La fugue est une fille du contrepoint, qui a atteint son apogée au XVI<sup>e</sup> siècle. Empruntant les voies de l'imitation, du canon et du *ricercare*, elle naît de l'évolution de l'écriture polyphonique et contrapunctive. [...] elle conserve une unité rythmique et une unité thématique. [...] Forme rigoureuse par excellence, dont l'élément mélodique initial contient en puissance la structure même de l'œuvre [...]»<sup>59</sup>

Dans le cas de *Fugueuses*, on peut aussi affirmer que l'élément initial, c'est-à-dire le premier chapitre dont Nathe est la narratrice, contient déjà le reste de l'histoire, à la manière d'un incipit. Tout s'y trouve en germe : la *maladie* de sa mère (fuite de la réalité qui la mènera à une fugue amoureuse, vers Montréal), l'effritement des relations familiales métaphorisé par l'effondrement des tours jumelles, le désir d'Alexa de connaître son passé (qui la mènera à sa fugue vers Aiguebelle), les fugues d'Ulysse (dans sa tête, d'abord, puis sa fugue à Montréal qui le mènera à Louvicourt), la présentation des Piano et la quasi-fuite de Nathe dans la mort. Il est aussi permis de voir un clin d'œil à Blanche dès les premières pages. En effet, lorsque Nathe va visiter Ulysse et l'aider à fuir l'hôpital, elle est arrêtée par une résidente qui veut fuguer elle aussi : « Une vieille femme maigre bien décoiffée mais jolie quand même avec ses yeux émeraude s'est agrippée à mon bras, elle m'a dit que j'étais sa fille et elle m'a suppliée de l'emmener dehors. » (*F*, 31) Or, Blanche agrippera aussi Nathe, lui ordonnant de respecter le serment fait par sa propre mère: « Tu vas nous tirer d'ici, moi et Aanaq. [...] Trouve les moyens. On part demain.» (*F*, 298) Les fugues se multiplient, les histoires se répètent, se modulent et se font écho. Même les voix fuient, le silence étant un allié de choix pour plusieurs personnages. La fugue est intrinsèquement liée au contrepoint puisqu'elle en suit les règles. Cela est vrai en musique. Dans la réalité, le contrepoint s'appliquerait à des actions superposées, qui se déroulent simultanément. Or, « [la] littérature, condamnée à la seule linéarité, ne peut offrir qu'un effet de contrepoint, pas le contrepoint lui-même, comme technique de composition qui consiste à superposer les lignes mélodiques<sup>60</sup> ». Mais si les actions vécues et posées par les personnages ne sont pas simultanées, elles donnent

---

<sup>59</sup> PIERRE-PETIT, Universalis, « FUGUE », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 30 août 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/fugue/>

<sup>60</sup> ESCAL, Françoise, *Contrepoint: musique et littérature, op. cit.*, p.170

l'impression de l'être. En effet, chacune des répétitions vient apporter un éclairage nouveau sur le passé et fait ainsi progresser le récit. « D'une ligne mélodique à l'autre, des motifs se répètent et enrichissent le sens, donnant au lecteur qui relit le plaisir renouvelé de l'interprétation d'une partition.<sup>61</sup> » On a l'impression de revivre encore et toujours un même destin, de suivre un seul personnage qui évolue. Les femmes de *Fugueuses* portent en elles le drame des autres, elles transmettent un héritage malheureux même lorsqu'elles tentent de l'éviter. Émilie s'inquiète de ce qu'elle léguera à ses filles : « Et qui pouvait savoir si Émilie n'avait pas transmis à Alexa et à Nathe ce même système d'anéantissement du désir? C'était horrible. Horrible d'entrevoir qu'elle, leur mère, avait pu contaminer Alexa et Nathe, horrible d'imaginer ses filles, à quarante ans, partant à la recherche de ce qui leur dérobait la pleine possession de leurs désirs. » (*F*, 190-191). C'est plutôt dans le présent que les destins des trois femmes se rencontrent, pourtant. Ainsi, Nathe, Alexa et Émilie vivent toutes trois une relation intime avec François Piano. Si la première est non désirée et les deux autres sont consenties, on a l'impression d'avoir affaire à une seule et même femme-enfant qui aurait séduit François comme le démontre la séquence suivante.

"– Ne crie pas comme ça, Nathe, il n'y a pas de honte à prier, dit doucement François. Il n'y a pas de honte non plus à être devenue une femme, tu sais [...] J'aimerais que tu m'apprennes à prier, j'aimerais bien prier avec toi." Nathe n'aimait pas du tout le tour que ça prenait et elle voulut rentrer. " Attends, reste un peu. Sais-tu à quel point tu es belle? " (*F*, 62-63)

François avait dit qu'il aimerait bien prier avec elle, car personne ne lui avait jamais appris à prier. Alexa lui avait dit qu'on n'apprenait pas à prier [...] ça se faisait tout seul. François lui avait dit qu'elle pouvait se confier à lui, si elle voulait lui dire de quoi et pour qui elle avait peur. [...] Puis elle avait compris que cet homme-là pourrait lui apprendre ce qu'elle voulait apprendre sur l'amour. (*F*, 165)

Ah! comme François était avide de l'enfance et de l'adolescence d'Émilie. C'était précisément cette période de la vie d'Émilie qui le rendait fou d'amour [...] "[...] C'est incroyable, parfois, tu sais, tu es encore plus petite qu'une petite fille, je t'adore." Ils n'avaient encore jamais fait l'amour ensemble. En fait, Émilie ne rêvait pas à faire l'amour avec François. Ou plutôt, ce qu'elle faisait avec lui, elle aurait aimé que ça s'appelle faire l'amour. (*F*, 102-103)

La pédophilie est au cœur de ces trois relations puisque, si Émilie n'est pas mineure comme ses deux filles, c'est bien son côté enfantin qui a charmé François. Ces relations troubles

---

<sup>61</sup> LÉPINE, Hélène, « Les yeux fertiles », *op. cit.*, p. 150

s'inscrivent dans la lignée tragique familiale où une multitude d'agressions ont été commises et subies. Ainsi,

[le] thème de la fugue prend aussi le sens qu'il avait en musique à l'époque de Bach : une poursuite évoquant, par analogie, la fuite du gibier devant le chasseur. À chaque génération, les enfants sont la proie d'abuseurs. La petite Nathe [...] en voiture, avoue : « Je n'aime pas qu'on soit suivis, j'ignore pourquoi. »<sup>62</sup>

Pour Antoine « [le] courage, dans les histoires de famille [...] c'est toujours de prendre ses jambes à son cou » (*F*, 133). Les personnages courent et, avec eux, le lecteur qui peine à suivre tout ce qui se passe. La fuite est vue comme la solution ultime aux conflits, mais c'est paradoxalement grâce à elle que tous les personnages vont se retrouver, à la croisée des chemins. Cette rencontre permettra une renaissance commune. Les destins vont s'accomplir et la famille sera, sinon réconciliée, réunie. « [...] la fuite, loin d'être une manifestation de lâcheté comme on peut l'envisager a priori, montre une forme d'héroïsme alors qu'elle suture des filiations brisées.<sup>63</sup> » Car c'est bien le but de la fuite. Il faut se remettre au monde. Dans *Fugueuses*, les personnages finiront par réécrire et s'approprier leur passé plutôt que d'en porter seulement la douleur.

### **Des non-dits qui parlent**

La parole, dans *Fugueuses*, est elle aussi fugace, non assumée. On préfère se taire plutôt que de se commettre, « on [choisit] la prudence. On se [tait] pour l'essentiel » (*F*, 238). Le silence est une fuite en soi qui renvoie à la fuite physique, géographique. Les personnages de *Fugueuses* ont un besoin criant de s'exprimer mais choisissent plutôt l'introspection parce que parler rend vulnérable : « Trop tard, Carole avait entendu sa voix et Carole a compris qu'elle ne ferait qu'une bouchée de Stéphanie. » (*F*, 87) Les personnages sont si secrets que toute communication véritable semble impossible. Ils ne se confient pas, il s'agirait de se trahir. Mais le mutisme est lourd : « C'était la mort de François qui la défigurait. Elle se secoua la tête, elle se frappa la poitrine et le ventre, elle ouvrit la bouche toute grande et regarda les cris muets en sortir et embuer le miroir. » (*F*, 161) Ces « cris muets » parsèment le roman où les rares personnages qui expriment leurs pensées le font tout bas alors qu'ils

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 150

<sup>63</sup> CAUMARTIN, Anne, « La fuite comme acte éthique : le discours générationnel chez Hélène Lenoir et Suzanne Jacob », *Études françaises*, vol. 46, n° 1, 2010, p. 62

voudraient hurler. Ils exercent un contrôle de surface. Il n'y a qu'Alexa qui sache véritablement crier : « J'aime bien hurler comme Alexa. C'est assez apaisant, en fin de compte. » (F, 24) Alexa a besoin de s'exprimer, de nommer les choses pour les ancrer dans la réalité, de « s'entendre prononcer à l'extérieur d'elle-même, bien tranquillement, des mots définitifs qui [rendent] les choses définitives du fait qu'elles [sont] prononcées à l'extérieur » (F, 171). Souvent, les phrases que Nathe tait sont incisives et elle multiplie les crises d'étouffement, comme étranglée par tout ce qu'elle ne dit pas : « Nathe hurla en elle pour effrayer cette honte et la faire reculer. Nathe hurla en elle pour que la honte ne soit pas le début de son destin. » (F, 62) C'est pourtant bien la honte qui l'invite à se taire. Et c'est le statut de victime des personnages de *Fugueuses* qui permet au silence d'occuper une place aussi importante : « "Surtout ne dis rien à ta mère", cette phrase, je l'ai entendue toute l'année, je l'ai trop entendue, je ne peux plus l'entendre. » (F, 296-297) Mais leur tête est le lieu de tous les débats. Les voix s'y donnent la réplique et tout y est vécu de façon exponentielle, plus violente qu'il n'y paraît de l'extérieur : « Émilie en vint à considérer que ces flots d'injures qui cédaient en elle comme des embâcles et envahissaient sa tête étaient le signe d'un "moi profond" d'une extrême violence [...] » (F, 78) Le drame dans lequel baignent les personnages de génération en génération devra être avoué et nommé, non pas pour le faire exister mais pour en contrer le sort et en briser le cycle.

« [...] pardonne-moi de t'avoir crié après parce que tu as été violée. Tu n'es pas la seule de l'univers à avoir peur. » Je dis à Ulysse : « Je te pardonne mais je t'interdis de prononcer le mot « violée » à mon sujet. » [...] « Tu dois le prononcer. Je dois le prononcer moi aussi, pour moi-même. Moi aussi, j'ai été violé. » Je ne discuterai pas non plus avec Ulysse. Je ne veux prononcer aucun mot qui m'affaiblirait. (F, 312)

C'est peut-être dans cette phrase que réside le mystère de Nathe. Son silence est, malgré tout, sa force. Cependant, certains mots ont aussi un grand pouvoir. C'est le cas du nom universel « maman » que l'on prononce pour se donner du courage. On nomme la mère pour l'avoir près de soi. On la prie parce qu'elle donne la vie et semble omnipuissante aux yeux des enfants. On désire à la fois la conquérir et la quitter. On cherche, surtout, à se définir par rapport à elle. La mère est détentrice d'un savoir et d'une mémoire que l'enfant a besoin de se voir transmis. Autrement, il cherchera toute sa vie à découvrir et à comprendre les mystères entourant ses origines. Les personnages de *Fugueuses* ont grand besoin, peu importe leur âge

et malgré leur désir d'émancipation, de se réfugier dans le giron de leur mère. C'est ainsi que Stéphanie, à l'article de la mort et effrayée, veut téléphoner à sa mère malgré qu'elle ne l'ait pas vue depuis des années et qu'elle soit en voie d'enfanter à son tour. Émilie l'en empêchera : « C'est toi la maman, viens, doucement, regarde-toi dans le miroir, tu es la maman que tu vois. » (*F*, 130) Selon Fabienne, tous les enfants cherchent leur mère et attendent d'elle toutes les réponses : « Stéphanie, Émilie, Antoine. Ils ont tous posé la même question : "Maman?" » (*F*, 209). Et ça se poursuit toujours, comme si la vie n'était qu'une longue quête de l'approbation de la mère :

Les gens croient qu'à force de se parler ils trouveront la réponse à la question « Maman? ». À l'hôpital, à l'étage des grabataires, les agonisants ne font que poser, chaque matin, chaque soir, chaque nuit, la même question : « Maman? » Dans toutes sortes de versions : « Tu es fâchée, maman? » « Où est maman? » « Maman! Je suis cachée sous la couverture! Maman! Cherche-moi! Maman, pourquoi est-ce que tu ne me cherches pas? » Ils fondent en larmes, ils embrassent leurs mains en marmottant « maman, maman, maman ». (*F*, 214).

Même Fabienne n'y échappe pas (« "Maman", appela Fabienne. Blanche tourna ses yeux aveugles vers sa fille et lui donna sa main à caresser. [...] Fabienne lui caressait doucement la main tendue et répétait : "Maman? " » (*F*, 267)) bien que les rôles soient désormais inversés. Même chose chez Alexa qui « se recroquevilla sur elle-même et gémit doucement : "Maman?" La question resta là à flotter sur ses lèvres et à la consoler en lui faisant oublier le gouffre qu'avaient ouvert en elle les mots " Ta mère est une enfant" » (*F*, 183). L'enfant refuse que sa mère soit une enfant. Et il veut, malgré son envie de couper les ponts avec elle, faire partie de son histoire : « "J'ai dit : comment peux-tu parler de toi sans parler de moi?" » (*F*, 242) On a besoin de sa mère, même si on ne l'admet pas : « L'étau se desserra dans sa poitrine et laissa passer un mot que Nathe ne voulut pas entendre : "Maman" » (*F*, 281). Cette question posée par tous amène une homogénéité au roman, et la polyphonie fait place au chœur. Cette forme musicale qui est abondamment utilisée dans la tragédie grecque nous renvoie aussi au destin tragique de la famille Dumont et à la fatalité qui plane sur la lignée.

## CONCLUSION

### Et ma voix?

Pourquoi avoir choisi de travailler sur la voix? Au départ, il s'agissait d'évaluer les conséquences possibles des narrations multiples sur l'expérience de lecture et sur l'intrigue d'un roman. Il s'agissait, aussi, de tenter d'expliquer mon intérêt (que dis-je? mon amour) pour l'œuvre de Suzanne Jacob. Est-ce la musicienne en moi? La femme? La mère? Toutes les sphères de ma personnalité complexe et fragmentée (ne suis-je pas humaine? contemporaine?) ont été secouées et interpellées par *L'obéissance*, d'abord. Puis par *Rouge, mère et fils*. Puis par les autres titres. Petit à petit, de découvertes en relectures, je remonte le fil de la carrière de l'auteure, j'y décèle des évidences, des mystères, des motifs. J'y découvre une pluralité de discours qui débouchent presque toujours sur Jacob elle-même. Sur les idées prédominantes qui traversent sa parole, qui résonnent et occupent son âme tant et si bien qu'elles ne peuvent que jaillir dans tous ses textes, dans ses essais comme dans ses romans. C'est la Suzanne Jacob multiple qui est à l'œuvre. Une Suzanne Jacob toute en tâtonnements, en échos et en reflets. Celle qui cherche à comprendre, celle qui cherche à survivre, celle qui veut dénoncer et qui n'aura de cesse d'écrire tant qu'elle n'aura pas eu gain de cause.

Suzanne Jacob pressent la littérature comme un monde de savoir et conçoit l'acte de création comme une façon de résister à l'anéantissement de la pensée par la réinvention systématique du *découvrir* à l'œuvre dans l'écriture. Chacune de ses œuvres – et plus particulièrement ses essais – semble répondre à l'urgence de « performer » ce découvrir parce que lui seul peut engendrer le doute essentiel à la survie de la pensée. Plus subversive que jamais, la réflexion de l'écrivaine ranime le débat de la responsabilité de l'écriture et oblige à penser la visée de la littérature dans l'optique d'une éthique du doute. S'il n'existe qu'un impératif à l'écriture de Jacob, ce serait celui de semer le doute. Il faut douter pour écrire et écrire pour engendrer le doute.<sup>64</sup>

Dans un entretien accordé à Jean Royer, Suzanne Jacob affirme qu'elle « [écrit] pour la compréhension de ce *je* impossible à saisir, toujours en train de se liquéfier, de s'évaporer<sup>65</sup> ». Nous avons vu qu'elle prend de multiples chemins, qu'elle pratique diverses formes d'écriture et qu'elle transcende les genres littéraires afin de bien cerner ce *je* qu'elle retourne, décortique

---

<sup>64</sup> GRENIER, Rosemarie, *De l'essai à la fiction : op. cit.*, p. 96-97

<sup>65</sup> ROYER, Jean, « Comment passer de l'image à l'acte? », *Écrivains contemporains. Entretiens 1986-1989*, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 143-148.

et étudie, auquel elle prête plusieurs voix. Selon Laurent Mailhot, suivant les propos d'André Belleau, il y a « convergence, complémentarité entre l'essayiste en tant qu'"artiste de la narrativité des idées" et le romancier vu comme un "essayiste de la pluralité artistique des langages"<sup>66</sup> ». Ce *je* interpersonnel, transpersonnel et éclaté est bien de son époque et se fait entendre sur plusieurs tribunes, dans une écriture métissée, polyphonique et ouverte à l'altérité. Une écriture qui réfléchit sur elle-même et qui se réfléchit elle-même, à la manière de l'écho. L'indignation qui traverse toute son œuvre, de même que son incessante quête du discernement et d'une vérité, bien que plurielle, laissent présager que peu importe l'acte d'énonciation que choisira Suzanne Jacob pour exprimer ce *je*, il trouvera toujours son destinataire. Ma recherche est passée par l'étude de la voix parlée, vécue, intériorisée, chantée. La voix musicale. Et la petite voix. M'approprier ces voix m'a permis de découvrir la mienne. Il est possible de dire que, tout comme Suzanne Jacob, j'ai suivi, au cœur même de mon essai, l'exercice du contrepoint. J'ai tenté de démontrer que musique et littérature faisaient bon ménage. Mais je n'ai pu que renforcer l'idée, au fond, qu'il y aura toujours plus à dire, et que tous les moyens seront bons pour y parvenir.

---

<sup>66</sup> MAILHOT, Laurent, *La littérature québécoise depuis ses origines*, Typo (essai), 2003, p. 282

## ***Bibliographie***

### ***Corpus primaire***

JACOB, Suzanne, *Fugueuses*, Montréal, Boréal, 2005, 321 p.

JACOB, Suzanne, *L'obéissance*, Paris, Seuil, 1991; Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1993, 250 p.

JACOB, Suzanne, *Rouge, mère et fils*, Paris, Seuil, 2001, 282 p.

### ***Corpus secondaire***

JACOB, Suzanne, *La bulle d'encre*, Boréal compact, 2001, 145 p.

JACOB, Suzanne, *Écrire, comment pourquoi*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Écrire », 2002, 85 p.

JACOB, Suzanne, *Histoires de s'entendre*, Boréal, 2008, 146 p.

### ***Corpus critique sur Suzanne Jacob***

BIRON, Michel, « Happy end : l'héritage amérindien dans *Rouge, mère et fils* de Suzanne Jacob », *Tangence*, n° 98, 2012, p. 87-99

CAUMARTIN, Anne, « La fuite comme acte éthique : le discours générationnel chez Hélène Lenoir et Suzanne Jacob », *Études françaises*, vol. 46, n° 1, 2010, p. 53-61

DIONNE, Marie-Eve, *Nom propre et roman chez Suzanne Jacob*, mémoire de recherche en littératures de langue française, Université de Montréal, 2013, 116 p.

GRENIER, Rosemarie, *De l'essai à la fiction : penser l'écriture chez Suzanne Jacob*, mémoire de recherche en littératures de langue française, Université de Montréal, 2006, 102 p.

KING, Audrey Daniela, *La revenance dans le roman québécois au féminin après 1980*, Thèse de doctorat, Département d'études françaises, Queen's University, Kingston, 2011, 213 p.

LABELLE, Maude, *Une esthétique hyperréaliste en littérature? : Narrativité picturale et langage visuel dans l'œuvre romanesque de Suzanne Jacob (1991-2005)*, mémoire de recherche en littératures de langue française, Université de Montréal, 2009, 123 p.

LÉPINE, Hélène, « Les yeux fertiles », *Moebius : écritures / littératures*, n° 110, 2006, p. 143-155



MAILHOT, Laurent, *La littérature québécoise depuis ses origines*, Montréal, Typo « Essai », 2003, 451 p.

ROYER, Jean, « Comment passer de l'image à l'acte? », *Écrivains contemporains. Entretiens 1986-1989*, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 143-148.

SAINT-MARTIN, Lori, « L'amour et la rivière : L'obéissance de Suzanne Jacob », *Le roman québécois au féminin (1980-1995)*, sous la direction de Gabrielle Pascal, colloque, Triptyque, 1995, p. 162-174

SAINT-MARTIN, Lori, *Le nom de la Mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Nota bene, 1999, 331 p.

SAINT-MARTIN, Lori et Christl Verduyn, « Sauver la pensée, Entretien avec Suzanne Jacob », *Voix et Images*, vol. XXI, no2, hiver 1996, p. 224-233

### ***Corpus théorique***

ARROYAS, Frédérique, *La lecture musico-littéraire*, Les presses de l'Université de Montréal, coll. « Espaces littéraires », 2001, 238 p.

BAKHTINE, Mikhaïl, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 1970, 316 p.

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, 488 p.

COMITÉ DE RÉDACTION, « Polyphonie et société », *Transposition. Musique et sciences sociales. 2001*, <http://transposition-revue.org/article/polyphonie-et-societe-52>, Consulté le 6 août 2013

BARTHES, Roland, *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, 275 p.

CLICHE, Denise, André Mercier et Isabelle Tremblay, « La transposition générique à l'œuvre dans *Scènes d'enfants* de N. Chaurette et *Le Dernier Délire permis* de J.-F. Messier », *Protée*, Vol. 31, n° 1, 2003, p. 37-50

CHARPENTIER, Isabelle, «“Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire...”», *COntEXTES*, 1 | 2006, mis en ligne le 15 septembre 2006, consulté le 12 avril 2014. URL : <http://contextes.revues.org/74> ; DOI : 10.4000/contextes.74

DEMANZE, Laurent, *Encres orphelines*, Éditions José Corti (Les Essais), 2008, 416 p.

DEMANZE, Laurent « Les possédés et les dépossédés », *Études françaises*, vol. 45, n° 3, 2009, p. 11-23

ERNAUX, Annie, « Vers un je transpersonnel », *RITM*, Université de Paris X, n° 6, 1994, p. 218-221

ESCAL, Françoise : *Contrepoint : musique et littérature*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1990, 352 p.

GAUVIN, Lise et Franca Marcato-Falzone [dir.], *L'Âge de la prose : romans et récits québécois des années 80*, Montréal/Rome, VLB éditeur/ Bulzoni editore, 1992, 229 p.

KRISTEVA, Julia, *Sémiotikè, recherches pour une sémanalyse*, Seuil, 1969, 318 p.

MARTEL, Jules, « La polyphonie classique », *Revue de l'Université d'Ottawa*. Juil.-sept. 1940. Collection Clément Morin, 30 p.

MAVRIKAKIS, Catherine et Catherine Morency, « Présentation : Échos et résonances », *Protée*, vol. 35, n° 1, 2007, p. 5-10

MILON, Alain, « Altération et bifurcation : l'écho est-il neutre? », *Protée*, vol. 35, no 1, 2007, p. 11-15

PIERRE-PETIT, « FUGUE », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 30 août 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/fugue/>

ROCHEVILLE, Sarah Dominique, *Étude de voix chez Louis-René des Forêts*, thèse de doctorat en Études françaises, Université de Montréal, 2004, 278 p.

SAMOYAUULT, Tiphaine, *L'intertextualité, Mémoire de la littérature*, Nathan Université, Paris, 2001, 127 p.

VIART, Dominique, « Filiations littéraires », dans *Écritures contemporaines 2, États du roman contemporain*, *Revue des lettres modernes*, 1999, Paris, Caën, p. 115-139

### **Œuvres citées**

ERNAUX, Annie, *Les Années*, Paris, Gallimard, 2008, 241 p.

VERLAINE, Paul, *Jadis et Naguère*, Paris, Librairie générale française, 2009, 351 p.